VISION 2035

Gemeinsam die Stadt verändern
Ensemble, changeons la ville

No 27

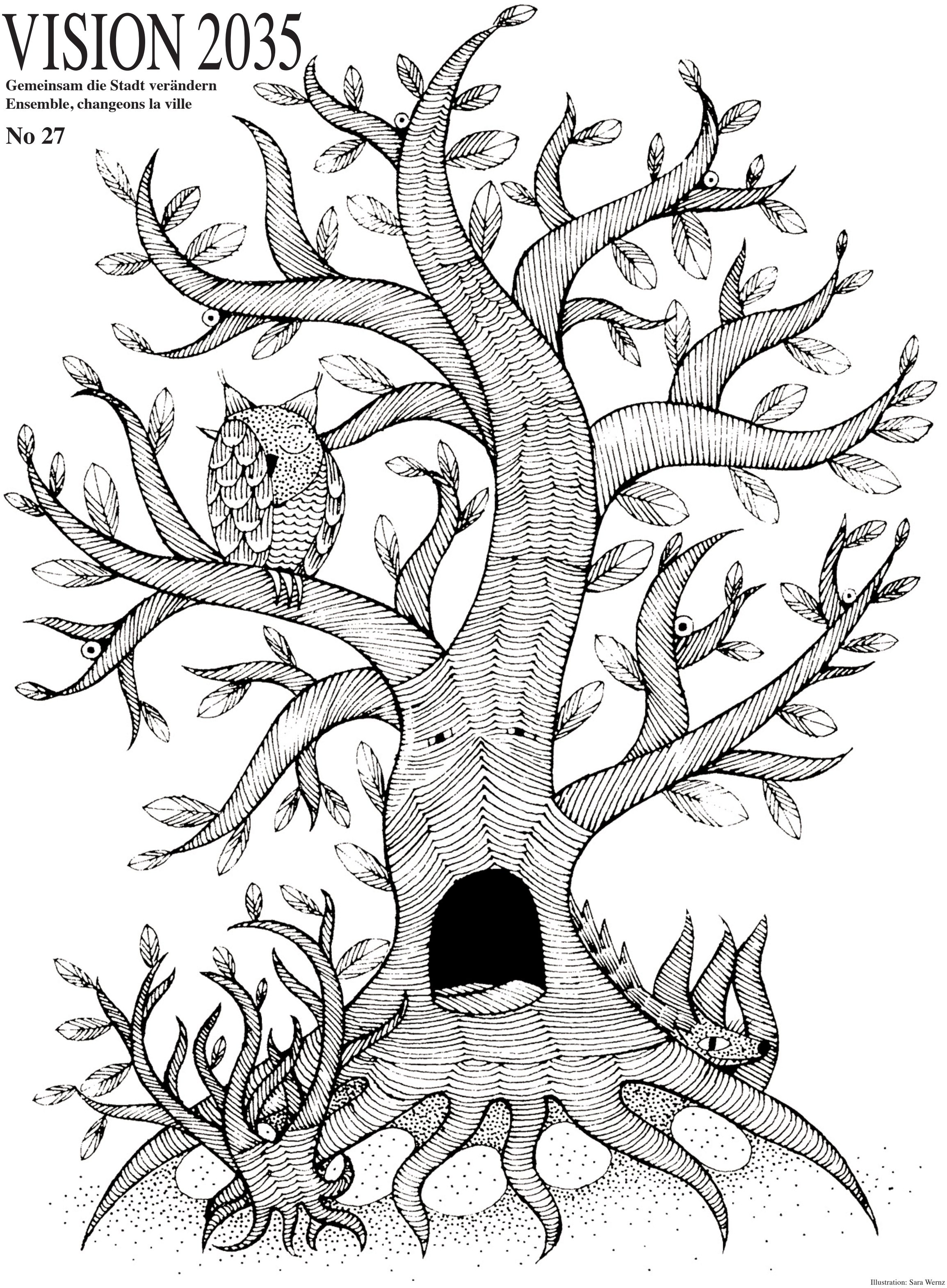


Illustration: Sara Wernz

Des arbres biennois et leur histoire

Parmi les milliers d'arbres dans cette ville il y en a certains aux histoires étonnantes et spéciales.

pages 4-5

Quand des légumes poussent entre les arbres !

Déjà entendu parler d'agroforesterie ? Cela sonne plus compliqué que cela n'est en réalité. Notre reporter dévoile ses différentes caractéristiques.

page 8

Bäume und Menschen und was sie verbindet

Ein Sammelsurium an intensiven Baumgeschichten. Mal poetisch, mal ganz konkret. Vom Wachsen im Wald bis zur Liebesgeschichte.

Seiten 12-13

Baumschutz hat es schwer in Biel

Viel hat man auf politischem Parkett schon darüber geredet: zustande gekommen ist ein Baumschutzreglement hier aber nie. Warum eigentlich?

Seiten 9-11

Notre ville est en mutation

Le mouvement de la transition a pris un nouvel élan à Bienne. Des projets émergent, les gens se rencontrent, échangent, commencent à agir.

pages 19-20

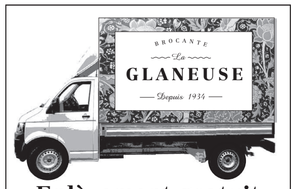
Ein Monster der puren Mechanik

Die Vision 2035 wird auf der letzten grossen Rollenrotation in der Region gedruckt. Ein Spektakel für alle Sinne. Wer gewinnt beim Wettbewerb?

Seite 24

PHÉNIX
COOPERATIVE
GENOSSENSCHAFTSLADEN
Biologische Lebensmittel
und Naturkosmetik
Regionales Gemüse-und Früchteangebot
Frisches, regionales Brot
Feine Milchprodukte
Getreide
Käse
Säfte
Tee
...und vieles mehr
Bahnhofstr.4, Rue de la gare 4, 2502 Biel/Bienne
032 323 22 62

SUPERFOOD DU TERROIR · PRIMEUR BIO · ÉPICES ET GOURMANDISES
EPICERIE
BATAVIA
MODERNE
RUELLE DE L'ÉGLISE 1
ALTSTADT BIEL–BIENNE
WWW.BATAVIA.CH
CAFÉS ET CROISSANTS · BIÈRES ET VINS · SANDWICHES ET TARTINES

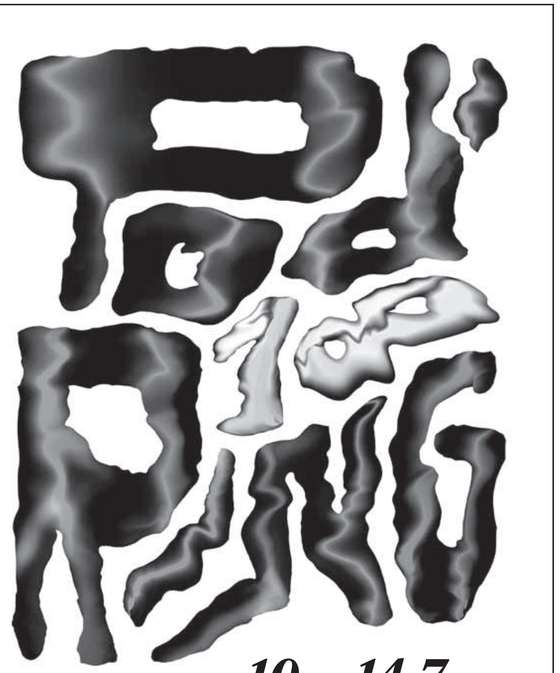


Enlèvement gratuit
Débarras
Déménagements
Détails+prix: laglaneuse.ch
Rue Haute 13 | 2502 Bienne
Ma–Ve 10–18 h | Sa 9–16 h
032 322 10 43
Une entreprise de la
Société d'utilité publique Bienne SUPB

Crêperie Bach & Buck
Mehr als 120 verschiedene Crêpes
auch zum Mitnehmen
Terrasse arrière

Öffnungszeiten/Heures d'ouverture		Crêpes non-stop
Lundi - Dienstag	9-21:30	11:30-21
Mittwoch- Jeudi	9 - 22	11:30-21:30
Vendredi-Samstag	9 - 23	11:30-22:30
Dimanche	11:30-21:30	11:30-21:00

Rue du Bourg / Burggasse 17, 2502 Biel-Bienne
Reservations / Reservierungen 032 322 21 00
www.bachetbuck.ch Bach et Buck Bienne



10.—14.7.
Die Kulturwoche in der Bieler Altstadt
La semaine culturelle
à la Vieille Ville de Bienne
podring.ch

Mademoiselle Pompon
Bunt wie das Leben selbst
Geschenke, Accessoires, Schmuck, Deko, Kosmetik, Stoffsortiment, Kinderkleider
Handgemacht in der Schweiz!
Collègegasse 1, Altstadt
2502 Biel, 032 323 91 47
Öffnungszeiten:
Mi, Do und Fr 10-18, Sa 9-16
vanessawyssbrod@yahoo.com
Mademoiselle Pompon

Das Brockenhaus!
Obergasse 13 | 2502 Biel
Di–Fr 10–18 h | Sa 9–16 h
032 322 10 43 | laglaneuse.ch
Ein Betrieb der
Gemeinnützigen Gesellschaft Biel GGB

Gärtnerei
Leonotis
Schulhausstrasse, 3257 Grossaffoltern, Tel.: 032 389 23 60
für Kräuter, Gemüsesetzlinge, Saisonpflanzen, Beeren, Sträucher und Blütenstauden
Jeden Samstag in Biel auf dem Wochenmarkt oder
Montag bis Samstag in der Gärtnerei in Grossaffoltern.

Editorial

Ein Hoch auf die Bäume!

Haben Sie ihn auch gerochen in den letzten Tagen, diesen süsslich betörenden Duft zwischen den Häusern? Linden im Festtagskleid allüberall. Welch ein Wunder der Natur.
Allerdings: nicht alle innerstädtischen Individuen dieser Baumart konnten sich mit Blüten schmücken, wie es im Frühsommer ihr Naturell ist. Ich spreche von den im Winter bis auf die Leitäste heruntergeschnittenen Linden an der Dufourstrasse zum Beispiel. Sie sind noch immer mit der Blätterproduktion im Stress und irgendwie trotz frischem Grün traurig anzusehen. Es ist wie ein Abbild der Gesellschaft: wer sich nicht frei entfalten darf, kann nicht aufblühen. Diese Bäume jedenfalls und andere, denen in meinen Augen Leid angetan wurde, sind es, die mich dazu bewegt haben, diese Spezialausgabe zu initiieren. Ich wusste: Bäume lösen Emotionen aus und es gibt viel über sie zu erzählen. Aber dass gleich so viel zusammenkommt! Und es gäbe noch viel mehr zu sagen, noch viele Baumgeschichten mehr.
Es ist gut, von den leitenden Stadtgärtnern zu hören, dass heutzutage in der Innenstadt eine Allee mit Linden, die eigentlich viel mehr Platz bräuchten, so nicht mehr angelegt würde, und einfach noch als Kulturgut erhalten wird. Und es macht Freude, dass bei neuen Pflanzungen auf Vielfalt und immer wieder auch einheimische Arten gesetzt wird.
Beruhigt bin ich nach den intensiven Recherchen dennoch nicht. Denn bei aller Umsicht seitens der Baumpfleger, ein Fakt bleibt: die Bieler Bäume sind nicht geschützt, weder die öffentlichen noch die privaten. Zu einem diesbezüglichen Reglement, wie es andere Städte längst kennen, konnte man sich hier nie durchringen. Damit sind jene grünen «Stadtbewohner», die so viel für ein gutes Klima tun, dem Willen jener Stadtbewohner, die mehr oder weniger dem Klima schaden, grundsätzlich ausgeliefert. Dass das gar auf Stadtgebiet zu Rodungen ohne Umschweife führen kann, hat die Vergangenheit gezeigt. Bauvorhaben gehen immer vor. Siehe: Expoareal, Esplanade, Zentralplatz. Und erinnert sich noch irgendwer an die seltenen Sumpfzypressen, die einst dem Manor weichen mussten? Auch den 200 Bäumen, die dem neuen Schüssinsel-Park geopfert wurden, gebührt, dass wir ihnen gedenken.
Und wir wissen alle: die nächste Katastrophe steht schon auf der Schwelle. Viel Blattgrün und Lebensqualität steht auf dem Spiel. Für den Westast sollen 745 Bäume fallen. Aber da halten wir dagegen, notfalls in dem wir uns persönlich vor sie hinstellen. Das sind wir den Wehrlosen, die unter anderem unermüdlich die von uns verdreckte Luft filtern, definitiv schuldig. „Unersetzlich" stand vor einem Jahr auf den Plakaten, mit der in einer Blitzaktion all jene Bäume markiert wurden, die der geplanten Umfahrungs-Autobahn im Weg stehen. Das trifft den Kern der Sache. Denn junge Ersatz-Bäume schön und gut: Von dem, was die alten leisten, sind sie Jahrzehnte entfernt.

Nun wünsche ich gutes Eintauchen in diese Ausgabe voller Baumgeschichten, Hintergründe, Interviews und Porträts. Und schreiben Sie uns, wenn Sie danach auch noch etwas zu erzählen haben über den einen oder anderen Baum.

Janosch Szabo, Mitherausgeber

Longue vie aux arbres!

L'avez-vous aussi sentie ces derniers jours, l'odeur sucrée et envoûtante qui se déploie entre les maisons? Les tilleuls sont partout en habits de fête. Quelle merveille de la nature! Cependant, tous les arbres de cette espèce ne peuvent se permettre de s'orner de fleurs dès les débuts de l'été, comme la nature le voudrait. Je pense notamment à ceux de la rue Dufour, dont les branches en hiver sont taillées drastiquement. Ils sont encore stressés par la production de feuilles et semblent tout tristes malgré leur jeune feuillage. On peut faire une analogie avec la société : quand un être n'a pas de place pour s'épanouir, il ne peut pas fleurir!
Ce sont donc ces arbres ainsi que d'autres que j'ai pu observer qui m'ont motivé à initier ce numéro spécial. Je savais déjà que les arbres génèrent des émotions et qu'il y a beaucoup de choses à raconter à leur sujet. Mais je ne m'attendais pas à une telle quantité et il y en aurait encore plus à raconter.
Il est agréable d'entendre les chefs jardiniers municipaux nous dire que, de nos jours, une allée de tilleuls - qui nécessitent en réalité bien plus de place - ne serait plus plantée de cette manière aujourd'hui et n'est préservée que sous forme d' un héritage culturel. De même, cela fait plaisir d'apprendre que lors de nouvelles plantations, on priorise désormais les variétés locales. Cependant, après des recherches intensives, cela ne suffit pas pour me rassurer. En effet, malgré tous les soins des arboriculteurs, un fait domine : les arbres biennois ne sont pas protégés, qu'ils soient publics ou privés. Alors qu'un règlement existe depuis longtemps dans d'autres ville, il n'a jamais pu s'imposer ici. Les citadins «verts», qui s'engagent sans relâche en faveur d'un meilleur climat, restent soumis au bon vouloir des citadins qui eux nuisent à différents degrés au climat. On a déjà pu voir par le passé et sur le domaine municipal que cela pouvait mener à des opérations de défrichage radicales. Et est-ce que quelqu'un se souvient des cyprès qui ont dû céder leur place à Manor? Ou encore des 200 arbres qui ont été sacrifiés aux frais du contribuable pour le nouveau parc de l'Île-de-la-Suze.
Nous le savons tous : la prochaine catastrophe est déjà à notre porte. Beaucoup de verts feuillages et de qualité de vie sont en jeu. Pour la construction de l'axe ouest, 745 arbres devraient être abattus. Mais nous nous y opposons à notre corps défendant et en cas d'urgence, nous irons nous planter devant ces êtres sans défense. Nous leur sommes redevables de filtrer sans relâche notre air pollué. Ils sont véritablement «irremplaçables», comme le proclamait une pancarte accolée à chacun des arbres qui se trouve dans la ligne de mire des constructeurs de l'autoroute. C'est bien là le coeur du problème, car les jeunes arbres de remplacement sont bien beaux, mais ils ne seront pas à la hauteur de leur prédécesseurs avant plusieurs décennies.

Quoi qu'il en soit, je vous souhaite une bonne lecture de ce numéro rempli d'histoires d'arbres, d'enquêtes, d'interviews et de portraits. N'hésitez pas à nous écrire si après votre lecture, vous avez vous aussi des choses à raconter à propos d'arbres!

Janosch Szabo, coéditeur
Traduction: Anne-Valérie Zuber

Appel

« la répétition est une forme de changement » - cette thèse sera examinée pendant la nuit des mille questions de cette année, le 27 octobre en vieille Ville de Bienne. Nous, de Vision 2035 nous suivrons et publierons, comme il y a deux ans et avant ce nouveau festival, une édition du journal qui tournera autour du même thème. Que ferions-nous sans la routine ? Combien de fois le sportif de haut niveau répète-t-il le même mouvement jusqu'à ce qu'il le réussisse ? Comment les cycles de la nature influencent-ils notre vie ? La répétition peut être un fardeau mais aussi un soulagement. Et elle est aussi variation. Ou ?

C'est la question des organisatrices de la Nuit des mille questions, qui durant douze heures veulent offrir un programme varié de concerts, lectures, représentations théâtrales, conférences et expositions – des offres pour petits et grands, en allemand et en français, à écouter, regarder, s'émerveiller ou participer.

Nous demandons donc : que vous inspire « répétition et changement » ? Ou une seule composante de cette thèse ? Nous nous réjouissons de vos suggestions ou même d'articles complets, des illustrations, des photos, etc. pour notre prochaine édition de Vision 2035. La porte digitale de notre rédaction est grande ouverte : info@vision2035.ch, celle réelle, à la rue Haute 22, le mercredi, 4 juillet à 19h également. Bienvenue à notre séance de rédaction toujours ouverte aux intéressé-ées.

Les organisatrices de la Nuit des mille questions seront présentes au Festival Likelive du 27 juillet au 4 août et, à côté de lectures, de Workshop en impression sérigraphique et tournois de Ping-Pong, elles récolteront des questions. Elles se réjouissent de votre visite.

Aufruf

«Wiederholung ist Veränderung» - diese These untersucht die diesjährige Nacht der 1000 Fragen am 27. Oktober in der Bieler Altstadt. Wir von der Vision 2035 ziehen mit und ver-öffentlichen - wie vor zwei Jahren - schon im Vorfeld des wiederbelebten Zeitfestivals eine Ausgabe, die sich rund um das gegebene Thema dreht.
Was würden wir machen ohne Routine? Wie oft trainiert eine Spitzensportlerin dieselbe Bewegung, bis sie sitzt? Wie beeinflussen Kreisläufe in der Natur unser Leben? Wiederholung kann Belastung sein aber auch Erleichterung. Und sie ist immer Veränderung. Oder?
Das fragen die Organisatorinnen der Nacht der 1000 Fragen, die während zwölf Stunden den Besuchern ein abwechslungsreiches Programm an Konzerten, Lesungen, Theateraufführungen, Vorträgen und Ausstellungen bieten wollen - Angebote für Gross und Klein, auf Deutsch und Französisch, zum Zuhören, Anschauen, sich wundern oder Mitmachen.
Wir fragen nun: Was fällt Ihnen zu «Wiederholung ist Veränderung» ein? Oder auch einfach zu einem Bestandteil dieser These? Wir freuen uns auf Inputs, Anregungen oder gar ganze Berichte, Illustrationen, Fotostrecken usw. für unsere nächste Vision 2035. Unsere digitale Redaktionstür steht weit offen: info@vision2035.ch, unsere reale an der Obergasse 22 am Mi, 4. Juli um 19 Uhr ebenfalls. Willkommen zu unserer für alle Interessierten offenen Redaktionssitzung.
Die Macherinnen der Nacht der 1000 Fragen übrigens sind vom 27. Juli bis am 4. August am Lakelive-Festival und werden dort nebst Lesungen, Siebdruckworkshop und Ping-Pong-Turnier fleissig Fragen sammeln. Sie freuen sich über Besuch.

IMPRESSUM

Vision 2035 , N° 27, 6/2018
Zeitung für die Wende
Journal pour un nouveau cap

Druck/Impression
Ediprim AG/SA, Fritz-Oppliger-Strasse 15
2504 Biel/Bienne, www.ediprim.ch

Auflage/Tirage
2000 Exemplare/exemplaires

Layout
Andreas Bachmann, grafikartelier.ch

Redaktion/rédaction, Korrektorat/Correctorat
Andreas Bachmann, Claire Magnin,
Janosch Szabo

Übersetzung/traduction
Natalie Dessarzin, Claire Magnin, Anita Neuhaus, Nassima Rahmani, Anne-Valérie Zuber

AutorInnen/Auteur-e-s
Andreas Bachmann
Jonas Baier
Anne Howald Balz
Tamina Bärlocher
Loa Buchli
Noémie Cheval
Benjamin Cléry
Petra Grothe
Raphael Häner
Gregor Kaufeisen
Isabelle Letouzey
Benedikt Loderer
Claire Magnin
Pascal Mülchi
Gabriela Neuhaus
Patrick Presi
Sabine Reber
Gaia Renggli
Andreas Schärer
Pascale Schnyder
Juliane Seifert
Ursi Singenberger
Mathias Stalder
Janosch Szabo
Catherine Taillard
David Vieille
Mirjam von Känel
Dario Wegmüller
Chrigi Wittker
Jacqueline Zimmermann

Mit einer Spende helfen Sie die Kosten dieser Zeitung zu decken
Aidez-nous à couvrir les frais de ce journal avec un don

Konto bei Alternativer Bank Schweiz
Vision2035 / Rainstr. 4 / 2503 Biel
IBAN CH10 0839 0034 2133 1000 0

Ein Abonnement kostet Fr. 25.–
ein Förderabo Fr. 50.–
ein Gönnerabo Fr. 75.–
für 4 Ausgaben
Mitgliedschaft Fr. 15.–

Un abonnement coûte 25.–
abonnement de soutien 50.–
abonnement de donateurs 75.–
pour 4 numéros/année
la cotisation de membre 15.–

Vision 2035
Obergasse 22, 2502 Biel
info@vision2035.ch
077 438 78 97

Pour commencer: Bieler Baumgeschichten

— — — — —
Alle Texte: Janosch Szabo
— — — — —

Es gibt eine leider vergriffene Karte, auf der alle charakteristischen und sehenswerten Bäume zwischen Strandboden und Zentralplatz und zwischen Unterer Quai und Alpenstrasse eingezeichnet sind. Geschaffen hat diesen Plan ein gewisser Hugues Vaucher und mit Hilfe der Schweizerischen Bankgesellschaft 1987 als Geschenk an die Bieler Bevölkerung herausgegeben. Der Baumkenner erwies damit vor allem der hiesigen Artenvielfalt alle Ehre.

Und er wollte noch mehr: in Zusammenarbeit mit der Bieler Stadtgärtnerei ein Büchlein zu den Bieler Bäumen publizieren nämlich, wie einem ausführlichen Artikel über ihn im Bieler Jahrbuch von 1996 zu entnehmen ist. Doch das Projekt scheiterte an den Finanzen.

Schade eigentlich, der unterdessen Verstorbene (geb. 1922) war offenbar ein profunder Kenner, auch wenn er sich erst im Alter intensiv mit den Bäumen zu beschäftigen begann. Nach Jahrzehnten in der Uhrenindustrie, unter anderem als technischer Direktor, liess sich der Bieler frühpensionieren und tauchte ab da völlig in die Dendrologie ein, die Lehre von den Bäumen und Gehölzen. 1980 brachte er das Taschenbuch «Bäume an den Rinden erkennen» heraus, zehn Jahr später das Standardwerk «Baumrinden» mit 530 Fotos aus seinem Archiv. Ausserdem gründete Vaucher in den 1980er-Jahren die Fondation Suisse de la Dendrologie und legte eine umfassende Bibliothek mit Fachliteratur zum Thema an, die heute im Arboretum in Aubonne zu finden ist. Anfangs der 1990er-Jahre war er als Dendrologe Mitglied der Arbeitsgruppe Stadtbäume (siehe auch Artikel auf Seite 6 unten).

Kurz gesagt: Kaum einer wusste zu dieser Zeit so gut über die Bieler Bäume Bescheid wie Hugues Vaucher, ohne aber dass dieser ein Aufhebens darum machte. Es gibt auch keine Biographie oder dergleichen über ihn. Er verstarb ohne Nachruf. Die folgenden Bieler Baumgeschichten sollen darum eine kleine Hommage an diesen so passionierten Baumforscher sein.

Des arbres grâce à Hervé Treu

Il y avait autrefois des emplacements ombragés sur la place Centrale à Bienne et pas seulement sous les abribus. Quelqu'un se souvient-il encore de ces grands arbres ? Deux d'entre eux se trouvaient devant le bâtiment du Contrôle, trois autres à peu près en face du restaurant Arcade. De splendides érables à sucre, même si le responsable des espaces verts de la Ville, Peter Bonsack, avait à l'époque affirmé au Bieler Tagblatt qu'ils étaient problématiques, « parce qu'ils perdent vite des branches l'hiver ». Peu après le passage au nouveau millénaire, alors que leur condamnation, liée au réaménagement de la place Centrale, fut votée, un Biennois engagé ne se résigna pas à rester les bras croisés. Hervé Treu, 60 ans et ancien enseignant tout juste à la retraite anticipée, lança une pétition pour la sauvegarde des arbres. Ce fut son premier combat politique, comme celui qui devint ensuite conseiller de ville le raconterait un jour au Bieler Tagblatt. Près de 2400 signatures furent récoltées. Hélas, elles ne permirent pas de changer l'opinion de la population biennoise qui, le 10 juin 2011 et avec 64% des votes accepta le réaménagement de la place centrale, sans ses vieux arbres. Cependant et grâce à son intervention, Hervé Treu a toutefois obtenu que le Conseil de ville obtienne la plantation de quatre nouveaux arbres devant la Banque Cantonale. « Nous avons parcouru les livres et grâce à d'anciennes photos, avons découvert qu'avant 1927 il y avait encore des arbres exactement à cet endroit », racontait Nik Liechti de l'équipe du projet place Centrale. Ainsi, aujourd'hui, grâce à Hervé Treu, depuis décédé, il y a à nouveau un peu d'ombre naturelle au centre de Bienne. Et les marronniers adolescents grandissent d'année en année.

Traduction: Anita Neuhaus

Un chêne pour les enseignants

Le chêne hongrois situé au début de la rue de l'Argent, au bord du parc derrière la Maison des Congrès n'attire pas particulièrement l'attention. Et cependant il a une petite histoire spéciale. Il a été planté à l'initiative des élèves pour leurs enseignants, leur maître principal, leur enseignante de travaux manuels, celle en MMN et celui de chant. Ils l'ont écrit dans un petit livre « arbres au cœur des humains » actuellement épuisé. Celui-ci, édité en 1999 par le Manifeste biennois, un groupe de biennois et biennoises qui à partir de 1991 ont pris à bras le corps les questions de l'environnement, ont initiés de nombreux projets et publications. L'une d'entre elles, un livret avec 40 histoires personnelles écrites par des hommes, des femmes et des enfants dans lesquelles ils racontent leurs relations aux arbres, ceux qu'ils préfèrent, ce qu'ils leur rappellent, les exemples d'actions mémorables et les replantations. Ainsi, la classe de 6ème du Collège du Champs-du-Moulin : « Un arbre est donc quelque chose de public. Ainsi dit, ainsi fait. Grâce à la magnifique collaboration du service des espaces publics, notre souhait n'a jamais été un problème » ont-ils noté. Et « cerise sur le gâteau, nous avons même pu dévoiler un panneau ». On peut encore le trouver au pied du chêne. Le lichen qui pousse tout autour du plexiglas recouvre lentement les noms gravés des donateurs. A propos de donner un arbre à quelqu'un : la commune tessinoise de Mendrisio a fait renaître dernièrement une vielle traditions très répandue, celle des « arbres de vie » pour les nouveau-nés. Il a été décidé

dans le cadre de la végétalisation de la ville, de planter un arbre pour chaque nouveau-né ou enfant adopté. Une fois par année il y a une action de planter et pour les parents des enfants un document de batême symbolique. Est-ce que la ville de Bienne qui compte 1000 naissances par année pourrait-elle lancer une telle proposition, ce qui rendrait la ville rapidement très verte et familière.

Traduction: Claire Magnin

Des jeunes pousses d'une autre époque

Tout au bout de la ville, au chemin des Communaux, derrière le Centre Boujean, se trouve des arbres d'une importance écologique particulière: des peupliers noirs indigènes. Autrefois bien représentée sur le territoire du Seeland, cette espèce a pratiquement disparu, elle est même menacée d'extinction. Dans les années nonante, c'est l'entreprise Action Paysage Bienne-Seeland qui tire la sonnette d'alarme et seuls 70 arbres purent alors être recensés, dont certains exemplaires étaient d'un âge très avancé, sur le déclin, comme le précise Christoph Iseli, membre de la direction et responsable de la planification paysagère d'action paysage. Il a été directement mêlé au projet régional alors mis en oeuvre dans le but de promouvoir les peupliers noirs. Il se souvient bien, comment, avec l'aide de l'EPFZ, chaque exemplaire a été testé génétiquement, chose impossible à faire à l'oeil nu, afin de s'assurer qu'il s'agissait bien de peupliers noirs au patrimoine génétique non-modifié. Les hybrides étant impropres pour la plantation de nouveaux exemplaires. Le partenaire suivant pour ce projet fut la pépinière forestière de Lobsigen. C'est là qu'on réussi à trouver les semences de 35 véritables peupliers noirs du lac de Bienne. Une véritable référence biologique : on ne trouvait pas de semences dans toutes les écoles d'horticulture à la ronde. Conjointement aux efforts de l'association, c'est aussi l'Expo 02 qui contribua à la réussite du projet de sauvegarde du peuplier noir du Seeland grâce à son mandat pour le financement de mesures écologiques de remplacement.

Aujourd'hui, le peuplier noir de Bienne ne pousse pas qu'au chemin des Communaux mais également au parc de l'Île-de-la-Suze et à la Roger-Federer-Allee. Christoph Iseli ajoute, visiblement satisfait: « Ce sont de beaux arbres qui poussent vite, au feuillage parfumé, qui offrent

le gît et le couvert à de nombreux insectes. » Un bel exemple en est l'arbre qui pousse au bord du canal de la Suze, au niveau du gymnase du lac, à gauche du pont. On voit aussi très bien la différence entre ce peuplier aux branches qui partent sur le côté et son proche et mince cousin qui pousse tout droit, le peuplier noir d'Italie.

Traduction: Gaia Renggli

Zwei, die bleiben durften

So zweisam allein, wie die beiden doppelstämmigen Eschen auf dem ehemaligen Expo-Gelände, steht hierherum kein anderer Baum. Sie sind weder besonders schön, noch besonders alt. Warum also durften ausgerechnet sie bleiben, als um sie herum im Vorfeld der Landesausstellung gerodet wurde? Das mag sich schon mancher gefragt haben und vielleicht an heissen Sommertagen auch Mitleid gehabt haben mit den beiden Bäumen inmitten der Schotterwüste.

Ihre Geschichte ist tatsächlich kurios. So war nämlich zehn Jahre vor der Expo.02 auf dem Gelände, genannt die «Wohnzone am See», eine Alterssiedlung geplant. Dazu wurde von der Gemeinde Nidau eine Überbauungsordnung erstellt, die auch Auflagen zur Umgebungsgestaltung machte, insbesondere, dass die beiliegenden ökologischen und gestalterischen Überlegungen von Christoph Iseli miteinzubeziehen seien. Iseli, als beauftragter Forstingenieur, schreibt dort: «Es wird gestalterisch von Vorteil sein, wenn es gelingt, einige der älteren Bäume in die Neuanlage «mitzunehmen».» Auf einem angefügten Plan macht er deutlich, welche er meint: nebst einigen bedingt erhaltenswerten Weiden, Kirsch- und Apfelbäumen, die dort standen, stechen vor allem die beiden Eschen als «erhaltenswert» markiert hervor. Er hat sie damit quasi unter Schutz gestellt. Die Idee sei gewesen, sie im Hof der Alterssiedlung zu integrieren, erinnert sich Iseli. Das Projekt wurde allerdings nie realisiert.

Und jetzt kommts: Die Überbauungsordnung von 1992 ist noch heute in Kraft. Für die Zeit der Expo.02 galt zwar vorübergehend eine kantonale Überbauungsordnung. Da aber auch sie den Schutz der Eschen beibehielt, ging es dem Baumpaar über all die Jahre nie an den Kragen. Erst im letzten Sommer gab es erstmals eine heikle Situation, wie Iseli erzählt. Die Organisatoren des Holi Festival of Colours hätten kurzfristig eine Ausnahmebewilligung beantragt, die ihnen im Weg stehenden Bäume zu fällen. Iseli wurde um Rat gefragt und intervenierte: «schliesslich haben nach der Expo auch das Eidgenössische Turnfest, das Zelt, die Veranstalter des Cyclope und viele mehr es geschafft, ihre Events rund um die Bäume aufzubauen.» Es ist ein Kommen und Gehen auf der Brache, die beiden Eschen bleiben. Nur: Wie lange noch? Auf dem Gelände soll bekanntlich Agglolac realisiert werden, dessen Bauherren kaum Rücksicht nehmen würden auf diese letzten Mohikaner. Gut, dass der Widerstand dagegen stetig wächst. Und vielleicht stehen die beiden Eschen dann ja einst in einem öffentlichen Park am See als Symbol für den Sieg der Bevölkerung über Behörden und Investoren in dieser Angelegenheit.

Quand les arbres déménagent

Comme il s'est intégré au mieux dans la plantation du Parc de la Ville, c'est difficile d'imaginer qu'il est un exilé.

Et pourtant ! Le mûrier dont il est question, âgé aujourd'hui de 24 ans, a grandi à Mâche sur la vieille Ile du Moulin. Au début de l'année 2015, la ville de Bienne a remodelé l'Île de la Suze en zone actuelle de détente et loisirs. Afin de rendre le terrain plat, on a laissé s'approcher de prêt les excavatrices et les défricheuses. Notre arbre en a été quitte pour la peur ! Grâce à la valeur de sa rareté et à sa jeunesse, il a été sauvé. De même, trois de ses compagnons, arbres de taille moyenne, ont eux aussi été transplantés.

Afin de réaliser ce transbordement si peu habituel, on a fait venir spécialement de Stuttgart une « machine à balles », car ce genre d'engin n'existe plus en Suisse.

Le creusage d'un trou d'un mètre et demi dans le sol s'effectue au moyen de lames hydrauliques tranchantes qui sectionnent les racines extérieures. Cela endommage peu l'arbre, qui est ensuite soulevé. Ses racines sont emballées. Et le végétal peut être transporté sur son nouvel emplacement, comme une plante en pot.

Dans le cas du mûrier et d'un sequoia conifère, la destination était le Parc de la Ville. Un frêne et un chêne ont déménagé au Strandboden.

Au sujet de ce spectacle, le journal Bieler Tagblatt mentionne qu'une action de ce type avait eu lieu à Bienne, 23 ans auparavant. A l'époque, les coûts liés à transplantation s'étaient élevés à environ 1500 Frs.

Le 5 février de cette année à Schlieren, la transplantation d'un grand arbre a coûté largement plus, en l'occurrence 160'000 Frs. C'est un foyard pourpre âgé de 80 ans et haut de 20 mètres qui a été épargné. Sauvé des tronçonneuses grâce une pétition munie de 4700 signatures, il a nécessité l'emploi de 2 grues sur pneumatiques et de nombreux spécialistes. C'est un camion semi-remorque qui a transporté la plante en motte, du centre de Schlieren au proche Parc de la Ville.

Ce fut le plus grand déménagement d'arbre jamais vu en Suisse.

Traduction: Natalie Dessarzin

Schon mal was gehört von Zürgelbäumen?

An der viel befahrenen Georg-Friedrich-Heilmann-Strasse in Biel gibt es auf Höhe des Warenhauses Otto's eine ganze Reihe Bäume, die wohl kaum jemand benennen kann – mit schlanken verzweigten Stämmen und ausladenden aber doch lichtdurchlässigen Kronen in einigen Metern Höhe, die Strasse samt Fahrleitung des Busses überspannend. Es sind rund 40 Exemplare des sogenannten Südlichen Zürgelbaumes (celtis australis). Auf sie aufmerksam machte bereits der unterdessen verstorbene Bieler Baumkenner Hugues Vaucher in einem über ihn verfassten Bericht im Bieler Jahrbuch 1996. Sie würden hierzulande selten in Städten gepflanzt, obwohl ziemlich widerstandsfähig, vor allem gegen Luftverschmutzung. Ihr französischer

Name micoculier de Provence verrät ihre Herkunft. Laut Wikipediaeintrag werden sie denn auch in Südfrankreich gerne als Strassen- oder Zierbäume verwendet. Aber auch im Südtirol ist die Art, die der Familie der Hanfgewächse zugeordnet wird, sehr bekannt. Die essbaren Früchte des Baumes, Zürgeln genannt, werden dort in Süssspeisen und Backwaren verwendet, schmecken aber offenbar eher fad und haben einen ziemlich grossen Kern. Wertvoller ist das Holz, das für die Herstellung von Blasinstrumenten, Wagenrädern und Ruder sowie für Drechselarbeiten beliebt war, das sehr harte und elastische Holz der Stockausschläge zudem für Peitschenstiele. Daher kommt es, dass der Baum auch Peitschenbaum genannt wird.

In Zukunft könnte der Zürgelbaum wieder an Bekanntheit zurückgewinnen. Er ist nämlich Teil des gross angelegten Klimawandelprojektes Stadtgrün 2021 der Bayerischen Landesanstalt für Weinbau und Gartenbau (LWG). Im Rahmen dessen werden seit Jahren auf der Suche nach Stadtbäumen für die Zukunft vielversprechende Baumarten auf ihre Widerstandsfähigkeiten untersucht. Der Zürgelbaum ist Teil davon und überzeugt, weil «enorm strahlungsfest, extrem zäh und bisher sehr gesund». Er ist allerdings nur für wärmebegünstigte Standorte geeignet. Für Biel mit der Seenähe also durchaus auch.

Geschützte Riesen, botanische Wunder

Hinter dem Museum Neuhaus steht eine Buche, die, blickt man von unten in ihre Krone, einen ganz demütig macht. Allein ihre ausladenden Hauptäste sind so dick wie die Stämme mittelgrosser Bäume. Längst wurden sie von Baumpflegern mit Stahlseilen gesichert. Vor allem aber ist dieser eindrückliche Baum, dessen Alter auf gegen 150 Jahre geschätzt wird, der einzige – und zwar kantonal – geschützte Baum auf Bieler Boden. Beschlossen wurde das schon vor bald 70 Jahren vom Bernischen Regierungsrat. Im Protokoll seiner Sitzung vom 1. Juni 1950 steht geschrieben: «Es ist untersagt ohne ausdrückliche Einwilligung des Kantons Bern den Baum zu fällen oder an ihm oder in seiner Umgebung irgendwelche Vorkehren zu treffen, durch die seine natürlich Entwicklung beeinträchtigt werden könnte (…) Widerhandlungen werden mit Busse bis zu Fr. 200.– oder mit Haft bis zu drei Tagen bestraft.» Dies gilt bis heute, auch wenn das Verzeichnis der Naturdenkmäler bereits seit Längerem nicht mehr aktualisiert wird. 1982 wurde der letzte Baum vom Kanton Bern unter Schutz gestellt. «Diese Kompetenz wurde ab dann den Gemeinden übertragen», sagt Erwin Jörg von der Abteilung für Naturförderung auf Anfrage.

Auf der Naturschutzkarte des Geoportals des Kantons Bern sind aber alle Bäume zu finden, die ab 1912 wohl auf Vorschlag der damalige Naturschutzkommission in das Verzeichnis der Naturdenkmäler aufgenommen wurden und noch lebend vorzufinden sind. «Und sie werden auch noch gepflegt», versichert Jörg. Eingezeichnet sind sie als sogenannte Geschützte Botanische Objekte (GBO) in Form grüner Punkte, die für weitere Informationen angeklickt werden können. Mehr als die Art, eine Nummer und wann ihr Schutz beschlossen wurde, ist allerdings leider nicht zu erfahren.

Die beiden weiteren unter Schutz stehenden Bäume in der Region, ein Tulpenbaum östlich des ehemaligen Klosters Gottstatt in Orpund und eine Schlangenfichte beim Hotel Bellevue in Les Près d'Orvin, sind aber beide im Schweizer Bauminventar von Pro Arbore erfasst und im wunderschönen Buch «Baumriesen der Schweiz» von Michel Brunner porträtiert. Zur Schlangenfichte, die Pro Arbore als Baum von internationaler Bedeutung und botanisches Wunder klassifiziert, steht dort geschrieben: «Europas schönste «Schlangenfichte» versteckt sich auf 1000 m. ü. M. auf einer Weide. Ihr 20 m hohes Haupt erinnert an die griechische Gestalt der «Medusa». Ihr Alter wird auf etwa 135 Jahre geschätzt. Auf den Juraweiden in ihrer Nähe finden sich laut Autor Michel Brunner ausserdem uralte Eberesche, Mehlbeeren, Weissdorne, Bergahorne und wilde Birnen. Er kommt gar zum Schluss «Botanisch betrachtet, sollte man das Gebiet als Naturweltkulturerbe ausweisen.»

Das Buch «Baumriesen der Schweiz» kann auf der Stadtbibliothek ausgeliehen werden. Es liegt in Deutsch und Französisch vor.

Auf www.proarbore.ch können Baumentdecker aussergewöhnliche Bäume melden.

Die prächtige Platane am Kreisel

Soweit sich die Menschen erinnern, steht sie da – von PassantInnen kaum wahrgenommen und doch ein Teil der Stadt. Wäre sie eines Morgens umgesägt, ein Aufschrei ginge durchs Quartier. Ein Stadtbaum, ehrwürdig und von bester Gesundheit – und doch bedroht...

– – – – –
Gabriela Neuhaus
– – – – –

Mächtig ragt sie in den Himmel und begrünt den Strassenraum am Tor zum Mühlefeld: die Platane am Sandhauskreisel, auf der Grenze zwischen Biel und Nidau. Im Mühlefeldquartier aufgewachsen, bin ich jahrelang an ihr vorübergegangen. Tausende Male habe ich ihren Schatten durchquert, tausende Male flüsterten mir ihre Blätter zu. Vergeblich: Ich habe den Baum nicht gesehen, sein Rauschen nicht gehört. Bis mir eines Tages – es war im Herbst 2016 – eine Anwohnerin Augen und Ohren geöffnet hat.

In einem Interview erzählte Stephanie Lewis, die seit bald 20 Jahren an der Gurnigelstrasse wohnt, über die Vorzüge ihrer Stadtwohnung. Zum Schluss bemerkte sie schmunzelnd: «Von unserer Wohnung sehen wir auf das Schloss Nidau – wenn ich im Bett liege blicke ich in die Krone der Platane vor dem Fenster und habe das Gefühl, ich sei irgendwo in den Ferien.»
Ein Baum, der Feriengefühle vermittelt, mitten in der Stadt? Am Kreisel hinter dem alten Schlachthof? Ich traute meinen Ohren nicht.

Beschämt rieb ich mir die Augen, als ich kurze Zeit später vor dem Sandhaus stand und über die Strasse in den mächtigen Wipfel hinaufblickte. Wie nur war es möglich, diese Platane zu übersehen?

Genau in der Kurve, wo ich so oft mit dem Fahrrad von der Murtenstrasse herkommend in die Gurnigelstrasse eingebogen bin, steht der mächtige Stamm mit der für Platanen typisch gefleckten Rinde. Über den Köpfen der PassantInnen verzweigt er sich in eine Handvoll ausladender Äste, die ein grünes Blätterdach über den Strassenbaum spannen. Der Blick hinauf ins Grün ist überwältigend und entführt einen tatsächlich in eine andere Welt...

Rund 27 Meter sei sie hoch, schätzt der städtische Baumpfleger Daniel Nussbaumer. Er betreut Biels Bäume seit 40 Jahren und hat auch die Platane am Gurnigelkreisel wachsen sehen. «Bäume sind meine Leidenschaft – und es gibt nichts schöneres, als zu beobachten, wie sich ein Baum über die Jahre weiter entwickelt, richtig gross wird.» Etwa halb so gross wie heute sei die Platane beim Sandhaus gewesen, als er sie zum ersten Mal etwas gestutzt habe, erinnert er sich. Sie sei schnell gewachsen und habe sich sehr gut entwickelt – ein Hinweis darauf, dass es ihr hier wohl sei. Trotz dem unwirtlichen Standort dicht an der Strasse, zwischen dem asphaltierten Trottoir und dem gekiesten Parkplatz. Ein richtiger Stadtbaum eben.

«Man hat den Baum hier gepflanzt, um das Quartier zu verschönern und für unsere Lungen», sagt Daniel Nussbaumer. Die wichtige Funktion

von Stadtbäumen sei den Bielerinnen und Bielern schon früh bewusst gewesen. Vielleicht sollte die junge Platane an der Strassenkreuzung das entstehende Wohnquartier im Mühlefeld vor dem damals regen Betrieb im Schlachthof abschirmen? Ihr Alter – laut Daniel Nussbaumer gut 70 Jahre – deutet darauf hin, dass sie während oder kurz nach dem Bau des Sandhauses hierher gepflanzt worden ist: Das Wohn- und Geschäftshauses mit der eindrücklichen, halbrunden Fassade an der Alexander-Moser-Strasse 1, stammt aus dem Jahr 1937.

Die Platane hat miterlebt, wie sich das Mühlefeld zu einem lebendigen Stadtquartier entwickelt hat. Da waren die PassantInnen, die täglich auf dem Weg zur Arbeit an ihr vorübereilten. Auf dem Parkplatz, den sie beschattet, parkten einst die Angestellten des Schlachthofs ihre Autos. Vor allem aber beobachtete sie die Menschen aus dem Quartier, die in der Bäckerei und der Metzgerei im Sandhaus vis-à-vis oder im Gemüseladen von Balmers und im Milchladen von Frau Geiser einkauften. Sie kamen Tag für Tag und verweilten gerne für einen Schwatz im Schatten der Platane.

Ein fester Bestandteil des Alltagslebens an der Kreuzung war über Jahrzehnte auch das ehemalige Restaurant Schöngrün mit den üppigen Kastanienbäumen. Wie oft stimmte

«Man sieht oft etwas hundert Mal, tausend Mal, ehe man es zum allerersten Mal wirklich sieht.»
Christian Morgenstern (1871-1914)

die Platane in die Klänge und die Rufe aus dem Biergarten ein. Doch die Zeiten änderten sich. Keine Kastanienbäume mehr, das Schöngrün verschwunden, geblieben ist eine unwirtliche Brache. Gegenüber musste ein Laden nach dem andern schliessen – am längsten hielt sich die Bäckerei. Und im Schlachthof werden längst keine Tiere mehr geschlachtet.
Dafür nahm der Verkehr stark zu – nicht nur die Autos und Lastwagen auf der Strasse. Auch die BTI-Bahn passiert die Kreuzung heute tagsüber achtmal stündlich unter lautem Warngeklingel. Wer heute die zum Kreisel ausgebaute Kreuzung passiert, hat es in der Regel eilig.
Von all dem liess sich die Platane nicht beirren. Unerschütterlich steht sie an ihrem Platz und schenkt der Stadt Jahr für Jahr im Frühling frisches Grün, im Sommer Schatten und wunderbare Farben im Herbst. «Die Platane ist ein grossartiger Baum», schwärmt Baumpfleger Daniel Nussbaumer. «Ich staune immer wieder über ihre Verkehrssicherheit: Sie ist sehr robust, hat kaum dürre Äste – ich hätte noch nie gesehen, dass eine Platane wegen Fäulnis oder einer anderen Krankheit auseinanderfällt. Sie weisen auch keine Sturmschäden auf – kurzum: Platanen sind sehr nachhaltige Bäume.»
Genau genommen handelt es sich bei den Bieler Platanen um sogenannte Ahornblättrige Platanen – auch Bastard-Platanen genannt. Ihre Familiengeschichte geht bis ins 17. Jahrhundert zurück. Damals entstand durch die Kreuzung der Amerikanischen Platane (Platanus occidentalis) mit der Morgenländischen Platane (Platanus orientalis) die neue winterharte Platane, die heute in ganz Europa anzutreffen ist.

Platanen können nicht nur alt werden – was in Zeiten angeblich knapper Finanzen ebenfalls ins Gewicht fällt: Sie sind pflegeleicht. Alle drei bis vier Jahre erhält die Platane am Gurnigelkreisel von der Stadtgärtnerei den notwendigen Schnitt, damit ihr Blätterdach dem vorgeschriebenen Lichtraumprofil entspricht: Über dem Strassenraum muss es bis auf eine Höhe von 4,5 Metern und vom Randstein her einen halben Meter in die Tiefe weggeschnitten werden. Damit ist den Anforderungen an den Verkehr bereits Genüge getan. Der Baum ist kerngesund und könnte gut und gerne noch ein paar Meter weiter in die Höhe wachsen. Könnte...
Denn die schöne Platane am Gurnigelkreisel soll, geht es nach den Plänen der A5-Westast-Autobahnbauern, ohne Not umgesägt werden. Weil sie der Monster-Baustelle im Weg steht.

Gabriela Neuhaus ist im Mühlefeldquartier, in unmittelbarer Nähe vom Sandhaus aufgewachsen. Heute lebt sie als freischaffende Journalistin und Filmemacherin in Zürich und Twann. Sie betreibt u.a. die Website www.westast.ch

Foto: Andreas Bachmann

Die Alleen im Pasquart und ihre Retter

Diese Geschichte erzählt, warum es die Intervention eines französischen Generals im 18. Jahrhundert und einer engagierten Bieler Arbeitsgruppe in jüngerer Zeit brauchte, damit den Bäumen im Pasquart nicht ans Holz gegangen wurde.

– – – – –
Janosch Szabo
– – – – –

Es fehlte nicht viel vor 220 Jahren, und im Pasquart – Bezeichnung für den westlich der Altstadt gelegenen und von der Schüss begrenzten Spickel bis zum See – wäre eine ganze Reihe schöner Bäume einfach abgeholzt worden, die Vorgänger der heutigen prächtigen Allee. 1798, als Biel Frankreich angegliedert wurde, fürchteten die Bieler, die neuen Herren könnten, wie es mitunter im Nordjura vorgekommen war, die Besitztümer der Stadt konfiszieren. Dem wollte man zuvorkommen und begann das Gemeindegut zu verteilen oder an den Meistbietenden zu versteigern. Die Linde auf der Kirchenterrasse war schon für 13 Kronen und 11 Batzen verkauft und umgehackt worden, da visierte die von «Räth und Burger» (= Kleiner und Grosser Rat der Stadt Biel) eingesetzte Teilungskommission mit Beschluss vom 12. April besagten Jahres die Linden im Pasquart an.

Nieschang will fällen, Neuhaus interveniert

Initiant dieser Aktion war Fechtmeister Jakob Nieschang, ein den Quellen nach besonders eifriges Mitglied dieser achtköpfigen Spezialkommission, welche Vorschläge ausarbeiten sollte, wie die Gemeindegüter zu teilen und zu verteilen seien. Nieschang bot die Bäume Johann Rudolf Neuhaus, einem der Besitzer der Indiennefabrik (Baumwollstoffdruck nach indischem Vorbild), zum Kauf an, wohl in der Meinung, dieser würde freudig zugreifen, hatte er doch schon eine ganze Menge anderer Gemeindegüter erworben. Doch Nieschang sollte sich gewaltig täuschen. Neuhaus, Besitzer des Rockhalls, wusste die prächtige Allee vor seiner Haustüre sehr wohl zu schätzen. Umgehend habe er sich an den französischen Kommandanten vor Ort, General Girard-dit-Vieux, gewandt, so Neuhaus in seinen Memoiren, und diesen gefragt, ob es denn im Sinne der französischen Regierung sei, alles zu zerstören. Der General nahm, was ihm berichtet wurde, ernst und intervenierte sofort. Er erklärte die Bäume im Pasquart kurzerhand zu Staatseigentum.

Die 200-jährige Platane an der Ecke Viaduktstrasse
Foto: Janosch Szabo

«Der General ordnete an, ihm Nieschang zu bringen, tadelte diesen gehörig und drohte, ihn in Ketten gelegt nach Besançon zu bringen.»

Eine allfällige Beschädigung drohte er, militärisch zu bestrafen, wie der «Geschichte der Stadt Biel» von C.A. Bloesch zu entnehmen ist. Neuhaus selbst schrieb. «Der General ordnete an, ihm Nieschang zu bringen, tadelte diesen gehörig und drohte, ihn in Ketten gelegt nach Besançon zu bringen, wenn er sich noch einmal eine solche Aktion erlaube.»

Erste Pflanzung vor über 300 Jahren

So prägt heute weiterhin «la plus riante promenade de l'Europe», wie der Berner Oberbibliothekar J. R. Sinner de Ballaigues die Pasquart-Allee einst nannte, das Bieler Stadtbild und sorgt für erfrischende Abkühlung. Bereits 1680, als das Pasquart (vom lateinischen pascquarium = Weideplatz) noch die städtische Rossweide war, hatte der damalige Stadtrat laut Protokoll vom 8. Oktober beschlossen, es sollten dort am Karrweg von der Ziegelhütte (= stand an der Stelle des heutigen grossen Parkplatzes neben der franz. Kirche) bis zum See Obstbäume, auf der andern Seite dem Wasser nach (= Schüss) Sarbäume (= meistens Silberpappeln, manchmal Schwarzpappeln, später auch Säulenpappeln) gepflanzt werden. Was wirklich gepflanzt wurde, weiss man nicht. Eine Lithographie aus der Zeit um 1835 legt aber nahe, dass der Schüss entlang zumindest in zweiter Generation tatsächlich einst Pappeln standen, und zwar der Form nach italienische Säulenpappeln (siehe Bild oben). Kurz danach wurden sie offenbar durch Kastanien und Platanen ersetzt. Einzelne Bäume der heutigen Schüsspromenade jedenfalls weisen laut Experten ein Alter von 150 - 200 Jahren auf, zum Beispiel die Platane an der Kreuzung mit der Viaduktstrasse.

Anwohner empört, Arbeiten gestoppt

Für Emotionen sorgten die Pasquart-Alleen ein weiteres Mal in ihrer langen Geschichte, als 1989 die Stadtgärtnerei zusammen mit der Spezialfirma Mäusli-Luginbühl Baumpflege den Bestand im Pasquart-Quartier untersuchte. Man stellte dabei fest, «dass 30 der 400 Bäume in der Seevorstadt und in der Schüsspromenade den Anforderungen an die Standfestigkeit nicht mehr genügen», wie im Geschäftsbericht der Stadt Biel von 1990 zu lesen ist, und begann kurz darauf mit ersten Fällarbeiten. Anwohner waren empört und opponierten. Die Arbeiten wurden gestoppt, im Stadtrat reichten François Contini und Lilian Gujer eine Motion ein, welche die Bildung der Arbeitsgruppe Stadtbäume auslöste. Fünf Baum-Spezialisten, sowie ein Raumplaner, eine Stadträtin und ein Gymnasiallehrer machten sich an die Arbeit. Im Geschäftsbericht steht: «Die Arbeitsgruppe war bereits 1990 sehr aktiv und befasste sich insbesondere mit dem Baumbestand im Pasquart-Quartier, an der Badhausstrasse und an der Ländtestrasse.» Die Zusammenarbeit Stadtgärtnerei-Spezialfirma-Arbeitsgruppe erweise sich als sehr effizient. Ausserdem sei neu eine Baumpflegeequipe, bestehend aus zwei Personen, gegründet worden.

Schnelle Besserung

Auch Christoph Iseli, als Forstingenieur damals Mitglied der Gruppe, berichtet von raschen Fortschritten, von Begehungen bei denen man die Stadtgärtner für den besonderen Stellenwert der Bäume im Pasquart sensibilisieren konnte, und dass dort

Blick auf das Pasquart um 1835, kolorierte Lithographie von J. P. Girard,
Kunstsammlung der Stadt Biel

eine andere Herangehensweise also sonstwo gefragt sei. Er erinnere sich aber auch an heisse Diskussionen mit Mäusli, dem Experten, für den die Sicherheit absolut vorrangig war, und für die er auch beigezogen worden war. «Es brauchte viele Gegenstimmen und Argumente, um den Baum, den er zur Fällung empfahl, stehen zu lassen und stattdessen mehr Aufwand für dessen Pflege und eine intensivere Beobachtung des weiteren Gesundheitsverlauf zu betreiben.» Mit der Zeit habe die Stadtgärtnerei aber mehr Selbstvertrauen entwickelt, die Situation selber einschätzen zu können. Es wurde in interne Weiterbildung investiert und irgendwann brauchte es die Gruppe Stadtbäume nicht mehr. 1997 steht im Geschäftsbericht noch: «Die wichtigsten Baumpflegemassnahmen (Schnittmassnahmen an wichtigen Bäumen, Fällungen und Ersatzpflanzungen), aber auch längerfristige Überlegungen mit dem Ziel der Förderung des Baumbestandes in der Stadt, werden mit der Arbeitsgruppe Stadtbäume besprochen. Diese Institution hat sich sehr bewährt und dient anderen Städten bereits als Vorbild.» Zwei Jahre später löste sich die Gruppe auf.

Das Baumpflegekonzept, das Iseli damals vorgeschlagen hatte, ist zwar nie realisiert worden. Trotzdem ist er sehr zufrieden, wie die Stadtgärtner unterdessen mit den Bäumen umgehen. «Die heutigen Baumpfleger haben ein grosses Wissen.»

Redaktionelle Mitarbeit: Margrit Wick-Werder

Der Baum in Deiner Pizza

Bei Bäumen denken wir in der Regel an die grünen Riesen in Parks oder Alleen, vor der Haustür oder im Wald. Aber es gibt noch andere Bäume, die unseren Alltag heute wesentlich mitbestimmen: Ölpalmen. Deren Anbau in Südostasien und zunehmend auch in Afrika zerstört die Umwelt und die Lebensgrundlagen zahlreicher Menschen. Eine Auslegeordnung.

– – – – –
Pascale Schnyder
– – – – –

Es steckt in der Schokolade, im Waschmittel, im Shampoo, im Kuchenteig, in der Fertigpizza und in fast jeder Kerze: Palmöl ist inzwischen das meistkonsumierte Pflanzenöl weltweit. 10 bis 20 Prozent aller Produkte, die wir hierzulande im Supermarkt kaufen, enthalten Palmöl. Das ergab eine Umfrage von «Brot für alle» bei Schweizer Grossverteilern im Sommer 2017.
In der Lebensmittel-, Kosmetik- und Reinigungsmittelindustrie scheint Palmöl heute alternativlos zu sein. Warum?
Palmöl ist ein enorm vielseitig einsetzbarer Rohstoff. Das Öl ist lange haltbar, kann bei unterschiedlichen Temperaturen verarbeitet werden und ist geschmacksneutral. Im Vergleich zu anderen Ölpflanzen ist die Ölpalme zudem äusserst ertragreich. Der Siegeszug des Palmöls ist sehr eng verbunden mit der Zunahme industriell gefertigter Nahrungsmittel. Allein der Schweizer Konzern Nestlé kaufte im Jahr 2015 gemäss eigenen Angaben rund 4200 Tonnen Palmöl – knapp ein Prozent der globalen Produktion. Und nicht zuletzt hat die Förderung von Pflanzenölen als Ersatz für herkömmliches Benzin in der EU die Nachfrage nochmal kräftig erhöht. Mit der Idee verbesserter Nachhaltigkeit von Brennstoffen hatte die EU 2009 nämlich eine Beimischquote von 10 Prozent Biotreibstoffen zu den fossilen Brennstoffen festgelegt. Das Problem: diese Agrotreibstoffe werden oft auf Flächen angebaut, die bis dahin für die Ernährung der Bevölkerung verwendet wurden. Mit anderen Worten landet in unseren Autotanks, was eigentlich der Ernährung der Menschen dienen sollte. Aus diesem Grund wurde 2012 die Beimischquote auf 5 % gesenkt, um diesen Effekt zu vermeiden, es gibt ihn jedoch noch immer.

Monokulturen und Sklavenarbeit

Was aber ist genau das Problem mit der Ölpalme? Es gibt einige: Ölpalmen gedeihen nur in tropischen Regionen gut, sie brauchen Hitze und regelmässig viel Regen. Der tropische Gürtel um den Äquator ist jedoch just das Gebiet, in dem Regenwälder mit einer hohen Biodiversität gedeihen und als CO2-Speicher eine lebenswichtige Rolle spielen, und wo indigene Völker im und vom Wald leben und Menschen das üppige Buschland seit jeher nachhaltig für ihren Lebensunterhalt nutzen.
Rund 85 Prozent der globalen Palmölproduktion stammen aus Malaysia und Indonesien. Mit der Devise der «Wirtschaftsförderung» verkaufen oder verpachten Regierungseliten dort den Palmölkonzernen das Land zu Tiefstpreisen und sind nicht selten selber an einem der grossen Palmölkonzerne beteiligt. Die Angestellten auf den Plantagen schuften oftmals zu Hungerlöhnen und setzen beim Einsatz der vielen Pestizide ihre Gesundheit und teilweise gar ihr Leben aufs Spiel.

Wo früher Regenwald stand und einer grossen Vielfalt an Tieren und Pflanzen eine Heimat bot, stehen heute Ölpalmen, soweit das Auge reicht. Weil eine weitere Ausdehnung auf den Inselstaaten zunehmend schwierig wird und in jüngster Zeit massiv in die Kritik geraten ist, suchen Palmölkonzerne nach neuen Expansionsmöglichkeiten in Afrika und Lateinamerika. Der steigende Palmölkonsum ist damit zu einer der wichtigsten Ursachen für den fortschreitenden Ausverkauf von Land an Grosskonzerne und Investoren – meist Land Grabbing genannt – und damit für die Verdrängung der lokalen Bevölkerung von ihrem Boden geworden.

Nachhaltiges Palmöl ist ein Etikettenschwindel

Dass die Produktion von Palmöl massive Probleme mit sich bringt, wissen auch die Firmen, die damit handeln, es verarbeiten und Palmölprodukte verkaufen. Auf Initiative des WWF haben deshalb 2004 Palmölproduzenten sowie Akteure der Produktionskette den Runden Tisch für Nachhaltiges Palmöl RSPO gegründet. Ziel des RSPO mit Sitz in der Schweiz ist es, Palmöl so anzubauen, dass Mensch und Umwelt nicht mehr zu Schaden kommen. Sassen anfänglich noch relativ viele Nichtregierungsorganisationen mit am Tisch, haben sich die meisten inzwischen enttäuscht zurückgezogen. Mit gutem Grund: Bis heute tolerieren die RSPO-Kriterien die Abholzung von Regenwäldern, die Zerstörung von Torfmooren und den hohen Pestizideinsatz. Auch die verbreitete Zwangs- und Kinderarbeit auf den Plantagen wird nicht geahndet. Kommt hinzu, dass der RSPO weder über wirksame Kontrollen noch über effiziente Sanktionsmechanismen zur Durchsetzung seiner Nachhaltigkeitskriterien verfügt.
Nichtsdestotrotz halten die Grossverteiler Migros, Lidl und Aldi, aber auch Schokoladehersteller wie Lindt und Sprüngli oder der Grosskonzern Nestlé, am Palmöl fest, mit dem Verweis, dass sie lediglich Palmöl aus nachhaltigem Anbau (also RSPO-zertifiziert) verwenden. «Das Label ist zu einem Instrument der Gewissensberuhigung für Konsument/innen und zum Reputationsschutz für Firmen in Europa und den USA geworden», machten daher auch zahlreiche Schweizer NGOs Anfang Februar 2018 in einer Stellungnahme deutlich.
Grund für die Stellungnahme waren übrigens die seit längerem andauernden Verhandlungen der Schweiz für ein Freihandelsabkommen mit Malaysia, bei dem Palmöl eine zentrale Rolle spielt. Käme das Abkommen zustande, würde der Preis für das aktuell noch mit hohen Importzöllen belegte Palmöl noch tiefer und die Nachfrage noch grösser. Die Folge wäre, dass sämtliche lokale Palmölalternativen wie Raps- oder Sonnenblumenöl keine Chance mehr hätten, konkurrenzfähig zu bleiben. Eine Koalition zahlreicher Schweizer Nichtregierungsorganisationen, zu denen auch «Brot für alle» gehört, sowie Bauernorganisationen, versuchen deshalb, das Abkommen mit intensiver Lobbyarbeit zum Fallen zu bringen.

Öffentlicher Druck zeigt Wirkung

Dass die Arbeit der Zivilgesellschaft durchaus Früchte trägt, zeigt der jüngste Entscheid von Coop. Der Grossverteiler hat Anfang Juni bekannt gegeben, Palmöl bei Eigenprodukten wo möglich durch andere Öle zu ersetzen, und wo nicht möglich, konsequent eine kleinbäuerliche Lieferkette mit Fair Trade und Bio-Palmöl aufzubauen. Coop hat sich zu diesem Schritt entschieden, weil die Palmöl-Problematik durch zahlreiche NGO-Kampagnen ins Bewusstsein der Öffentlichkeit geraten ist und nachdem «Brot für alle» und «Fastenopfer» im Herbst 2017 12'500 Unterschriften gesammelt hatten mit der Forderung an die Grossverteiler, möglichst auf Palmöl zu verzichten. Besonders positiv an dem Entscheid ist, dass sich Coop dabei auf die neu erarbeiteten Biopalmöl-Richtlinien von Bio-Suisse stützen wird, die das Prädikat nachhaltig auch wirklich verdienen. «Die neuen BioSuisse-Richtlinien sehen vor, dass das Palmöl nur in Betrieben mit beschränkter Betriebsgrösse produziert werden darf, dass auf den Betrieben die Biodiversität gefördert wird und kein Land Grabbing stattgefunden hat», sagt Miges Baumann, Leiter Entwicklungspolitik von «Brot für alle», der mit Coop im Gespräch zu neuen Beschaffungskriterien gestanden hat.
Und auch die Palmölgegner im Süden haben einen ersten Sieg erreicht. So hat eine NGO von indonesischen Anwälten beim Schweizer OECD-Kontaktpunkt eine Klage von zwei Dörfern in West-Kalimantan (Borneo) gegen den
Runden Tisch für nachhaltiges Palmöl» (RSPO) eingereicht, der seinen Sitz in der Schweiz hat. Aufgabe des OECD-Kontaktpunktes ist es, Fälle von Multinationalen Unternehmen mit Sitz in der Schweiz zu behandeln, bei denen Menschenrechte und Umweltschutzbestimmungen verletzt wurden. Die indonesischen Dörfer werfen dem RSPO vor, die Einhaltung seiner Kriterien nicht durchzusetzen und so Land Grabbing für Palmölplantagen ermöglicht zu haben. Im Juni hat der OECD-Kontaktpunkt nun bekannt gegeben, die Klage anzunehmen und zu behandeln.
Konsum ohne Palmöl und saubere Lieferketten scheinen seit jüngstem also durchaus wieder zu einem gangbaren Weg zu werden. Doch es hängt auch von uns als Konsumentinnen und Bürger ab. Nur wenn auch wir bereit sind, unseren Teil dazu beizutragen (vgl. Kasten), indem wir auf Produkte mit Palmöl verzichten, regionalen, saisonalen und Fair-Trade-Produkten den Vorzug geben und uns als Zivilgesellschaft gegen problematische Auswüchse wie denjenigen des Palmöl-Booms wehren, ist wahre Veränderung möglich.

Pascale Schnyder arbeitet bei der Nichtregierungsorganisation Brot für alle, die sich seit Jahren mit Information, Konsumentenkampagnen und politischer Arbeit gegen die Verbreitung von Palmöl wehrt.

Illustration: Andreas Bachmann

Hier steckt Palmöl drin

- **Schokolade:** Palmöl wird in der Schokolade als günstigere Alternativen zu Kakaobutter verwendet, was bei Schokolade-Brotaufstrichen (Nutella), günstigen Tafelschokoladen und insbesondere bei Schokoriegeln wie Mars, Snickers, oder Kägi Fret zum Zug kommt.

- **Kerzen:** Laut Aussagen von Coop und WWF Deutschland sind Kerzen für mindestens 30 Prozent des Palmölverbrauchs im Non Food Bereich verantwortlich. Eine Alternative bieten Bienenwachskerzen oder Anbieter, die sich auf palmölfreie Kerzen spezialisiert haben wie www.biocandela.de

- **Margarine und Backwaren:** Palmöl ist ein wesentlicher Bestandteil vieler Margarinen und so auch in Broten und insbesondere in Backwaren (Kuchen, Teige, Guetzli) enthalten – auch in Bioprodukten. Biopalmöl ist zwar auf jeden Fall besser als herkömmliches Palmöl, da keine Pestizide eingesetzt werden. Das Problem, dass dafür grosse Landflächen verwendet werden, die der lokalen Bevölkerung dann fehlen, bleibt jedoch bestehen. Mit Ausnahmen: es gibt Labels (wie z.B. Allnatura), die Biopalmöl nur auf Flächen anbauen, die bereits zuvor landwirtschaftlich genutzt wurden.

- **Wasch- und Reinigungsmittel:** Ein wesentlicher Bestandteil von Wasch- und Reinigungsmitteln sind Tenside und Laurinöl, die vorwiegend aus Palmöl und Kokosöl gewonnen werden. Entsprechend enthalten die meisten Wasch- und Reinigungsmittel Palmöl. Leider ist es oft nicht erkennbar, da in der Regel eines der rund 500 Palmöl-Derivate verwendet wird. Licht ins Dunkel bringt teilweise die Code Check-App. Palmölfreie vegane Reinigungsmittel stellt die Luzerner Firma Good Soaps her: www.good-soaps.ch

- **Pizzas und Fertiggerichte:** Ein grosser Teil von Fertiggerichten (z.B. Pizzas, Fertigsuppen und -saucen, Kuchenteige, Salatsaucen etc.) enthalten Palmöl, welches die Konsistenz der Produkte verbessert und ihre Haltbarkeit erhöht.

Was kann ich tun?

Palmöl ist in der Lebensmittelindustrie sowie in Kosmetik- und Körperpflegeprodukten extrem verbreitet. Hier ein paar Tipps, wie Palmöl zu vermeiden ist.

- **Frische saisonale und regionale Produkte kaufen:** Palmöl wird vor allem in industriell gefertigten Lebensmitteln verwendet. Je mehr Du Dich von frischen, regionalen und saisonalen Produkten ernährst, desto kleiner ist der Anteil an Palmöl.

- **Genau hinschauen:** Seit 2016 sind Lebensmittelhersteller verpflichtet, Palmöl auf der Verpackung zu deklarieren. Mach es Dir deshalb zur Gewohnheit, vor dem Kauf verarbeiteter Produk-te die Inhaltsangaben zu lesen.

- **Selber machen:** Kuchen-, Pizzateige und Shampoos ohne Palmöl gibt es derzeit kaum. Die Al-ternative dazu ist «selber machen». Das macht nicht nur Spass, sondern spart auch viel Geld und ist garantiert ökologischer. Einen riesigen Fundus an Selbermach-Ideen findest Du auf: www.smarticular.net

- **Code Check:** Die Code Check App hilft Dir, dich im Dschungel der Inhaltsangaben zurechtzufinden. Durch einen Scan des Barcodes mit der Code-Check-App wird Dir unter anderem angezeigt, welche kritischen Stoffe sich in Deinem Produkt befinden. Code Check ist kritisch und un-abhängig und lässt sich auf Deine persönlichen Bedürfnisse anpassen. www.codecheck.info

Des arbres et des patates

So kann Agroforesterie aussehen: Baumreihen im Abstand von 30 bis 50 Metern gliedern auf dem Eulenhof im aargauischen Fricktal die Gemüse-, Weide- und Ökoflächen in kleine Parzellen. Foto: Tabea Münger

L'agroforesterie consiste à recréer la combinaison entre arbres et cultures agricoles. Ses formes d'expression sont aussi variées que ses potentialités.

— — — — —
Gregor Kaufeisen,
Traduction: Nassima Rahmani
— — — — —

Les arbres et les champs sont généralement considérés comme incompatibles. De fait, si l'on contemple la planète depuis le ciel, la délimination est nette entre les deux. Il n'en a pourtant pas toujours été ainsi. L'exploitation simultanée de végétaux divers sur les mêmes surfaces remonte à une longue tradition dans toutes les régions du monde. Sous nos latitudes, les haies vives fournissaient aux paysans un complément à l'alimentation des animaux et du petit bois pour le feu. Le saule de vannerie était un moyen d'assèchement naturel ; il a été utilisé de manière intensive comme fourrage d'appoint, pour démarrer un feu ou pour faire de la vannerie. De même, on trouvait souvent des fruitiers dans les prés et les champs. C'est seulement avec l'industrialisation de l'agriculture, dans le courant du 20e siècle, que les arbres ont commencé à disparaître des champs cultivés. Des facteurs tels que la concurrence pour les nutriments et la lumière, ou encore l'utilisation de machines de taille croissante, ont chassé les arbres pour faire place aux monocultures.
Avec l'invention du terme « agroforesterie », dans les années 70, l'agriculture combinée a été redécouverte et l'on s'est mis à l'étudier. Des institutions célèbres comme la FAO (Food and Agriculture Organisation), un organe de l'ONU, ou l'institut français de recherche appliquée (INRA) en ont dénombré les avantages : protection contre l'érosion, reconstitution de l'humus, biodiversité, création de microclimats favorables au développement de la flore, contrepoids aux émissions de CO2…

La ferme Eulenhof, un verger potager

Mais à quoi ressemble au juste un système agroforestier ? Sur la ferme « Eulenhof », dans le Fricktal argovien, il faut bien observer pour comprendre comment cela s'organise. Des rangées d'arbres espacées de 30 à 50 mètres structurent en petites parcelles les surfaces dédiées aux légumes, les prairies et les poches de biodiversité. Des cerisiers alternent avec des pommiers haute tige. Entre eux, l'espace est occupé par des arbres plus bas : pruniers, sureau, néfliers, sorbiers, poiriers, églantiers ou prunelliers.
Edi Hilpert est l'un des exploitants de la ferme Eulenhof. Lorsqu'il a commencé à planter des arbres, en 2007, il n'avait jamais entendu parler de cette nouvelle mode. Pour lui, cela s'appelait un verger. Ses motivations étaient avant tout écologiques, il s'agissait de favoriser la biodiversité. Grâce à la diversification des quelque 20 hectares de la ferme, de nombreux représentants oubliés de la faune et de la flore peuvent s'épanouir. En outre, les rangées de fruitiers haute tige sont adaptés au système de payements directs. De telles surfaces de compensation écologique sont subventionnées par l'Etat. Avec les rendements de la ferme, Edi Hilpert estime qu'ils s'en sortent à peu près.
Le long des rangées d'arbres pointent des têtes de chicorée. Comme l'explique Edi Hilpert, il est important de travailler la terre au pied des arbres dès le début et de manière régulière : « cela habitue les arbres à pousser des racines en profondeur ». Ainsi, les arbres et les cultures tout autour sont mieux approvisionnés en eau et en nutriments. Tabea Münger est responsable des cultures potagères de la ferme. D'après ses observations, les rangées d'arbres ont une bonne influence sur la régulation des ravageurs, ce qui bien entendu se ressent pour les légumes. La cohabitation des surfaces cultivées, des buissons, des arbres et des prairies extensives est optimale pour la nature et maintient un bon équilibre entre l'utile et le nuisible. Les inconvénients existent aussi : il y a trop d'ombre, ainsi qu'une prolifération de souris et de limaces. Tout l'enjeu consiste justement à gérer cet état de fait, par exemple en posant davantage de pièges à souris ou en privilégiant les cultures qui ont besoin de zones ombragées.

Diversité de la forêt

Les deux terrains d'essais de la Haute école des sciences agronomiques, forestières et alimentaires de Zollikofen (HAFL) offrent un paysage bien différent. Ils sont en partie couverts de forêt : du point de vue juridique, cela limite les possibilités d'intervention. Daniel Lis est spécialisé dans les jardins-forêt. Lui et Tobias Messmer exploitent les deux terrains de la HAFL (lire aussi l'interview). L'un des terrains comprend une forêt claire ; sur l'autre, les arbres et les buissons sont intégrés dans une structure plus proche de l'agriculture. Le but est d'étudier à faible échelle ce qui pourrait être réalisé sur des surfaces agricoles ou forestières plus étendues.

La permaculture est un mot-clé qui correspond bien à ces essais. Daniel Lis tente depuis l'automne dernier de créer dans le jardin-forêt un écosystème qui devra s'autogérer autant que possible. Aucune matière n'est ajoutée, ni compost, ni engrais. Cependant, ces dix hectares présentent une diversité incroyable : merisiers et érables pour le bois, buissons et plantes vivaces telles que mûriers et ronces à mûres sauvages, groseillers des Alpes, rhubarbe, oignon rocambole, arroche, mélisse citronnelle, choux pluriannuels, plantes médicinales, etc. Des cultures de champignons ont démarré en sous-bois, et il y pousse même quelques pommes de terre, courges et maïs. Le temps de travail – une à deux heures par semaine – reste raisonnable, ce qui rend ce système intéressant pour de grands terrains, même si le temps de récolte n'a pas été compté.

Du potentiel pour une autre société

Cela n'a pas été facile d'obtenir le soutien de la HAFL. Le projet a été accueilli avec une certaine réserve, même de la part de la direction. Mais les résistances sont inévitables, et si les résultats sont probants, ce mode d'exploitation pourrait parfaitement s'appliquer plus largement, estime Daniel Lis. La HAFL dispose en effet d'un certain poids politique. Mareike Jäger, de la Communauté d'intérêts Agroforesterie, confirme que le débat a progressé au sein de la branche agricole. Au Brésil et dans de vastes régions d'Afrique, l'exploitation traditionnelle de différents types de plantes sur une même surface reste communément répandue. Les jardins-forêt et les systèmes d'agroforesterie présentent donc des sols plus fertiles, et une grande partie des études ont été réalisées dans ces régions du monde.
Pour Mareike Jäger, l'agroforesterie recèle un fort potentiel. « Il ne s'agit pas seulement de planter des arbres dans un champ, mais de structurer l'ensemble des cultures afin de créer de nouvelles possibilités. » La schizophrénie qui sévit en agriculture, entre la surexploitation et la recherche de zones de compensation écologique, pourrait à coup sûr être atténuée par les jardins-forêt. Edi Hilpert, lui, en est persuadé. Si la branche agricole parvenait à sortir du diktat de la productivité, il s'agirait d'une victoire aussi bien pour la nature que pour l'être humain. Une société où tout un chacun apporterait sa contribution à la collectivité n'aurait pas besoin d'un système agricole exclusivement tourné vers la productivité. On pourrait effectivement commencer par planter un arbre dans un champ. Ce serait un véritable acte philosophique.

Pour en savoir plus :
www.agroforst.ch/
www.fao.org/docrep/014/i1861f/i1861f08.pdf

Trois questions à…

Daniel Lis, ethnologue et collaborateur scientifique à la Haute école des sciences agronomiques, forestières et alimentaires de Zollikofen

Comment définis-tu le jardin-forêt ?

Ce système de culture à orientation forestière imite la nature. C'est l'être humain qui assure la gestion, mais en pensant aussi aux plantes et aux animaux et pas seulement à lui-même. Il s'agit d'un système à la biodiversité très développée et en même temps écologiquement stable. Les jardins-forêt n'ont besoin d'aucun intrant, ou alors très peu, car ils en produisent en excédent. Par ailleurs, ce sont des projets de long terme, où il faut penser bien au-delà de l'année prochaine. C'est un système intéressant, qui vaut la peine d'être essayé.

Vois-tu dans l'agriculture suisse un besoin de changement où les jardins-forêt auraient leur rôle à jouer ?

On examine ici comment gérer la forêt autrement. En foresterie, le problème est que la forêt n'est pas rentable. Ici, nous soulignons que l'exploitation du bois n'est qu'un des aspects de la forêt. Concernant l'agriculture, l'agroforesterie est surtout un moyen de régénérer des sols maltraités. La recherche en agroforesterie montre comment les zones agricoles importantes, comme le Seeland ou la vallée du Rhin, pourraient être régénérées avec des arbres : production d'humus, protection des eaux, solutions au lessivage de l'azote, etc. La réduction du CO2 est aussi une thématique. La solution miracle n'existe pas, mais les arbres sont certainement une partie de la solution pour l'agriculture suisse.

Quelle est ta vision du jardin-forêt ?

Récemment encore, l'économie de subsistance avait sa place dans la société. J'imagine que nous pourrions consacrer plus de temps à l'autosubsistance. Actuellement, on se donne bonne conscience en consommant divers labels. Avec le jardin-forêt, on ne nuit à personne, ni à l'environnement ni à la société. Evidemment, ma vision idéale se rapproche de celle d'un paradis où je pourrais cueillir ici et là de quoi manger. Ces paysages comestibles étaient très répandus à une époque. Maintenant, le savoir s'est perdu. L'un de mes objectifs est de recréer un paysage comestible. Notre ère n'est qu'une infime partie de l'histoire, peut-être comparable à une seconde ou à une minute, et en si peu de temps nous avons tellement détruit. L'humanité suivait un autre chemin jadis et je crois que nous n'avons pas d'autre choix que de nous remettre dans la bonne direction.

Kommentar

Waldwirtschaft? Ja, aber...

— — — — —
Chrigi Wittker
— — — — —

Weshalb steht auch im Wald die Wirtschaft im Vordergrund? Wie viel Mensch verträgt das wichtigste Ökosystem unserer Breiten? Seine Bedeutung ist enorm für gesunde Böden, für das lokale und globale Klima, für den Wasserkreislauf und als Lebensraum enorm vieler Tier-, Pflanzen- und Pilzarten.
Unsere Wälder werden noch vergleichsweise schonend bewirtschaftet, aber die Schäden durch die Bewirtschaftung nehmen zu. Der Boden leidet unter den Maschinen und entlang der Transportwege haben die meisten Bäume Verletzungen im Wurzelanlauf. Im Ausland sind die Auswirkungen noch weit dramatischer. Mit dem Label FSC wird Greenwashing betrieben für Kahlschläge im Quadratkilometer-Massstab. Es ist ein Billig-Standard geworden – beim nicht gelabelten Holz schaut es zumeist noch düsterer aus. Aber das betrifft vor allem die globalen Probleme. Ich möchte von jenen vor der Haustüre sprechen. Und ich stelle vor allem Fragen in den Raum, Fragen, die mich beschäftigen.

Waldgarten in Zollikofen: Hier versucht Daniel Lis (kleines Bild oben, links) ein Ökosystem aufzubauen, das sich weitestgehend selbst erhält. Foto: Gregor Kaufeisen

Auch bei uns wird der Wald mit schweren Maschinen bearbeitet, die Umtriebszeiten sind kurz, kaum ein Baum darf natürlich sterben, gefördert werden oft standortfremde Arten. Zudem werden durch die Forstmaschinen diverse Neophyten schon fast mutwillig verbreitet und gefördert. Goldruten, Berufskraut, Kirschlorbeer, Japanknöterich, Drüsiges Springkraut, Sommerflieder profitieren von den forstlichen Eingriffen und zum Teil auch von den verdichteten Böden. Sie sind für die einheimische Fauna unnütz und verursachen erhebliche Kosten.

Ein natürlicher Wald im Mittelland und am Jurasüdfuss ist bei uns von Laubbäumen geprägt. Im Flachen dominiert die Buche, an feuchten Standorten übernehmen Eschen, Ahorne, Erlen und Pappeln, am Hang finden sich viele wärmeliebenden Arten wie Eichen, Linden oder Elsbeeren. Einzelne Waldföhren und Weisstannen mischen sich darunter, andere Nadelbäume kommen natürlicherweise kaum vor. Weshalb also werden immer noch so viele Fichten gepflanzt – ganz zu schweigen von den Lärchen, Douglasien und Weymouthskiefern?

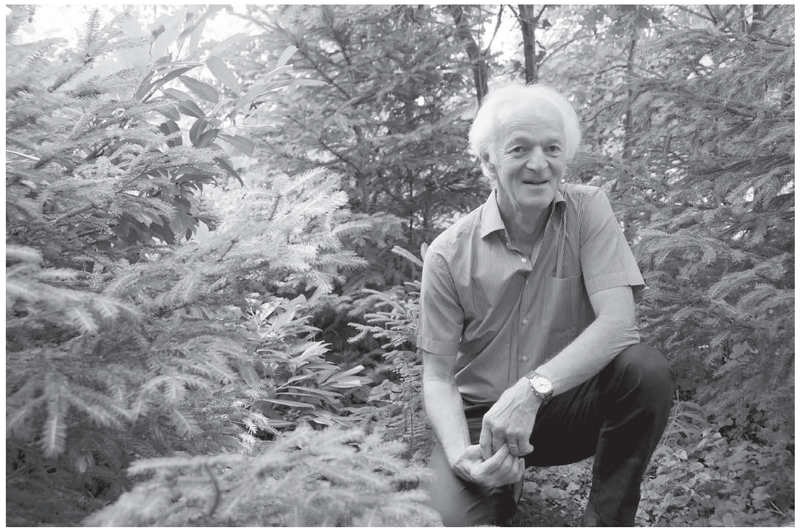
Die Wirtschaftlichkeit und das Gewinnstreben sind auch im Wald angekommen. An was erinnert mich diese Entwicklung nur? Ja genau, die Land-Wirtschaft! Dort sprechen Biologen inzwischen von der grünen Wüste. Ein Land, das zwar lebendig wirkt – grün – doch unter dem Einfluss von Maschinen, Dünger und Pestiziden verödet. In den Monokulturen findet man kaum mehr Insekten, Hasen und Lerchen. Unsere Produktionsmethoden verlangen dem Boden zu viel ab – er wird ausgelaugt und verschlechtert sich zusehends. Die Böden im Seeland sind dafür ein Paradebeispiel.
Wollen wir im Wald in die gleiche Richtung gehen? Sind wir da mit dem kurzsichtigen Denken nicht am falschen Ort?

Mir fehlen die alten Bäume. Ich wünsche mir einen respektvolleren Umgang mit diesen Organismen, die uns an Alter und wohl auch vernetzter Intelligenz bei weitem übertreffen. Ich habe die Lösungen für den sinnvollen Umgang mit Holz nicht parat. Die muss jeder selber finden. Aber ich weiss: Bäume brauchen Zeit und Ruhe, guten Umgang und Beständigkeit. Genauso wie wir.

Message des arbres aux hommes

Les arbres inspirent à nos rédacteurs des textes poétiques et rêveurs. Les scientifiques sont aussi des poètes, cependant bien ancrés dans le sol des arbres, en amitié avec eux et respectueux de leurs forces. Ernst Zürcher est enseignant à la Haute Ecole du Bois à Bienne, à l'EPFL et à l'ETHZ. Il est l'auteur de l'ouvrage « les arbres entre le visible et l'invisible ».

— — — — —
Claire Magnin
— — — — —



Ernst Zürcher: «Tout d'abord il faut un inventaire des arbres remarquables, établi avec la collaboration de la population.» Foto: Andreas Bachmann

Comment les arbres participent-ils de la lutte contre l'effet de serre et le réchauffement climatique ?

Ernst Zürcher : l'effet de serre est dû à une part trop grande de dioxyde de carbone dans l'atmosphère, cause du dérèglement climatique. Les arbres, comme toutes les plantes, mais les arbres encore davantage, font de la photosynthèse de manière très intense. Ce sont eux qui en sont les champions par rapport à la surface de terrain.
Les arbres ainsi absorbent du dioxyde de carbone à l'atmosphère et diminuent ainsi l'effet de serre. Ils sont l'outil pour agir sur cet énorme problème. Ainsi posons-nous la question : comment utiliser au maximum cet outil, où planter des arbres et les faire agir. Une des options est une foresterie respectueuse de la nature, soit arrêter les déboisements incontrôlés, reboiser, mais aussi réintroduire des arbres dans les zones agricoles.

Et l'agriculture ?

Les zones agricoles proviennent des forêts qui ont été déboisées. Celles-ci ont livré leurs sols pour les cultures. Auparavant on labourait légèrement et on introduisait de l'engrais organique, donc de la matière organique, dans un équilibre plus ou moins constant. A partir du moment où l'agriculture est devenue intensive, on n'a plus réintroduit de matière organique dans les sols, on a utilisé des machines extrêmement lourdes, on a ajouté des pesticides qui ont tué la faune des sols. Ces processus ont entrainé une décomposition lente de tout le carbone des sols qui est parti dans l'atmosphère. On estime que l'agriculture moderne est une composante du réchauffement climatique. Cependant, il existe actuellement des solutions qui sont l'agroforesterie, c›est-à-dire planter des arbres pour capter du dioxyde de carbone et enrichir les sols de matière organique ainsi que la permaculture, solutions qui n'enlèvent rien à la productivité et améliorent la santé des sols et des cultures.

Et la politique forestière en Suisse ?

Je suis ingénieur forestier de formation, un métier dont le rôle est de gérer les forêts en fonction de la loi forestière. La loi suisse qui date de 1902 est exemplaire, loi qui a progressivement évolué pour protéger la forêt dans sa surface, promouvoir une forêt naturelle, avec un mélange des espèces. La coupe rase est interdite, les engrais sont interdits, les pesticides aussi. Le label forestier suisse existe depuis quelques décennies. On a en outre transformé d'anciennes plantations en forêts naturelles et on sait combien on peut se permettre de couper par surface, ce que l'on appelle une gestion durable, origine de la notion du développement durable, concept qui vient donc de la forêt.
Le problème vient actuellement du prix du bois resté au même niveau qu'en 1960, période pendant laquelle la foresterie était économiquement très rentable. Mais actuellement le prix du bois est comparativement très bas et ne permet plus de financer les activités forestières. Il est importé à des prix très modiques et la foresterie suisse doit être concurrentielle. Les bois de Roumanie, de l'Europe de l'Est, de Sibérie, de Suède ne sont pas issus de pratiques durables telles que les nôtres. La Suisse est obligée de maintenir des prix bas et pour rendre cela possible, elle doit mécaniser à outrance et exploiter les forêts de manière moins précautionneuse qu'auparavant. Cette mécanisation trop lourde provoque des dégâts, surtout lorsqu'on travaille hors des périodes de repos végétatif et lorsque les sols ne sont pas gelés. Il faut agir pour retrouver un équilibre entre les techniques d'exploitation et la limitation des dégâts. Alors que la forêt bénéficie en Suisse d'une bonne loi, il faudrait cependant changer les conditions cadre concernant l'exploitation du bois.
Une solution serait de favoriser les bois locaux en étant prêt à payer plus, sachant que cette exploitation nécessite plus de travail, des machines plus petites. Les contraintes doivent être plus claires pour les entreprises qui sortent le bois des forêts. Mais est-on prêt à payer plus pour ces bois avec toutes les garanties de traçabilité ?
Une autre solution pour financer cette belle foresterie, c'est de prendre conscience que le bois n'est pas la seule ressource des forêts. Une autre ressource encore plus vitale est l'eau. On pourrait introduire une taxe très minime sur l'eau. Car l'eau provient en grande partie de la forêt. Les nappes phréatiques et les captages d'eau potable sont en grande partie alimentés par l'eau forestière. On protège la forêt aussi à cause de l'eau qui alimente nos réseaux, qui a une valeur inestimable avec un bilan écologique bien supérieur à celui de l'eau en bouteille

Vous avez travaillé sur l'électro dendrogramme ?

J'ai beaucoup travaillé en chronobiologie, l'étude des rythmes biologiques. En étant plus fin et en se basant sur d'anciennes traditions au niveau mondial, nous avons porté notre attention aux phases lunaire lors des semis par exemple. Est-ce que cela fait une différence ? On a repris ou mené des études, on a testé différentes essences et nous avons constaté parfois des variations très significatives. Une autre recherche s'est inspirée des traditions forestières qui préconisent l'abattage des arbres en hiver plutôt qu'en été, tenant compte du rôle que joue la phase lunaire ou sa position dans les différentes constellations. Il était important de repenser ces traditions et d'examiner la possibilité d'en faire une valeur ajoutée pour un bois valorisé en fonction de ses propriétés particulières. Avec des collègues, nous avons examiné plus de 600 arbres abattus selon un protocole précis. Nous nous sommes rendu compte qu'il y a des variabilités dans le comportement du bois au séchage, mais aussi après le séchage. On sait maintenant, après avoir fait des recherches en parallèle, en particulier dans le cadre d'une thèse à l'Université d'Innsbruck, qu'en mettant des électrodes sur les arbres on peut établir, ce que j'appelle un électro-dendrogramme, c›est-à-dire un graphique électrique des arbres. C'est comme un électrocardiogramme chez les humains. On peut ainsi mesurer les potentiels électriques de l'arbre et nous avons découverts qu'il suit les rythmes lunaires. Ceci pourrait dans le futur, nous guider pour le choix de la date d'abattage des arbres.

Et à Bienne, quel est l'état de santé des arbres en ville ?

J'en connais 1 ou 2 qui ont de la peine, en particulier des épicéas qui sont un peu chétifs, ayant perdu des aiguilles. L'épicéa est une essence qui souffre énormément de la chaleur et de la sécheresse. Globalement l'état de santé des arbres en ville de Bienne est par contre excellent. Je vois de magnifiques platanes le long de la Suze, des arbres somptueux. Ils ont directement accès à la nappe phréatique, ont donc toujours assez d'eau. Il n'y a aucune raison d'abattre trop tôt les arbres, sous prétexte qu'ils pourraient tomber malades. Très peu d'arbres malades, voilà pour le constat santé. Actuellement l'urgence climatique est réelle. On vient de vivre un mois d'avril chaud ; pensons à ce que cela peut donner si cela se poursuit en juin-juillet. On est très vite dans des conditions critiques, des récoltes agricoles entières peuvent être perdues. Et le dernier rempart pour maintenir le climat un peu régulé, ce sont les grands arbres, ces organes du paysage qui équilibrent température et humidité, qui transpirent de l'eau quand tout est à sec, ayant de profondes racines. Ainsi, même si un arbre semble malade, il ne faut pas l'abattre tout de suite, il faut maintenir ses parties encore vivantes, peut-être réduire sa couronne ou la haubaner. Il faut garder ce patrimoine arborescent le plus possible et éviter l'abattage prématuré. On ne peut pas remplacer un arbre de 20 mètres de haut avec quelques petits arbres. Les botanistes ont calculé qu'un hêtre de 20 mètres porte 600›000 feuilles. Si vous voulez remplacer ses apports climatiques, les effets de réduction de la température quand il fait chaud, les apports d'oxygène et d'eau il faudrait 2000 jeunes arbres de 1m3 de couronne. Où allez-vous placer ces 2000 arbres ? Ainsi, c'est chaque fois une perte lorsque l'on abat trop vite un grand arbre.

Et que dites vous de l'abattage de 750 arbres dans le projet Westast ?

Ce n'est pas seulement grave mais c'est poursuivre dans un aveuglement dramatique. Ces arbres sont beaucoup trop précieux et que va nous apporter un dernier tronçon d'autoroute alors que l'on sait que l'automobile est dans sa forme actuelle en fin de course ? Les bouchons récurrents sur les routes en sont une démonstration.

Quelles en seraient les conséquences pour Bienne ?

C'est, à mon avis, clairement surdimensionné. J'ai étudié la situation sur le terrain, malgré les difficultés à se procurer les informations. Il y a des arbres qu'il n'est absolument pas nécessaire de couper mais qui ont été désignés à être abattus. Il faut réfléchir arbre par arbre, étudier toutes les options, car ce serait un sacrifice vraiment énorme. La ville compte peu d'îlots de verdure et l'un des principaux poumons verts de Bienne se situe entre la ville et le lac, zone très ouverte. A cet endroit vous avez une zone arborée, que la promotion touristique aime bien mettre en avant. Si vous saccagez tout cela, vous saccagez l'image de marque de la ville, qui ne serait plus de la même splendeur. Pensez aussi à toute la fraicheur que cette zone boisée apporte à population urbaine en été, sur une petite distance. Les arbres sont alimentés gratuitement par la nappe phréatique. Cette eau ne demande qu'à être aspirée et diffusée par les arbres et nous avons un effet climatiseur maximum. Nous rendent de tels services !

La Ville devrait-elle se doter d'un règlement sur la protection des arbres ? Avec quel contenu ?

Actuellement les juristes essaient d'introduire un statut de personne juridique pour les éléments de la nature, ainsi que la notion d'écocide au niveau de l'ONU.
J'aurais une idée très précise… Beaucoup de villes ont reconnu l'importance des arbres. Je reviens d'une conférence à Douai, dans le nord de la France dans une région à l'origine forestière. C'est une région reconnue comme ayant été autrefois très forestière et bocagère, aujourd'hui transformée en déserts agricoles. Ici on voudrait changer cette agriculture, la ville a reconnu l'importance des arbres et vient de signer une charte de l'arbre selon le modèle de la ville de Lyon. Le rapport à la population est très important. Certains arbres bravent vraiment être protégés. Il est à peine connu que la « Neuhausbuche », un hêtre de 250 ans croissant derrière le Nouveau Musée de Bienne est un monument naturel protégé. C'est à l'heure actuelle le seul arbre de cette ville jouissant de ce statut. Le sequoia devant l'église du Pasquart, des cèdres, des marronniers, des platanes doivent aussi bénéficier de protection. Une charte pourrait être élaborée, dans laquelle la population serait associée, car les gens aiment les arbres et les autorités devraient en tenir compte.

Mais quelle priorité ?

Tout d'abord il faut un inventaire des arbres remarquables, établi avec la collaboration de la population. Un inventaire avait été à l'époque fait par le dendrologue Hugues Vaucher, avec un plan. Une telle charte ne doit pas bloquer la situation, il faut garantir la sécurité, mais il est important de tenir compte de la situation d'une manière très précise et maintenir au maximum l'apport de cette richesse. Les arbres existant à Bienne montrent qu'ils sont parfaitement adaptés et ont leur place en situation urbaine. Peut-être pourrait-on encore ici et là introduire des espèces moins connues. Il faut reconnaître que tous ces arbres apportent beaucoup plus de bienfaits que de désagréments et en faire un thème d'enseignement dans les écoles.

Qu'est-ce qui vous fascine chez les arbres ?

Ce qui me fascine c'est qu'ils n'arrêtent pas de me fasciner. Ce sont des émerveillements les uns après les autres quand on les étudie.

Les trois fils au vieux maltais

Ah ! les trois fils au vieux maltais
Nous ont détruit la forêt

Pour se faire une brouette
Pris chacun trente épinettes

Et pour bâtir leur château
Ont coupé tous nos bouleaux

Rien que pour leur grande table
Ont coupé cinquante érables

Et quatre-vingts beaux noyers
Pour des marches d'escaliers

Abattu tous les mélèzes
Pour les pattes de leurs chaises

Les cèdres, les peupliers
Pour brûler dans leurs foyers

Un petit bois de 30 ormes
C'était déjà pas énorme

Ils ont pris les trois-quarts
Pour se finir un hangar

Plus une clôture en frêne
Ajouter la porte en chêne

Plafonds, planchers en cyprès
Nous ont rasé la forêt

Puis sont partis à la chasse
Pour tuer perdrix et bécasses

Et sont restés les deux pieds
Dans la gangue d'un bourbier

Leurs orteils ont pris racine
Il fallait leur voir la mine

Le feuillage au bout des doigts
On ne sait pas de quel bois !

Château, hangar et clôtures
Ont retrouvé leur ramure.

Le dimanche par beau temps
On y mène les enfants

On leur conte cette histoire
Et par quelque nuit bien noire

On leur montre pour de vrai
Les trois fils au vieux maltais !

Gilles Vigneault

15 Obstbäume für mehr Vernetzung

Am Nidau-Büren-Kanal entdecken Aufmerksame seit drei Jahren zwischen herkömmlichen Bäumen auch Hochstamm-Fruchtbäume. Im Interview mit Urs Adam, abtretender Vorarbeiter Gartenbau, erfahren wir mehr darüber.

— — — — —
Jonas Baier
— — — — —

Urs, es gibt Toronto und andere Städte, welche Obstbäume in öffentlichen Pärken pflanzen, so auch das schon ältere, bereits realisierte Projekt «10'000 Obstbäume für Zürich». Hat sich die Stadt Nidau von solchen Projekten inspiriert?

«10'000 Obstbäume für Zürich» kenne ich natürlich und das Projekt inspirierte mich durchaus. Von Toronto wusste ich, ehrlich gesagt, nichts. Persönlich hatte ich immer Freude an Hochstamm-Obstbäumen. Schon bevor ich beruflich damit zu tun hatte, setzte und schnitt ich diese gerne, so auch im eigenen Hausgarten. Der eigentliche Beweggrund, in Nidau Hochstamm-Obstbäume auf Gemeindeboden zu setzen, war dann das Prüfungsfach «Obstbaumpflege» unserer Lernenden. Der zweitägige überbetriebliche Kurs zum Obstbäume-Schneiden, den die angehenden Landschaftsgärtner besuchen, erscheint mir zu oberflächlich. Damit wir sie korrekt ausbilden können, war es für mich naheliegend, Hochstamm-Obstbäume zu pflanzen, von denen es in Nidau nur sehr wenige und mehrheitlich überalterte gab. Auch für die biologische Vernetzung brauchte es mehr Obstbäume.

Die Idee kam also von dir?

Ja. Als ich 2014 von der jährlichen Verkaufs-Aktion «Bäumiges Seeland» von Pro Natura hörte, sprach ich die damalige grüne Stadträtin Marlies Gutermuth auf meine Idee, öffentliche Hochstamm-Obstbäume zu pflanzen, an. Gutermuth hatte beim Gemeinderat (=Exekutive) im Jahr zuvor eine Motion für naturnahen Unterhalt der Grünflächen eingereicht. Unter anderem beantragte sie, bei städtischen Neupflanzungen von Gehölzen nur noch einheimische Gehölze zu berücksichtigen. Kern- und Steinobstbäume sind grundsätzlich einheimische Gehölze.
Marlis Gutermuth reagierte sehr offen auf meine Idee. Auch der grüne Gemeinderat Florian Hitz setzte sich stark dafür ein. Zu meiner Überraschung ging alles sehr rasch: Wenige Wochen nach meiner Anfrage war der Einkauf von 15 Hochstämmen über Pro Natura entschieden.

Wo wurden die Bäume gepflanzt?

Wir haben die Bäume auf dem Areal einer Schule und entlang des Aarekanals gesetzt. Die Abwarte der zwei anderen Schulen zeigten sich eher skeptisch, z.B. bezüglich eingeworfener Fensterscheiben mit den Früchten. Deshalb verzichtete ich dort vorerst auf weitere Gespräche.

Gab es andere Gegner?

Kaum. Nur unter den älteren Mitarbeitern der Stadtgärtnerei spürte ich Gegenwind. «Wer schaut dann zu den Bäumen?» oder «Bedeutet das nicht Mehraufwand?» konnte ich vernehmen. Die Lehrlinge und ehemaligen Lehrlinge waren vom Projekt begeistert.
Zu Beginn gab es eine Art «Baumschützer», wahrscheinlich immer derselbe, der etwa einmal pro Woche die Erziehungsseile entfernte. Ich konnte ihm nicht böse sein, denn er wollte dem Baum vermutlich Gutes tun, dachte vielleicht, dass die Seile das Holz einschneiden würden. Als wir zu den normalen Infotafeln zusätzlich solche betreffend den Erziehungsseilen aufstellten, hörten diese Vandalenakte wenig später auf.
Von Obstbauern hörten wir nichts. Die Mengen sind viel zu klein, als dass diese (Gratis-)Früchte eine Konkurrenz für sie darstellen könnten.

Was sind die Obstsorten?

Wir setzten Kern- und Steinobstbäume. Es sind entweder sehr alte oder sehr neue Sorten, welche eine gute Resistenz gegenüber Krankheiten und Schädlingen besitzen. Im konventionellen Obstbau wird um die 25 Mal pro Saison gespritzt. Dies könnten wir im Stadtgebiet niemals durchführen.
Äpfel: Topaz, Glocke, Boskoop und Rubinette
Kirsche: Kordia
Zwetschge: Fellenberg
Pflaume: Bérudge
Birnen: Alexander-Lukas und Conférence

Welches sind die Anforderungen an den Standort?

Die Lage muss sonnig und der Boden nährstoffreich sein. Ein Hochstamm-Obstbaum benötigt ausserdem 10 m x 10 m Platz. An Strassen muss die Durchfahrtshöhe von 4.50 m, bei Trottoirs die Schirmhöhe von 2.50 m respektiert werden. Ein Tobel, wo sich die Kälte sammelt, kommt wegen Frühjahrsfrostgefahr nicht in Frage.

Wurde die Bevölkerung amtlich informiert?

Nein. Wir stellten nur die Infotafeln auf, auch in der Schule.

Habt ihr Leute beim Ablesen gesehen?

Nein. Die Mengen des ersten Ertrags beim Kernobst letztes Jahr waren aber auch sehr klein. Irgendwann waren die wenigen ausgereiften Früchte weg. Beim Steinobst gab es noch keinen Ertrag. Bei Hochstämmen steht während den ersten zehn bis fünfzehn Jahren der Erziehungsschnitt und nicht der Ertrag im Vordergrund. Die Früchte sind klar für die Bevölkerung vorgesehen. Ob wir später Leitern hinstellen oder die Früchte selbst ablesen und in Kisten unter die Bäume stellen, ist bis jetzt noch nicht abgesprochen. Die Haftung der Stadt betreffend Unfällen müsste sicher geklärt werden.

Ist die Pflege von Hochstamm-Obstbäumen aufwendiger als diejenige von Ziergehölzen?
Ja. In den ersten fünfzehn Jahren nimmt der jährliche Erziehungsschnitt zusätzliche Zeit in Anspruch. Auch der spätere Erhaltungsschnitt alle zwei Jahre verlangt ein Plus an Zeit. Da die Bäume im Winter, wenn es weniger Arbeit gibt, geschnitten werden können, fällt dieser Mehraufwand weniger ins Gewicht.

Obstbäume müssen geschnitten werden: Der Schnitt ist sehr wichtig für die zukünftige, korrekte Statik des Baumes, um im ausgewachsenen Stadium bis mehrere hundert Kilo Früchte tragen zu können. Der Erhaltungsschnitt bringt Licht in den gesamten Baum, damit die Früchte gleichmässig ausreifen. Vernachlässigt man den regelmässigen Schnitt, hat man viele kleine Früchte mit schlechtem Gout.
Auch unsere Obstbäume benötigen ein wenig Pflanzenschutz, vor allem gegen Apfelwickler, Echten Mehltau und Blattläuse, damit die Früchte geniessbar sind. Wir versuchen mit zwischen drei und vielleicht sieben Spritzungen sowie nur mit biologischen Mitteln (z.B. Fenicur) auszukommen.

Wie interessant sind die Obstbäume für Tiere?

Im Vergleich zu vielen Ziergehölzen und Niederstämmen sind sie ökologisch sehr wertvoll, unter anderem durch die Blüte, welche Nahrung für zahlreiche Insekten darstellt. Kern- und Steinobstbäume sind einheimisch, was bedeutet, dass sie von unseren Insekten akzeptiert werden. Im Gegensatz zu Niederstämmen sind sie Brutstätte für viele hochbrütende Vögel.

Sind Obstbäume auch visuell ein Plus?

Absolut! Ein wohl geformter Obstbaum ist ein Kulturgut und verschönert das Landschaftsbild. Gut gepflegte Hochstamm-Obstbäume werden über hundert Jahre alt. Sie weisen eine sehr schöne Blüte auf, welche Insekten anlockt und hörbar Leben in die Gegend bringt. Die Früchte sind schön anzusehen. Selbst wenn er sich nicht so rot wie gewisse Ahorn-Sorten verfärbt, trägt auch ein Birnbaum ein attraktives Herbstkleid. Punkto Schönheit: Kirschholz ist ein wertvolles Edelholz für den Möbel- und Innenausbau. Und als Brennholz hat Apfelbaumholz einen ähnlich hohen Heizwert wie Buche oder Birke.

Plant ihr weitere Pflanzungen?

Vorläufig nein. Die Gärtnerei machte der Gemeinde den Vorschlag, weitere Hochstamm-Obstbäume zu pflanzen, aber dies wurde abgelehnt. Der Grund war, dass an den vorgeschlagenen Standorten Bau- oder andere Projekte offen sind. Bei Bäumen, welche über hundert Jahre alt werden sollen und eine jahrelange Aufbauplege benötigen, muss der Standort natürlich abgesichert sein. Seither lief betreffend Neupflanzungen nichts mehr.
Ich beginne nun meine neue Stelle als Leiter Gärtnerei an der Universität Bern. In Nidau setze ich mein volles Vertrauen in den frisch ausgebildeten Landschaftsgärtner Ricardo Pinto, welcher die Qualität der Hochstammpflege gewährleisten wird.

Jonas Baier (43) hat ein Herz für Hochstamm-Obstbäume. Er arbeitet auf eigene Rechnung im Gartenunterhalt.

Fotos: Jonas Baier

Nur was genutzt wird, wird auch erhalten

Schade, wenn Hochstamm-Obstbäume zwar mit Direktzahlungen subventioniert aber ihre Früchte nicht genutzt werden. Das hat sich das Projektteam von «meinobstgarten.ch» gesagt und eine Internetplattform zur Vermittlung von Obstgärten und Einzelbäumen aufgebaut. Mitmachen können BaumbesitzerInnen und ObstliebhaberInnen.

— — — — —
Raphael Häner
— — — — —

Obstgärten, wie diesen in der Nähe von Laufen, gilt es zu erhalten. Ein Weg führt über die wieder vermehrte Nutzung der Früchte von Hochstammbäumen.

Hochstammobstbäume tragen wesentlich zu einem vielfältigen und jahreszeitlich wechselnden Landschaftsbild bei. Sie bieten zahlreichen seltenen und bedrohten Tierarten einen Lebensraum. Ein Grossteil der alten Obstsorten kommt heute auf Hochstämmen vor, welche damit einen wesentlichen Beitrag zur Erhaltung der Vielfalt beitragen. Viele der bestehenden Hochstammobstbäume werden zurzeit jedoch nicht genutzt. Gründe dafür sind hohe Erntekosten, qualitativ minderwertiges Obst, oder unterschiedliche Reifezeitpunkte der Sorten. Damit hängt die Erhaltung dieser Kulturlandschafts stark von der eidgenössischen Agrarpolitik ab. Das Bundesamt für Landwirtschaft hat im Jahr 2014 für 2'303'866 Hochstammbäume Direktzahlungen geleistet. Im Vergleich zum Vorjahr entspricht dies einer Zunahme um gut 2 Prozent oder 45'000 Bäume.

Vision

Einen ergänzenden, darüber hinausgehenden Ansatz verfolgt das Projekt meinobstgarten.ch. Die Idee ist, die Bevölkerung aktiv in die Erhaltung der Kulturlandschaft einzubinden. Die Obst-Ernte ist dabei eine von vielen Möglichkeiten. Nur was genutzt wird, wird auch erhalten. Viele Menschen haben heute nicht mehr die Möglichkeit, ihr «eigenes» Obst zu pflücken und geschmackvolle, saftige, voll ausgereifte Früchte zu geniessen. Meinobstgarten.ch vermittelt deshalb zwischen Obstbaumbesitzern und Obstliebhabern. Als Instrument wurde dazu mit Geldern aus einem Crowfunding und finanziellen Beiträgen des Bundesamt für Landwirtschaft und der Mercator Stiftung Schweiz eine interaktive Internet-Plattform programmiert, welche seit Anfang 2018 aufgeschaltet ist.

Und so geht's

Obstbaumbesitzer können wahlweise ihre ganzen Obstbäume für eine Saison verpachten, Früchte zum Selberpflücken anbieten oder das gepflückte oder zu Produkten verarbeitete Obst verkaufen.
Obstliebhaber auf der anderen Seite können ihre Wünsche als Suchabfrage auf der Plattform speichern. Die Plattform informiert die Person wöchentlich oder monatlich per Email, ob die Suchabfrage ein neues Resultat erzielt hat. Sie teilt einem Interessenten auch mit, wann die Früchte reif sind. Die Plattform dient damit der on-time-Vermarktung von reifem, geschmackvollem Obst. Sie soll weiter das Selberpflücken von seltenen Obstsorten mit unterschiedlichen Reifezeitpunkten ermöglichen.

Aktueller Stand

Aktuell ist die Projektgruppe von meinobstgarten.ch intensiv auf der Suche nach Hochstamm-Obstbäumen und anderen Obstanlagen, welche über die Plattform vermittelt werden können. Vermittlungen wurden bisher nur einzelne gemacht. Die Fruchtsaison beginnt aber auch erst jetzt so richtig. Obstbaumbesitzern wird beim Erfassen ihrer Bäume oder Produkte kostenlos geholfen. Auch fallen im Startjahr 2018 keinerlei Gebühren an. Für die Zukunft ist vorgesehen, dass wer über die Plattform Bäume, Früchte oder Obstgartenprodukte verkauft, Anteile von 5 - 7 % der selbst bestimmten Preise an die Betreiber bezahlt, sowie kleine Pauschalen pro vermittelten Baum bzw. Obstgarten, -kostenlos angebotene Bäume oder Früchte natürlich ausgenommen.

Raphael Häner ist diplomierter Forstingenieur ETHZ und Projektleiter von meinobstgarten.ch. Er wohnt in Laufen (BL) und ist Gründungsmitglied des Vereins Wildbiss, welcher sich auf seltene, einheimische Bäume- und Sträucher spezialisiert hat.

Zum Beispiel Apfelbäume

Keine Frage: alle Bäume sind schön und bringen einer Stadt vielfältigen Nutzen. Doch: Wieviel Dekoration darf's sein? Und: was könnten Bäume auch noch? Ein paar fruchtige und hoffentlich fruchtende Gedanken.

— — — — —
Andreas Bachmann
— — — — —

Im letzten Winter sind dem Apfelland Schweiz die Äpfel ausgegangen; manche Sorten waren schon ab Dezember nicht mehr erhältlich. Später Frost im Frühjahr 2017 hatte die Ernte um rund einen Drittel dezimiert. Doch bei solchen Missernten wird heute nicht mehr gehungert oder verzichtet (und gejammert), sondern die Lieferkette logistisch angepasst. Die Ladenregale werden einfach mit Äpfeln von anderswo gefüllt. Das Bundesamt für Landwirtschaft machte angesichts des «Apfelnotstandes» eine Ausnahme und gewährte ein grosses Kontingent an Apfelimporten schon ab Januar. Heute stehen unsere Apfelbäume – globalisierten Lieferketten sei Dank – auch im fernen Ausland.

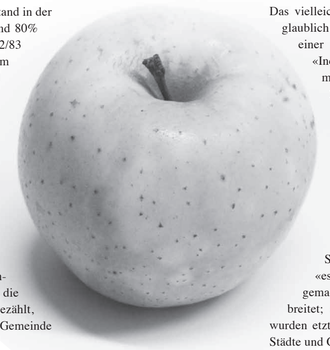
Das war nicht immer so: um 1951 wuchsen alleine auf dem Gebiet der Gemeinde Biel 10'089 Apfelbäume. Die Zahl ist deshalb so exakt, weil bis 1991 alle 10 Jahre eine eidgenössische Obstbaumzählung durchgeführt wurde. Nebst besagten Apfelbäumen wurden auf Gemeindegebiet auch 9541 Birnbäume (!) gezählt, ausserdem 3413 Kirschbäume, 9352 Zwetschgen- und Pflaumenbäume, 2167 Aprikosen- und Pfirsichbäume, 973 Quittenbäume und 584 Nussbäume, oder total: 36'119 Obstbäume!

Wo sind all die Bäume geblieben?

Als in den 50-er Jahren Coca Cola als neues Lifestyle-Getränk die Blutzuckerspiegel und Rock'n Roll die Herzfrequenzen hochschnellen liess, sank gleichzeitig die Lust auf Apfelsaft. Das war das Todesurteil für jährlich Tausende von Apfelbäumen schweizweit. Gleichzeitig bezahlte die Alkoholverwaltung Prämien für jeden gefällten Baum, um den damals ausgiebigen Schnapskonsum einzudämmen. Hunderte von Apfelsorten verschwanden; Biodiversität war noch kein Thema. Ehrlicherweise hätte man auf der neuen 50er-Note von 1957 gleich direkt das Coca Cola-Logo aufdrucken können anstelle des Apfelernte-Sujets von Pierre Gauchat.

Seither ist es den Apfel- und anderen Obstbäumen weiter an den Kragen gegangen. Gemäss Pro Specie Rara ist der Obstbaumbestand in der Schweiz seit 1900 um rund 80% zurückgegangen. 1982/83 wurden auf öffentlichem Grund in der Stadt Biel gerade mal noch 107 Obstbäume (oder 1.34 % der total 7997 Bäume) gezählt; allerdings fehlen in dieser Zählung die zahlreichen privaten Obstbäume.

2001 gab es letztmals eine vereinfachte eidgenössische Obstbaumzählung, allerdings wurden die Bäume in Biel nicht gezählt, weil Biel eine städtische Gemeinde ist.
Einzig Zahlen zu den Hochstammbäumen (da staatlich subventioniert) sind vorhanden: aktuell sind in der Gemeinde Biel 272 Hochstammbäume auf landwirtschaftlichen Betrieben registriert.



Was, wenn der Nachschub stockt?

Wozu auch sollten wir heute noch Obstbäume zählen? Solange die globalen Lebensmittelströme weiterhin – und vor allem in eine Richtung – fliessen, glauben wir an ein reibungslos funktionierendes System und eine wohlgenährte Zukunft.
Blenden uns die dramatisch vollen Ladenregale oder benebeln unsere vollen Bäuche die Phantasie? Ohne pessimistisch sein zu wollen: ist es so schwer vorstellbar, dass einmal der Nachschub stocken könnte? Was passiert, wenn die Warenströme wegen grösserer Wirtschaftskrisen, Bankrott ganzer Staaten, Klimakatastrophen, Rohstoffknappheit, Missernten oder politischer Unruhen ganz oder teilweise zum Erliegen kommen? Wie resilient wäre heute die Stadt Biel?
Vor ziemlich genau 100 Jahren, am 8. Juli 1918, kam es aufgrund des Hungers in der Bieler Bevölkerung zu einer Hungerdrevolte in der Altstadt mit anschliessender Plünderung des städtischen Kartoffellagers. Die Bieler Behörden waren mit der Situation überfordert. Noch in derselben Nacht wurde Biel auf Befehl von General Wille militärisch besetzt und die demokratischen Rechte ausser Kraft gesetzt. Am nächsten Tag besuchte der General die Stadt, um sich selbst ein Bild zu machen.

In der Folgezeit kam es zu einer Reihe von Anklagen und verhängten Gefängnisstrafen an die Adresse der Hungrigen.
Ist so ein Hunger-Szenario, trotz völlig anderer Rahmenbedingungen heute, wirklich undenkbar? Wie man demonstriert, wissen wir glücklicherweise noch, aber wo wäre heute das Kartoffellager zum Plündern? Es muss nicht soweit kommen.

Essbare Städte…

Verschiedenste Städte machen sich seit einigen Jahren Gedanken zur globalen Lage und zur Ernährungssicherheit. Ein paar Beispiele:

In der Transition-Stadt Totnes (England) startete die «Transition Town Totnes Food Group» im Jahr 2007 ein Nussbaum-Projekt, um die Stadt zur europäischen Nuss-Hauptstadt zu machen, aber natürlich auch um Transportwege zu verkürzen, damit die Abhängigkeit von Erdöl zu verkleinern, die lokale Ernährungssicherheit mit dieser erstklassigen Proteinquelle zu erhöhen, und nicht zuletzt auch, um hochwertiges Holz zu produzieren.

Das vielleicht bekannteste und unglaublich schmackhafte Beispiel einer «essbaren Stadt» ist «Incredible Edible» in Todmorden, England: Im Jahr 2008 unter anderem mit dem Ziel einer vielfältigen lokalen Nahrungsmittelproduktion gegründet, um die Stadt resilient und zukunftsfähig zu machen, hat das Projekt alle Erwartungen weit übertroffen.
Seither hat das Konzept «essbare Stadt» Schule gemacht und wird global verbreitet; alleine in Deutschland wurden etztes Jahr schon über 100 Städte und Gemeinden «essbar».

Nicht nur Fruchtbäumen, sondern überhaupt Bäumen hat sich Vancouver verschrieben: Mit dem «Greenest City 2020 Action Plan» will die Metropole an Kanadas Westküste bis ins Jahr 2020 die grünste Stadt der Welt werden. Das sehr ambitionierte Vorhaben nennt drei Hauptschwerpunkte: null Emissionen, null Abfall und gesunde Ökosysteme. Stadtrat, Bürger, Unternehmer und andere Organisationen arbeiten in einer Vielzahl von Projekten und Innovationen zusammen. Eines davon hat zum Ziel , auf Stadtgebiet bis ins Jahr 2020 150'000 Bäume zu pflanzen; das Projekt ist auf gutem Weg, realisiert zu werden: bis heute sind 105'833 Bäume gepflanzt worden. Ganz spezielles Augenmerk wurde dabei auch auf die Grundstücke in Privatbesitz gelegt, welche einen beträchtlichen Anteil am städtischen Blätterdach haben. Zweimal jährlich wird die Bevölkerung dazu aufgerufen, an einem Baumverkauf Bäume für die Privatgärten zu kaufen. Die Verantwortlichen schätzen, dass etwa ein Drittel davon Fruchtbäume sind. Das Angebot wird rege genutzt und die Anzahl der Bäume auf Privatgrundstücken nimmt langsam wieder zu, nachdem in den letzten zwei Dekaden in Vancouver über 23'000 Bäume gefällt wurden.

…weshalb nicht auch Biel essen?

Könnte sich Biel von all diesen Projekten nicht eine Scheibe Inspiration abschneiden?
Pro Specie Rara sucht etwa aktuell Plätze für rund 500 bedrohte Obstbaumsorten. Um das Jahr 1900 wurden in der Schweiz weit über 3000 Obstbaumsorten angebaut. Heute sind es noch etwa 2000; viele davon nur noch in Gestalt einiger weniger Bäume, und deshalb akut bedroht.
Die Stadt Biel könnte mithelfen, die Diversität zu erhalten, sie könnte den Anbau solcher schützenswerter Bäume gezielt und grosszügig fördern und ihnen ein Überleben sichern. Private könnten beim Pflanzen von (Obst-)Bäumen unterstützt werden.
Und an alle von uns, die über einen privaten Garten verfügen und nicht warten wollen: anstatt die Digitalisierung unserer Haushalte mit immer mehr unnötigen Apple-Produkten voranzutreiben, pflanzen wir doch lieber einen realen Apfelbaum. Bits lassen sich nicht beissen.
Vielleicht gehen uns dann in Zukunft auch nicht mehr die Äpfel aus.

Andreas Bachmann ist Grafiker, Illustrator, und sehr an Themen rund um Gesellschaft, Konsum und Ökologie interessiert.

À propos Hungerrevolte:

Am Sonntag, 8. Juli, 14 Uhr (d)/ 15:30 Uhr (f), findet im NMB zum Anlass «100 Jahre Hungerrevolte in Biel» eine Führung mit szenischer Intervention «On renverse le gouvernement» durch. Es wird heftig – man darf gespannt sein.

Wood Food

Kochen mit Holz, Feuer, Teer und Kohle

Le livre de Valentin Diem «WOOD FOOD» nous guide sur les sentiers du goût, à la découverte de nouveaux arômes. Préparation, cuisson, ou encore ingrédient comme dans la recette ci-dessous, c'est le bois qui prend place au centre du livre et de la cuisine.

WOOD FOOD, Valentin Diem, AT Verlag
Disponible chez Batavia,
ruelle de l'Eglise 1, Bienne.

Linsen mit Süssholz und verkohlter Zitrone (für zwei Personen)

200g	grüne Linsen (j'ai utilisé des lentilles d'Epsach)
	Salz
1	rote Zwiebeln
4	Knoblauchzehen
Etwas	Olivenöl
2TL	Butter
1	Zitrone
	Anissamen, geröstet
	Süssholz
	Salz
6	Pfefferminzblätter, in feine Streifen geschnitten
1EL	Dillstängel, fein geschnitten
2EL	Petersilienstängel, fein geschnitten

Die Linsen abspülen und in Wasser bissfest kochen. In der Zwischenzeit die Zwiebel und die Knoblauchzehen schälen, fein würfeln und in einer beschichteten Bratpfanne in etwas Olivenöl sehr langsam weich dünsten. Die gekochten Linsen mit etwas Kochwasser in die Bratpfanne geben und alles mit Butter verrühren, bis eine cremige Konsistenz erreicht ist.

Die Zitrone in einer sehr heissen Glut auf allen Seiten verkohlen. Abkühlen lassen und vierteln.
Die Linsen mit wenig Anissamen, gerasperltem Süssholz und Salz abschmecken.
Die Kräuter unter die Linsen heben und alles auf einer Platte anrichten. Etwas Saft der verkohlten Zitrone über die Linsen pressen, sodass ganze Fragmente des Fruchtfleisches auf die Linsen fallen.

Cyndie Grisel vom der Epicerie Batavia hat dieses Rezept ausprobiert und sagt dazu:

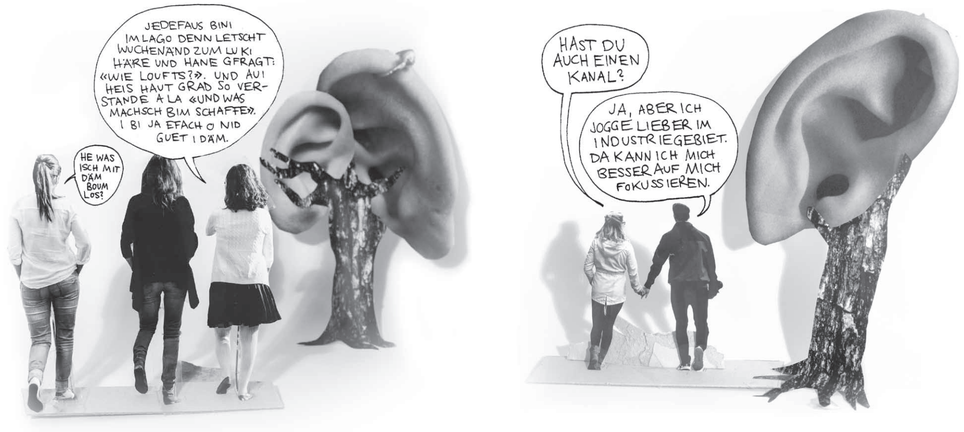
«Je cuisine souvent des lentilles, mais la réglisse et le citron carbonisé m'ont révélé d'étonnantes nouvelles saveurs. A la fois frais et intense, ce plat incarne pour moi le bois.»

Sie kocht es für alle Neugierigen am Donnerstag 5. Juli im Batavia als Mittagsmenu.

Was wäre, wenn Bäume Ohren hätten?

Sind Bäume nicht furchtbar gelangweilt, während sie Jahrzehnte- oder Jahrhunderte lang an der selben Stelle steht? Sie schenken uns durch Photosynthese Sauerstoff zum Atmen. Und sie spenden uns die nötige Ruhe, um fern von allen anderen tiefe Gespräche zu führen.
Wir haben den Bäume für einmal Ohren verleiht, um ihnen als Dankeschön etwas Unterhaltung zu bieten.

Text und Illustrationen:
superbüro (Barbara Ehrbar und Rebecca Wey)



Wachsen im Wald

— — — — —
Chrigi Wittker
— — — — —

Haben Sie diesen Frühling auch den Wald beobachtet? Und einzelne Bäume? Bereits im Januar ging das Feuerwerk los, die gelben Hasel- und violetten Erlenblüten öffneten sich, bald darauf diejenigen der Weiden, Kornelkirschen, Schwarzdorne und Ulmen. Der Winter war lang und kühl – ohne nennenswerte Warmperioden bis Ende März. Auch den frühen Arten war es dadurch zu

kalt – sie riskierten den Blattaustrieb noch nicht.
Entsprechend ging es dann in der ersten Aprilwoche enorm schnell. Auch die Knospen von Ahorn und Buche, sogar die der Esche öffneten sich in wenigen Tagen. Das Grün entfaltet sich schnell, im Wald zuerst die Frühblüher am Boden, dann die Sträucher und jungen Bäume und ebenfalls von den unteren Zweigen her die grossen Bäume. Und jeder Art ihr eigenes Grün.

Jedes Individuum – ob 5 oder 500-jährig – erwachte in kürzester Zeit aus der Winterruhe und pumpt seither enorme Mengen Wasser aus dem Boden in die Blätter und ins Wachstum der frischen Zweige. Jeder Baum eine Rakete – eine Aufwärtsbewegung sondergleichen, eine mitreissende Energie, die mich aufstellt, erhellt und jedes Jahr begeistert.
Die Ulmen verstreuen bereits seit Anfang Mai ihre Samen im Wind, während die meisten Arten erst gerade zu blühen beginnen. Ihre Früchte werden von ganz unterschiedlichen Arten gefressen und verbreitet: Insekten, Vögel, Fische und Säugetiere – nicht zuletzt der Mensch. Auch als Lebensraum sind Bäume und Wälder wundervoll. Für uns beruhigend, für Rehe schützend, für Spechte unabdingbar – und jede Art, jeder Baum beherbergt Dutzende von spezifischen Insekten.

Bäume beeinflussen in ihrer Umgebung das Klima und den Boden, sie stehen in regem Austausch mit der unterirdischen Welt der Pilze und bilden im Wald ein enormes Netzwerk. In diesem werden Wasser, Zucker, Nährstoffe und Informationen ausgetauscht. Manchmal wünsche ich mir, meine Vernetzung damit wäre stärker – es scheint mir das stabilere Netzwerk als das virtuelle. Die Weisheit der Bäume sitzt tief in der europäischen Kultur, es ist nur in den Hintergrund gerückt.

Mein Lernprozess mit Bäumen hat erst gerade begonnen, ich freue mich auf alles, das ich noch erfahren kann. Bäume geben mir Kraft und Ruhe, meine wechselnden Bedürfnisse finden immer wieder eine passende Energie im Wald. Wann haben Sie das letzte Mal den Unterschied gespürt, unter einer Birke, Eiche oder Eibe zu sitzen?

Die Suche nach tiefer Verwurzelung und das Streben in die Höhe sind uns genauso gegeben wie den Bäumen – bessere Lehrmeister kann es kaum geben. Ich bin gerne Vermittler und Kontakte-Knüpfer zwischen offenen Menschen und anderen Organismen.

Aufs Wohl der Bäume und vielen Dank für das Spektakel diesen Frühling!

Chrigi Wittker ist Umweltdidakt, Freund des Lebenden, Ornithologe, Gartenbastler, Idealist, Permakultivator, sowie Exkursionsleiter und Vorstandmitglied bei der Natur Schule See Land. Er leitet unter anderem den im August neu beginnenden Kurs «Gehölzpflanzen im Jahresverlauf» vom Milan Vogelschutz und der Natur Schule See Land, sowie die «Ateliers des Troglodytes» pour la relience de l›homme à la nature.

Illustration: Sara Wernz

Die Bäume und der Förster

— — — — —
Dario Wegmüller
— — — — —

Bei meiner Arbeit als Revierförster vom Unteren Seeland habe ich täglich mit Bäumen zu tun. Obwohl ich meistens mehrere Bäume als Bestand beurteile, ist es wichtig den Bezug zum einzelnen Baum nicht zu verlieren. Ich entscheide fast täglich darüber, welche Bäume gefällt werden und welche damit gefördert werden. Waldbauer nennen wir Förster uns. Es ist eine sehr schöne Aufgabe, den Wald zu «bauen», mit grosser Verantwortung. Viele Entscheide, die ich fällen darf, haben noch Auswirkung auf mehrere Generationen. Eine Eiche wird gut mal 300 Jahre alt. Hinter jeder Markierung steckt ein Grund warum dieser Baum gefällt werden soll, manche Striche weisen auch auf eine Eigentümergrenze oder einen Maschinenweg hin. Immer steht eine vom Mensch definierte Funktion im Vordergrund. Es gibt die Nutz-, Schutz-, Biodiversitäts- und Wohlfahrtsfunktion. Ein Wald kann auch mehrere Funktionen gleichzeitig erfüllen, manchmal entstehen Synergien, manchmal auch Konflikte.

Bei der Nutzfunktion spricht man vorwiegend von der Nutzung vom Holz. Der Rohstoff Holz ist ein unglaublich vielseitig einsetzbares Material, welches sich bei richtiger Bewirtschaftung des Waldes einfach von selbst immer wieder erneuert. Ich denke es ist sehr wichtig, den Wald richtig zu nutzen, da ein starker aber naturnaher Waldbau auch die andern Funktionen erfüllen kann. Der Begriff Nachhaltigkeit, der leider im Moment von vielen Grosskonzernen missbraucht wird, stammt nicht umsonst aus dem Wald. Die Bäume stabilisieren den Boden und schützen uns vor Erdrutschen, Lawinen und dem Steinschlag. Gleichzeitig ist der Wald auch immer Lebensraum von unzähligen Pflanzen und Tierarten. Da sind die Ameisen, welche den Wald aufräumen, die Würmer, welche den Boden lockern, die Fledermaus, die im

Baum brütet, oder die Orchideen, die mit ihrer Schönheit entzücken. Jede Art hat eine Funktion in der Natur und ist schützenswert. Jede Baumart hat spezialisierte Lebewesen, die oft nur auf diese eine oder wenige Baumarten angewiesen sind. Menschen, die im Wald wandern, spazieren, biken, «pilzlen» oder einfach den Bäumen beim Wachsen zuhören, erholen sich so und finden einen Ausgleich zum Alltag. Dies nennt man Wohlfahrt. Die Wohlfahrts-/Erholungsfunktion des Waldes steht manchmal im Konflikt mit den andern Funktionen, fragt sich doch eine Erholung suchende Person genervt, warum jetzt genau dieser Baum gefällt werden musste. Oft wird dabei vergessen, dass jeder Quadratmeter in der Schweiz jemandem gehört, also auch jedes Stück Wald, jeder Baum. Und also hat nebst dem Spaziergänger auch die Besitzerin oder der Besitzer, sei es eine öffentliche Organisation oder eine private Person, ein Interesse an diesem Baum.
Bei allen Eingriffen im Wald und in Waldnähe hat der Forstdienst Entscheidungs- oder Mitspracherecht. Der Wald geniesst in der Schweiz einen hohen Schutz, was ich persönlich sehr gut finde. Jeder Eingriff ist mit starken gesetzlichen Vorschriften umrahmt. Somit kann ich sagen, dass ich den Wald schütze und pflege.
Auch wenn mir manchmal die Bäume sprichwörtlich um die Ohren fliegen, wie bei den Winterstürmen im Januar dieses Jahres, macht mir die verantwortungsvolle Aufgabe mit den Bäumen Tag für Tag grossen Spass und gibt mir Zufriedenheit.

Dario Wegmüller, 30, ist Revierförster des Forstreviers Unteres Seeland, das sich von Pieterlen bis zum Hagneckkanal erstreckt und rund 2000 Hektaren Wald umfasst, so auch Teile des Jurasüdfuss-, Oberholz-, Jensberg-, Längholz- und des Büttenbergwaldes am Rande von Biel. Im ganzen Revier fielen dem Sturm Burglind im Winter rund 17 000 Kubikmeter Holz zum Opfer.

Foto: Janosch Szabo

Chers vieux arbres

— — — — —
Isabelle Letouzey
— — — — —

Le jour se lève à peine.

Autour de moi, tout est paisible : les plantes vertes végètent dans leurs pots, les livres emplissent le mur du fond de leurs histoires chuchotées, le chat rêve à des endroits improbables et dangereux en tressautant sur le lit. Dans un coin, le piano délaissé se tait.

La fenêtre est ouverte. Le grand pommier du verger berce ses fleurs roses et blanches dans le vent léger. J'entends le merle chanter.

Mes pommiers sont frères jumeaux, plantés côte à côte par un aïeul dont j'ignore le nom. Ils offrent chaque année à qui veut bien les cueillir d'exquises pommes Boskop, à la chair acidulée et ferme sous une peau sombre, un peu épaisse. J'ai longtemps admiré leur ombre et, lorsque nous avons emménagé ici, nous les avons élus dieux lares de notre nouvelle vie.

Les troncs des pommiers sont tordus et moussus, comme de vieilles bêtes fatiguées.
Chaque hiver, leurs branches plient et craquent sous le poids de la neige, jusqu'à l'amorce du printemps. L'arbre se couvre alors d'oiseaux et de promesses de feuilles. On l'oublie tant il fait partie du paysage, comme un conjoint trop familier…

Pourtant, en quelques jours, notre vieil ami se couvre de flocons roses, puis de fleurs barbe à papa, rougissantes comme de jeunes filles ! Petit miracle que cette profusion cotonneuse, cette abondance de pétales !

On dirait que l'arbre rit…
De loin, mes pommiers ressemblent à des nuages, deux cumulonimbus « chou-fleurs », posés par mégarde au milieu des pissenlits dorés.

Nous leur parlons, à nos pommiers. Nous leur disons combien nous les trouvons beaux, et les remercions toujours des fruits offerts. Parfois, l'un de nous y accroche un ruban, un miroir ou un oiseau d'étoffe.
Bien entendu, nous avons installé une balançoire à la plus forte branche, car que serait un arbre sans balançoire dans un jardin où se retrouvent tous les enfants du quartier ?

Il est temps, aujourd'hui, de rendre hommage à mes pommiers, parés comme de jeunes mariées, devant ma fenêtre :
« Chers vieux arbres, amis des oiseaux et des hommes, je prie pour que personne, jamais, ne songe à vous sacrifier contre une série de garages à bagnoles, et vous souhaite une longue vie. »

Franco-suisse, vivant à Tramelan depuis plus de vingt ans, Isabelle Letouzey est conteuse. Elle partage son temps entre l'écriture, sa famille, les élèves de l'école primaire et la musique baroque.
De longues promenades en forêt, entre hêtres et sapins, lui offrent chaque jour ressourcement, inspiration et apaisement.

Der Baum –
Eine Frage und fünf erste Schritte zum Glück

Ist ein Baum ein Baum?

Der Baum ernährt sich von der Erde, von ihren Mineralien, vom Wasser,
Licht und vom Sauerstoff, der er selber spendet.
Nicht nur sich selber, sondern allen lebenden Wesen, ohne Unterscheidung.
Er denkt weder an ein Ziel noch an einen Zweck.
Er ist einfach Baum.

Ohne Baum gibt es kein Leben.
Alles Leben atmet den Baum,
Der Baum ist auch das Leben.
Der Baum verbindet die Erde mit dem Kosmos.
Von der Wurzel bis zur Krone.
Deshalb ist er von keinem der Elemente getrennt.
Der Baum ist auch der Kosmos.
Sterben ist überflüssig.
Der Baum macht den Tod unwirklich.
Der Baum ist auch das Leben nach dem Leben. Der Sinn des Lebens.

Der Baum ist Baum, Leben, Kosmos und gibt ihnen ihren Sinn.
Damit ist er alles, ist jenseits von Begriffen und Bildern leer.

Die ursprüngliche Quelle und die letzte Bestimmung
kehren in die Leerheit zurück.
Es könnte ein grosses **Glück** für den Menschen sein,
zu einem Baum zu werden.

Andreas Schärer

Eine Liebesgeschichte

— — — — —
Tamina Bärlocher
— — — — —

Bäume, sie sind gross und in allem langsam. Ich mag sie sehr. Sie strahlen viel Ruhe aus. Aber nicht nur: mit dem Wind vermögen sie zu tanzen, bei Regen wird es richtig laut unterm Blätterdach, und die Sonne leuchtet manchmal hindurch wie durch einen Scherenschnitt.
Im Garten meiner Kindheit standen verschiedene Bäume. Schon früh entwickelte ich eine persönliche Beziehung zu jedem einzelnen. Da war der alte Apfelbaum mit vier verschiedenen Apfelsorten dran. Das Beste an ihm waren aber seine zum Klettern geeigneten Äste. Auch das Spiel mit den unreifen Äpfelchen war lustig. Wir sammelten sie in einem Kübel, kletterten auf den Baum und feuerten die kleinen Kanonen auf verschiedene Zielscheiben oder Menschen.

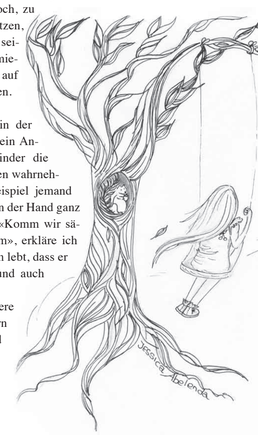
Die zwei Hainbuchen waren ebenfalls wunderbar zum Klettern. Meine Schwester beschlagnahmte die eine, ich die andere. Dort sassen wir dann und warteten darauf, wem es zuerst langweilig würde. Meistens verlor ich. Dies änderte sich als ich die hohle Weide entdeckte. Sie war etwas weiter entfernt in einem kleinen Wäldchen. Endlich hatte ich ein Geheimversteck (das dann doch alle kannten). Jedes Gspändli wurde natürlich dahin geführt und durfte durch den hohlen Stamm auf die Krone der Weide klettern. Dort oben schnitzten wir Stecken oder genossen es einfach, da zu sein.
Die innigste Beziehung zu einem Baum entstand zu der Zeit, als die Probleme und der Liebeskummer grösser wurden; nämlich zu einer mächtigen Birke, welche auch etwas entfernt von unserem Haus ganz für sich alleine stand. Die Birke konnte man nur mit Hilfe eines festgebundenen Stricks erklimmen. Es erforderte auch etwas Mut, sie bis zum Wipfel zu erkunden – barfuss gings am Besten. Dort oben war die Aussicht weit und die Probleme waren nur noch klein. Ich nannte die Birke liebevoll «meine Grossmutter», das hatte ich wohl aus einem Indianerroman. Ich erzählte ihr, was mich beschäftigte, streichelte ihre schöne helle Rinde und schaute den hängenden Ästen zu, wie sie sich im Wind bewegten. Ich fühlte mich verbunden mit ihr und mit mir selbst.

Heute bedeuten mir Bäume immer noch sehr viel. Ich liebe es, sie anzusehen, sie um mich zu wissen. Das mit dem Sprechen klappt nicht mehr so gut wie als Kind, ich stehe mir dabei oft selbst im Weg. Doch geniesse ich es immer noch, zu einem Baum zu sitzen, meinen Rücken an seinen Stamm zu schmiegen und die Ruhe auf mich wirken zu lassen.

Bei meiner Arbeit in der Waldkita ist es mir ein Anliegen, dass die Kinder die Bäume als Lebewesen wahrnehmen: wenn zum Beispiel jemand mit der Kindersäge in der Hand ganz enthusiastisch ruft: «Komm wir sägen diesen Baum um», erkläre ich ihnen, dass ein Baum lebt, dass er gross werden will und auch Schmerz empfindet.
Immer wieder probiere ich, in den Kindern das Bewusstsein und die Dankbarkeit für unsere grossen Gesellen zu wecken: für ihre Schönheit, für das Geräusch der Blätter im Wind, für den Schatten im Sommer, für die wunderschönen farbigen Blätter im Herbst, für ihre Früchte, welche den Tieren Nahrung bieten, und für das Feuerholz, welches uns das Mittagessen im Wald kochen lässt und uns im Winter wärmt.
Für meine pädagogische Arbeit wünsche ich mir eine Kindergeschichte, die von einem kleinen Baum erzählt, der gerne gross werden möchte und dabei allerlei Dinge erlebt – ob es diese wohl schon gibt?

Tamina Bärlocher ist Musik-, Bewegungs- und Naturpädagogin. Sie leitet Rhythmikkurse für Kinder, Eltern-Kind-Singgruppen und arbeitet in einer Waldkita in Bern. In ihren zahlreichen Ferien organisiert sie immer Mal wieder Waldwochen für Kinder.

Illustration: Jessica Abelenda



Die Bäume meiner Kindheit

— — — — —
Ursi Singenberger
— — — — —

Die leuchtende Birke, der schützende Lebensbaum und der Trauerbaum. All diesen Bäumen und noch anderen bin ich in meiner Kindheit begegnet. Sie haben mich tief geprägt. Bis heute bin ich ihnen tief verbunden.
Ich lebte meine ersten Lebensjahre in einer Wohnung im 2. Stock inmitten einer kleineren Schweizer Stadt. Vor dem Haus hatte es ein Trottoir, eine Strasse und auf der anderen Seite eine Lastwagengarage. Es war eine unwirtliche Umgebung. Kaum ein Kraut wuchs.
Doch manchmal – so zeigen es mir alte Photos - ging meine Mutter mit mir ins Eichwäldli – ein Reststück eines Eichenwaldes - am Stadtrand. Dort spiele ich fröhlich im Schatten der riesigen Eichen mit den Eicheln und den braunen Eichblättern des Vorjahres.

Die anderen Bäume, die ich als kleines Kind sah, waren die Platanen und Rosskastanien der Stadt. Sie standen in Reih und Glied. Am Boden eine quadratische Einfassung um den Stamm, welche ein Stück richtigen Boden sichtbar machte. Aber der Boden war nicht für Kinder, denn das waren die einzigen Orte, wo die Hunde in der Stadt ihr Geschäft erledigen konnten. Wenn aber die Rosskastanien auf den Asphalt fielen, durfte ich sie sammeln. Als Kind waren sie für mich wie Gold; so schön glatt, rund und mit einer fast magisch glänzenden rot-bräunlichen Farbe.
Ich weiss nicht, wie es dazu kam, aber die Natur stand mir nahe und ich hatte ein tiefes Verlangen nach ihr. Ich fand die Bäume und Pflanzen so angenehm, schützend und bereichernd. Die Allbeseeltheit der Dinge, wie sie viele Ethnoreligionen beschreiben, musste ich gefühlt haben. Als ich fünf Jahre alt, zog meine Familie in ein Einfamilienhaus mit Garten. Der Garten war eigenwillig, unkonventionell und hatte eine einmalige Vielfalt von Pflanzen und Bäumen. Es war als wenn ich dort inmitten dieser Natur aufblühte.

Die Birke im Garten zog mich am meisten an. Ich schaute zu den tanzenden hellgrünen Blättern, die für mich damals bis zum Himmel reichten. Ich setzte mich zwischen die beiden Stämme, denn die Birke hat einen Stamm, der sich ganz tief unten in zwei Stämme teilte. Da fühlte ich mich heiter, leicht und fröhlich. Ich träumte vor mich hin. Hier war ich ganz in Harmonie mit mir und fühlte mich eins mit der Birke. Wenn ich ein Problem mit mir herumtrug, riss ich die papierene, weisse Rindenhaut vom Stamm. Das beruhigte mich. Meine Freundin, die Birke, liess mich gewähren. Heute würde ich sagen, die Birke war mein Totem-Baum.

Um unteren Ende des Gartengrundstücks hatte es eine majestätische Tanne. Ich hatte Respekt vor diesem schweren und dunklen Baum. Nichtsdestoweniger wagte ich mich unter ihre ausladenden Äste, wo es dunkel und kalt war. Im Frühling wuchsen an ihrem tannen-nadelübersähten Fuss viele Maiglöckchen. Die feinen, weissen Blümchen waren stolz und hatten offensichtlich gar keine Angst vor der massigen Tanne. Die Rinde der Tanne war rau. Ich versuchte heraufzuklettern, aber die ersten Äste der Tanne waren zu hoch und ich schürfte meine Haut auf.
In einem toten Winkel des Gartens, befand sich ein weiterer mächtiger Baum - die Trauerweide. Irgendwer hatte irgendwann einmal zwei Mettallbetten unter sie gestellt. Ringsherum und darauf waren Gartenabfälle. Die Weide war Wächterin über diesen Teil des Gartens und noch weit darüber hinaus. Ich bewunderte ihre hängenden Äste, ihre Üppigkeit und ihre edlen, feinen Blätter. Sie raschelte sanft, wenn der Wind durch sie strich. Wenn ich traurig war, ging ich zu ihr. Es war als nehme sie mich in ihre Arme und als tröstete sie mich.

In meinem Garten der Kindheit hatte es auch die Thuja, den Lebensbaum. Ich fasste gerne ihre nadligen Blätter an und roch ihr ganz eigenes Parfum. Die Thujas formten eine lange Wand gegen die vielbefahrene Strasse. Die Bäumchen fingen allen Staub und die Abgase auf. Sie hielten uns viele neugierige Blicke fern und liessen mich meinen Garten ungestört geniessen.

Viele Jahre sind vergangen seit ich in jenem Garten der Kindheit träumte, auf die Bäume stieg und mir meine Lebensideen zurecht legte. Später zog mich das Leben wieder in die Städte, wo ich aber meine Träumerei verlor, weniger glücklich war und meine Sensibilität für Pflanzen und Bäume unterdrückte.
Vor einigen Jahren zog es mich aufs Land. Nun habe ich meinen eigenen Garten und wohne in der Nähe eines Waldes. In meinem Garten hat es keine grossen Bäume. Daher schlendere ich oft durch den naheliegenden Wald. Dort spreche ich zu den Bäumen, lehne mich an sie, erzähle ihnen meine Geschichten und frage sie um Rat und suche ihren Trost. Die Bäume sind wieder meine Freunde und Freundinnen.

Ursi Singenberger ist Life-Coach, Heilmentorin und Ökologin.

Nur ein Baum?

— — — — —
Petra Grothe
— — — — —

In unserem Viertel gibt es eine uralte Zeder. Sie ist es, die diesen Ort beseelt. Am Abend singt eine Amsel von ihrem Wipfel aus. Die Tage der Zeder sind jedoch gezählt. Sie muss weichen, damit das Grundstück, auf dem sie aufgewachsen ist, baulich optimal ausgenutzt werden kann. Die Baugesetze sind zu steif, um ihr Dasein zu berücksichtigen und trotzdem optimal zu verdichten. Mein Herz wird schwer, was kann ich tun? Den Architekten habe ich schon gebeten, mir den Termin der Fällung mitzuteilen, damit wir, ein paar wenige dem Baum zugeneigte Bewohner in diesem Viertel, uns wenigstens symbolisch anketten kön- nen. Doch vielen scheint das albern vorzukommen, was natürlich ist, wenn man mit sich selbst nicht verbunden ist.
Schon oft musste ich feststellen, dass Bäume während meiner Abwesenheit in Biel verschwunden sind, ein trauriger Stumpf zurück geblieben war. Ich trauerte jedes Mal um jeden Baum, so merkwürdig das auch scheinen mag.

Wenn ich das Gefühl habe, es wird mir zu viel in dieser Welt, gehe ich in den Wald. Dort bekomme ich alles, was ich brauche, Rat, Trost und

Ermutigung, weiter meinen Weg zu gehen. Oft habe ich von einem grünen Haus geträumt, längst weiss ich, wo dieses Haus zu finden ist: im Wald.
Als ein ganzes innerstädtisches Waldstück in Biel guerillamässig wie über Nacht für ein Projekt verschwunden ist, musste ich vor Schmerz sogar meinen geliebten Beruf als Architektin aufgeben. Der Schock war gross, symbolisch stand diese Aktion für mich für das, was in der Welt jeden Tag Hektar für Hektar geschieht.
Traut euch albern und lächerlich zu erscheinen, mit Bäumen Kontakt aufzunehmen, sie zu bewundern, von ihrer Weisheit zu lernen, euch Schatten und Ruhe von ihnen schenken zu lassen.
Lasst euch ihre Geschichten erzählen und erlaubt nicht, sie zu behandeln als wären es «nur Bäume».

Petra Grothe geniesst es seit 13 Jahren in Biel zu leben. Sie liebt die Offenheit, Vielfalt und Natürlichkeit dieser Stadtz. Seit einer tiefen Einheitserfahrung vor vielen Jahren findet sie alle Antworten in der Natur. Als Yogalehrerin liebt sie es, ihre Schüler zu inspirieren, ihren eigenen Weg zu gehen. www.einfachyoga.ch

Schneeleopard

Krähen kreischen
Ueber den Kastanien
Die bald gefällt werden
Bauen über den hundert
Jahre alten Wipfeln
Ein letztes Nest

Unsere Katze ist so
Klein sag ich wir bräuchten
Einen Leoparden
Schneeleopard, sagst du
Oder mindestens doch
Einen Hausluchs

Der kletterte flink die
Knorrigen Stämme hoch
Holte die Kräheneier
Aus den Nestern
Mitsamt den lärmenden
Vögeln

Für ihn spielte keine Rolle
Wer zuerst war, Vogel oder Ei
Er frässe beides mitsamt
Schalen und Knochen
Noch bevor Sägen Bagger
Mulden anrückten.

Dann herrschte wenigstens
Einen Sommer lang Ruhe
Wir widmeten uns dem
Chasselas auf dem Balkon
Unsere Pläne für Protest
Fielen wie Anker in die Nacht.

Sabine Reber

Biel und Baumschutz, das ist so eine Sache

20 Jahre lang beschäftigten sich Parlament und Gemeinderat mit Vorstössen, die ein Reglement zum Schutz der Bieler Bäume wollten. Während viele andere Schweizer Städte längst so etwas kennen, hat es hier bis heute nicht geklappt. Eine Spurensuche zeigt warum und führt zu den heutigen Lösungsansätzen.

— — — — —
Janosch Szabo
— — — — —

Illustration: Janina Wyss

Die Bieler Bäume sind wertvoll, jeder einzelne trägt zur Verbesserung des städtischen Klimas bei. Aber sie haben es nicht leicht. Entlang der Strassen sind sie Abgasen ausgesetzt, im Winter bekommen ihre Wurzeln Salz von der Schnee- und Glatteisräumung ab. Trockenheit und Hitze im Sommer sind ebenfalls eine Belastung, besonders für Einzelbäume mitten zwischen den Häuserreihen oder umgeben von zusätzlich aufheizendem Strassenbelag. Etliche müssen mit sehr wenig Platz im Wurzelbereich auskommen, und/oder werden oben regelmässig geschnitten. Viele andere haben es natürlich auch schön und ruhig und unbelastet, selbst im städtischen Raum. Man denke an die Friedhöfe oder die teils grosszügigen Gärten in den Aussenquartieren. Allen gemeinsam ist aber, dass sie vor keiner Motorsäge sicher und somit dem Willen der Menschen ausgesetzt sind. Wer einen Baum fällen will, kann das ohne Bewilligung tun. In Biel gibt es keinerlei Baumschutzgesetz. Dies während viele andere Schweizer Städte längst Reglemente, Verordnungen und Konzepte eingeführt haben, die ihren Baumbestand vor der Willkür bewahren und/oder vorab besonders erhaltenswerte Exemplare schützen. In Biel geniesst dieses Privileg einzig und allein die rund 200-jährige Neuhausbuche aufgrund eines kantonalen Beschlusses von 1951 (siehe auch Artikel auf Seite 5) Alle anderen können nur hoffen, dass sich niemand an ihrem Geäst oder ihren Blättern stört beziehungsweise dass sie keinem Projekt im Wege stehen, oder positiv ausgedrückt, an ihnen freut und sie wertschätzt. Bis, dass es vielleicht irgendwann auch in Biel klappt.

Eine Forderung, ein Entwurf, und dann…

Denn man fragt sich schon: Weshalb ist in Biel nur gerade ein einziger Baum geschützt? Will man sich etwa alle stadtplanerischen, wirtschaftlichen Optionen offen halten?
Den ersten Anlauf zu einem Bieler Baumschutzgesetz nahm vor 33 Jahren die damalige Stadträtin Marlise Bittner Etienne von der Bürgerinitiative «Freie Bieler Bürger». Ihre am 22. August 1985 eingereichte und 1988 als erheblich erklärte Motion unter dem Titel «Fällen von Bäumen» beschäftigte Parlament und Gemeinderat über Jahre hinweg, wie eine Recherche in den Geschäftsberichten der Stadt zeigt. Schnell ging es nur am Anfang. Da hatte nämlich die Stadtgärtnerei schon Ende 1988 einen Reglementsentwurf bereit, der in groben Zügen Folgendes vorsah:

1. Baumfällungen werden geregelt (Bestimmungen nach Stammdurchmesser und Stadtsektoren).
2. Wichtige, aber nicht durch den Stammumfang zu erfassende Einzelpflanzen etc. werden durch ein spezielles Inventar erfasst.
3. Baumpflanzungen im privaten Bereich sollen gefördert werden.

Dieser erste Entwurf wird in der Folge überarbeitet, die vereinfachte Fassung nach interner Vernehmlassung dann nochmal, um schliesslich 1992 in der Vorprüfung vom kantonalen Raumplanungsamt als nicht tauglich erklärt zu werden. 1993 steht im Geschäftsbericht: «Es stellen sich in diesem Zusammenhang juristische Probleme wie zum Beispiel die Frage der Eigentumsgarantie, Kollision mit der kantonalen Gesetzgebung (EG ZGB) oder die Bestrafung bei Fehlverhalten.» Vergleiche mit bestehenden Baumschutzreglementen anderer Städte hätten gezeigt, dass diese nur dank Zugeständnissen im Bereich des Vollzuges genehmigt wurden. Und dann abschliessend: «Im Interesse der Rechtssicherheit werden die Probleme des Baumschutzes im Rahmen der Zonenplan- sowie Bauordnungsrevision behandelt werden.» Der Gemeinderat empfiehlt den Vorstoss zur Abschreibung, kommt aber fünf Jahre später an einer Sitzung im Stadtrat nochmal darauf zurück, erklärt, warum man auf die Weiterentwicklung eines Baumschutzreglements verzichtet habe, und dass man nun mit der Formulierung einer «Baumpolitik» begonnen habe. «Darin soll aufgezeigt werden, welche Bedeutung der Baumbestand (öffentlich und privat) in der Stadt hat, welche Ziele verfolgt werden, welche Mittel eingesetzt und welche Massnahmen ergriffen werden sollen, um den Baumbestand in der Stadt zu pflegen und zu fördern.»

«Bäume sind mehr als Sonnenschutz, Luftkühler, Luftreiniger, Sauerstoff-Produzenten und Heimat vieler Lebewesen. Bäume haben auch eine wichtige Wirkung auf unser Wohlbefinden.»

Neuer Anlauf, gleiches Ziel

Im gleichen Jahr noch nimmt Barbara Schwickert, damals Stadträtin der Grünen Freien Liste, das alte Anliegen von Marlise Bittner Etienne aber wieder auf. Sie reicht zusammen mit der Fraktion GFL, GB und LDL am 6. November 1998 ihr Postulat «Baumschutz-Reglement - damit in Biel die Bäume in den Himmel wachsen…» ein und fordert darin den Gemeinderat auf, den Entwurf eines Baumschutz-Reglements vorzulegen, das den Schutz von Bäumen auf privatem Grund in der Stadt Biel regelt. In der Begründung steht unter anderem: «Bäume sind mehr als Sonnenschutz, Luftkühler, Luftreiniger, Sauerstoff-Produzenten und Heimat vieler Lebewesen. Bäume haben auch eine wichtige Wirkung auf unser Wohlbefinden.»

Die Beantwortung kaum zwei Monate später fällt aufgrund der Vorgeschichte logischerweise eher zurückhaltend aus, zeigt aber dennoch die beiden Lösungsansätze «flächendeckende Erhaltung des Baumbestandes nach Berner-Modell» oder «Bezeichnung der schützenswerten Bäume und Baumgruppen» auf und beantragt dem Stadtrat das Postulat erheblich zu erklären. Das passiert denn auch.

Dann dauert es wieder Jahre bis zum nächsten Entscheid. Es werde am Leitbild zur städtischen Baumpolitik formuliert, lassen die jährlichen Zwischenberichte durchblicken, gleichzeitig verfolge man sehr genau die Erfahrungen der Stadt Bern mit der Handhabung ihres Baumschutzreglementes. 2004 dann plötzlich das Fazit: «Rückblickend auf die letzten Jahre darf festgestellt werden, dass in der Stadt Biel auch ohne Baumreglement eine vernünftige Baumpolitik betrieben worden ist.» Die Anzahl der Bäume im öffentlichen Raum habe stetig zugenommen und auch im privaten Bereich könne keine «baumfeindliche» Entwicklung festgestellt werden. Die Baudirektion prüfe zur Zeit, inwiefern der Erlass eines Reglementes auf Grund der gegenwärtigen Situation noch opportun sei und werde diesbezüglich einen Bericht verfassen.

**Sechs Seiten,
die das Ende bedeuten**

Dieser wird im Oktober 2005 im Stadtrat behandelt. Auf sechs Seiten werden die aktuelle Situation, vor allem die juristischen Erwägungen ausgeführt und die Argumente gegen ein Baumschutz-Reglement erörtert. Kurz gesagt: der Gemeinderat befürchtet Widerstand der Privateigentümer, kontraproduktive Auswirkungen, ausserdem lange bürokratische und mühsame Verfahren und einen überdimensionierten Verwaltungsapparat, der für Kontrollen nötig wäre. Aus der Schlussfolgerung: «Ein solches Reglement müsste sehr subtil sein und zahlreiche Bedingungen sowie Ausnahmen umfassen. Es wäre somit äusserst komplex und nur im Rahmen eines schwierigen und langfristigen Verfahrens umsetzbar.» Der Gemeinderat rät klar davon ab, schlägt aber zwei Wege vor, um das Ziel des Postulats zu erreichen:

1. die Erstellung eines Inventars aller Bäume und Baumgruppen, die sich durch ihre Schönheit und Originalität sowie ihre Bedeutung für das Ökosystem und die Gesundheit auszeichnen und Schutz derselben durch Art. 9 und 10 im Baugesetz (Anm. d. Redaktion: gemeint ist jenes des Kantons Bern)

2. Erarbeitung eines Informations- und Präventionskonzepts zu Handen der sich hauptsächlich im Stadtzentrum befindenden Baumbesitzer. Dies würde zu einer positiven Gestaltung der Beziehungen zwischen der Stadtgärtnerei, den betroffenen Grundeigentümern und der Bevölkerung beitragen.

Der Bericht wird angenommen, das Postulat in der Folge abgeschrieben. Die erwähnten Gründe, warum die Stadt Biel kein Reglement für den Schutz von Bäumen auf privatem Grund will, gelten heute noch. Und die beiden im Bericht vorgeschlagenen Wege?

**«Nur Einzelne retten,
greift zu kurz»**

Aus dem ersten sei ein Inventar geworden, das alle Bäume im städtischen Besitz umfasst, «umfassender in dem Sinne, als dies vorgesehen war», sagt Barbara Schwickert, die heute Gemeinderätin ist, auf Anfrage. Sie spricht vom 2016 mit einem Kredit von Fr. 70 000 erstellten Baumkataster (siehe Artikel auf Seite 16). Allerdings: dieses Inventar schützt entgegen dem ursprünglichen Vorschlag keine weiteren Bäume nebst der Neuhausbuche, schon gar nicht jene auf Privatgrundstücken.
Schwickert bestätigt: «Nein, es gibt in Biel keine Liste mit geschützten Bäumen.» Es stelle sich aber die Frage, wie sinnvoll eine Liste und ein striktes Reglement wären. «Mit einem solchen wäre zum Beispiel die neue Schüssinsel kaum entstanden. Denn um die Schüss dort zu renaturieren und den Park zu gestalten mussten viele Bäume schwinden, auch alte.» Die engagierte Interpellantin von damals sieht die Sache heute also tatsächlich anders, umfassender, wie sie sagt; «Die Stadt Biel konzentriert sich nun auf ihr Biodiversitätskonzept. Da gehören die Bäume selbstverständlich mit dazu. Aber es braucht darüber hinaus eine sinnvolle Vernetzung der Lebensräume für Flora und Fauna. Nur einzelne alte Bäume zu retten, greift zu kurz. Wir wollen das gesamtheitlich anschauen und vernetzte, hochwertige ökologische Grünflächen schaffen.» Das Biodiversitätskonzept, das sich noch in Bearbeitung befindet, ist Teil des Grünraumkonzepts, mit dessen Erarbeitung die Stadt den Geschäftsberichten zufolge 2013 begann. Ein erster Teil zum Thema «Naturnahe Gestaltung und Unterhalt der städtischen Grünflächen» befindet sich unterdessen in Umsetzung.

«Die Stadt Biel konzentriert sich nun auf ihr Biodiversitätskonzept. Da gehören die Bäume selbstverständlich mit dazu»

Beratung vom Chef persönlich

Den zweiten Vorschlag, ein Informations- und Präventionskonzept zu Handen der sich hauptsächlich im Stadtzentrum befindenden Baumbesitzer, habe man nie umgesetzt, gesteht Schwickert. Dennoch werde die Stadtgärtnerei heute als «Kompetenzzentrum» im Bereich Bäume wahrgenommen und oft von Privaten diesbezüglich kontaktiert. Allgemein suche die Stadt Biel bei konkreten Projekten jeweils das Gespräch mit den Grundeigentümerinnen und -eigentümern, respektive mit der Bauherrschaft. Markus Brentano, Leiter Gärtnerei und Friedhöfe der Stadt Biel, bestätigt: «Ich gehe, wenn es irgendwo Probleme gibt, oder um wertvolle Bäume geht, direkt mit den Bauherren diskutieren. Momentan haben wir damit recht guten Erfolg, vor allem auch wenn ich höre, wie es in anderen Städten mit Baumschutzreglementen so läuft.» Übrigens: viele Privatpersonen wüssten gar nicht, dass sie bezüglich der Bäume auf ihrem Grundstück grundsätzlich freie Hand haben. «Sie rufen an und fragen: Was soll ich machen? Darf ich? Können Sie vorbeikommen? Dann nehme ich mir Zeit, und berate die Leute vor Ort. Oft findet man eine Alternative zur Fällung, oder ich empfehle eine Ersatzpflanzung.»
Diese «heute andere Sensibilität bei der Stadtgärtnerei als damals, als noch mit der grossen Kelle Fällaktionen angerichtet wurden und es kaum Information dazu gab», hat nicht zuletzt zu Schwickerts Meinungswandel beigetragen. «Trotzdem», weiss sie: «ersetzt das nicht, dass man nicht auch etwas schriftlich festhält.»

«Was heisst schon Wert?
Jeder Baum ist wertvoll»

Das kleine Wäldchen hinter dem Gaskessel: die Profile deuten an, was hier dereinst anstelle der Bäume «wachsen» soll.

An Hans-Ulrich Köhli, bekannt als HUK vom Velokurier, kommt keiner vorbei, der den Bieler Bäumen an den Kragen will. Er setzt sich seit vielen Jahren für sie ein – wenns sein muss durchaus vehement, und im Speziellen für jene vor seinem Balkon.

— — — — —
Janosch Szabo
— — — — —

Vom biologischen Standpunkt her hat Hans Ulrich Köhli keine vertieften Baumkenntnisse. Das gibt es ganz offen zu. Aber emotional fühlt er sich ihnen so sehr verbunden, dass er sich seit nunmehr über 20 Jahren für sie stark macht, wie kaum ein anderer in Biel. «Bäume sind extrem offen. Ich gebe ihnen meine Energie und Liebe und bekomme von ihnen das mehrfache zurück», sagt Köhli zu dieser Gefühlsbeziehung, und dass jeder, der im Wald spazieren gehe oder einen Baum umarme, das erleben könne. Die positive Wirkung von Bäumen auf das Wohlbefinden der Menschen sei übrigens nicht einfach Esoterik sondern wissenschaftlich nachgewiesen.
HUK auf jeden Fall tankt diese universelle Energie, wie er sie nennt, jeden Tag beim Blick ins Grüne von seinem Balkon auf der Rückseite der Alexander-Schöni-Strasse, mitten in der Stadt. Das Wäldchen hinterm Gaskessel ist gemeint. Hans Ulrich Köhli hat schon als junger Mann für diesen Flecken Stadtgrün gekämpft. Er war gerade mit seiner ersten Frau Barbara (verstorben 2011) von einer Weltreise zurückgekommen, als die Bäume vor dem Haus Parkplätzen weichen sollten. Das Paar war entsetzt, sammelte Unterschriften im Haus und protestierte beim Eigentümer - mit Erfolg, das Projekt wurde fallengelassen. Ab da kam die Sache mit den Bäumen so richtig ins Rollen.

Eine Schlüsselerlebnis hatte Köhli kurz zuvor im indischen Dschungel gehabt: eine Begegnung mit einem in Freiheit lebenden Tiger. Ein überwältigender Moment, wie er sagt: «die spezielle Kommunikation mit seinen Augen gab mir einen richtigen Kick und das starke Gefühl, für die Natur da zu sein.» Diese Haltung ward fortan zu seiner Lebensphilosophie. In Biel übernahm er im Februar 1994 den Velokurier, in seiner Freizeit engagierte er sich für die Bäume. Wo immer welche gefällt werden sollten oder wurden, war HUK zugegen. Motorsägenlärm löste bei ihm nicht Lähmung sondern sofortige Reaktion aus. Vor allem das Argument des Fällens aus Sicherheitsgründen brachte ihn auf die Palme. Ob er denn die Verantwortung übernehme, wenn jemand zu Schaden käme, versuchte man ihn abzuspeisen. Ob sie denn die Verantwortung für die im Strassenverkehr angefahrenen Kinder übernähmen, konterte er. «Ich bin fast explodiert in solchen Situationen, ich fühlte mich so machtlos.» Aber statt auszurasten oder frustriert abzuziehen, lernte Köhli seine Emotionen in solchen Momenten zu kontrollieren und in gezielte Aktion für die Rettung der Bäume zu kanalisieren. «Das war nicht einfach», sagt er heute, «hätte ich den Verantwortlichen doch am liebsten die Köpfe umgedreht.»

Hans-Ulrich Köhli hat sich für so manchen Baum auf Bieler Boden eingesetzt.

Seine Kontrahenten waren Bauherren, Baudirektoren und die Stadtgärtner, seine Mittel, wenn Gespräche nicht fruchteten, die Unterschriftensammlung, die Einsprache und/oder die Information der Medien. Mal agierte er privat zusammen mit seiner Frau, wenn selbst betroffen, mal mit der Gruppe Wohnungsnot des AJZ, mal mit seiner Partei, den Grünliberalen, im Rücken. Oft war nichts zu machen, die Ausgangslage aussichtslos, die Gegner übermächtig, die übergeordneten Interessen erdrückend, wie beispielsweise bei der Rodung für das Expo-Gelände zwischen Biel und Nidau. «Das war einer der schlimmsten Verluste», sagt Köhli, «und eine Hohn, wie auf Gemeindeland in Worben als Ersatz aufgeforstet wurde.» Man habe zuerst ein natürlich gewachsenes Waldstück abgeholzt, um dann dort wieder aufzuforsten. «Eine vollkommen Idiotie».

Immer wieder Niederlagen also. Aber HUK kämpfte weiter, weil ihm einfach jeder Baum etwas bedeutet, ganz egal welcher Art und unabhängig seines ökologischen Werts. «Was heisst schon Wert? Jeder ist auf seine Art wertvoll, jeder Baum gibt dir Energie, und nicht zuletzt trägt jeder zu einem angenehmeren Stadtklima bei, vor allem wenn schon gross und alt.» Deshalb zählt für ihn, dass so viele wie möglich so lange wie möglich stehen bleiben.
Und wo das nicht zu erreichen war, begann Hans Ulrich Köhli alsbald bei den Einspracheverhandlungen dreifachen Ersatz zu fordern. «Wenn ihr die zu fällenden Bäume 1:3 ersetzt, ziehen wir die Einsprache zurück» - das war die Strategie, eingesetzt ein erstes Mal bei der Einsprache gegen die Rodung einer schönen Kastanienallee für den Neubau des Alters- und Pflegeheims Schüsspark an der Neumarktstrasse. Es klappte: In der im September 2006 mit der Einwohnergemeinde Biel als Baugesuchstellerin getroffenen Vereinbarung steht, dass auf dem Areal zwischen Zentralstrasse und Neumarktgasse 15 grosse Bäume (Hochstämmer) als Ersatz für die gefällten 5 Bäume gepflanzt werden. «Diese Bäume sind in einem Bepflanzungskonzept für die Zonen für öffentliche Nutzungen auf dem Gaswerkareal zusätzlich zu integrieren.» Ein schöner Erfolg für HUK, der privat und mit der Gruppe Wohnungsnot als Einsprecher auftrat. Das Bepflanzungskonzept wurde übrigens unter anderem gestützt auf ein von ihm und seiner Frau aufgenommenes Bauminventar vor der Umgestaltung des ganzen Areals ausgearbeitet. Es umfasst gegen 300 Bäume. Einstmals standen aber, so HUK, gar über 800 Bäume zwischen Kongresshaus und Schüsspark. Die ersten wurden um die Jahrtausendwende gerodet wurde, um für die Bieler Messe Platz zu schaffen, die in dieser Zeit wegen der Expo.02 nicht am See vorne stattfinden konnte. Viele weitere fielen, als 2012 die Esplanade in Angriff genommen wurde bzw. das unterirdische Parking. HUK hatte auch da Einsprache gemacht. In den darauffolgenden Verhandlungen erreichte er, dass immerhin 152 Hochstammbäume aufgeforstet werden müssen. Zum Teil ist das schon passiert zwischen Kongresshaus und Coupole bzw. Coupole und Neumarktstrasse, zum Teil aber auch noch nicht, wie Köhli sagt: «Ich habe nie ein Gesamtkonzept für die Bepflanzung das ganzen Areals gesehen und bezweifle, ob die versprochenen Bäume jemals alle gepflanzt werden.»

HUK wurde wegen gefährdeter Bäume alsbald hier hin und dorthin bestellt, wo er selbst direkt nicht einsprechen konnte. Dann regte er Unterschriftensammlungen an oder half beim Verfassen von Einsprachen. «Man rief mich fast wegen jedem Bäumchen», blickt er schmunzelnd auf diese intensive Zeit (wann) zurück. Heute klingle bei ihm zwar immer noch ab und zu das Telefon, wenn irgendwo Bäume gefällt werden, aber die Lage habe sich beruhigt, auch weil bei Bauvorhaben unterdessen oft schon von vornherein Ersatz für die Baumopfer versprochen werde, so sein Eindruck. «Aber man muss wachsam bleiben und darf den Planern und Bauherren nicht einfach freie Hand lassen», schiebt er gleich nach. Er müsse seine Energien zwar schonen, sei aber nicht etwa altersmild geworden: «Sollte den Bäumen am Strandboden wegen des Westastes tatsächlich an den Kragen gegangen werden, werde ich als einer der ersten dort zelten gehen. Das kann es einfach nicht sein.»

Einmal übrigens setzte Köhli tatsächlich seinen Körper für einen Baum ein. Es war als in der Nachbarschaft ein Haus abgerissen wurde und die Bäume auch gleich noch unters Messer gerieten. Da zögerte der Baumschützer nicht lange und eilte seinen grünen Freunden zur Hilfe, ihm gegenüber ein Stadtgärtner, sein Spezialfeind zu dieser Zeit. «Gang furt, oder i schnide dir d'Scheiche ab», habe dieser gerufen. HUK blieb bis der Chefgärtner kam und ihm Recht gab, dass der Baum stehen bleiben könne.
Seine Augen funkeln ein wenig, wenn er solche Anekdoten erzählt. Und auch als er zum Abschluss des Gesprächs nochmal auf die Esplanade zu sprechen kommt, sitzt er nicht mehr ganz so entspannt im Sessel. Er weiss: «Die noch bevorstehen Überbauung am Rand der Esplanade wird kommen. Aber wehe sie versuchen das Wäldchen vor unserem Balkon ohne Baubewilligung abzuholzen. Dann gehe ich voll auf die Barrikaden.» Eine zum ersten Mal «hyperseriöse Einsprache mit Anwalt und allem drum und dran», hat Köhli schon deponiert. «Dafür bin ich letzten Sommer bis an die Grenzen meiner Kapazitäten gelangt.» Denn einmal mehr, so fällt es ihm jedenfalls auf, wurde das Baugesuch kurz vor den langen Ferien publiziert.

«Die Überbauung am Rand der Esplanade wird kommen. Aber wehe sie versuchen das Wäldchen vor unserem Balkon ohne Baubewilligung abzuholzen.»

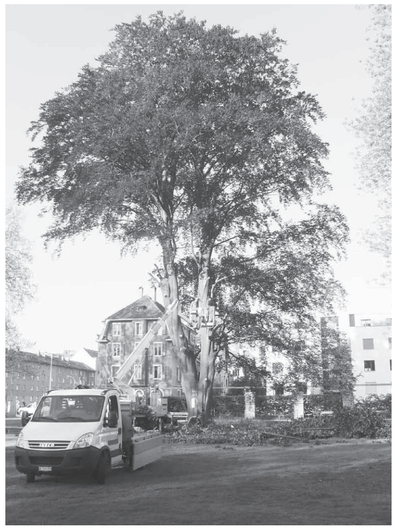
Jetzt harrt er der Dinge die da kommen werden. Ende Mai 2018 hat der Regierungsstatthalter die Baubewilligung unter gewissen Auflagen erteilt. HUK findet diese aber ungenügend und wird sicher eine Beschwerde beim Kanton einreichen, um die grüne Lunge so lange als möglich zu erhalten. «Ein Weiterziehen bis vors Bundesgericht ist aber eine teure Angelegenheit und muss deshalb wohl überlegt sein.» Realistischerweise werde es also maximal noch ein Jahr gehen «bis dieses wundervolle Biotop gerodet wird, da es In der Stadt Biel leider kein Gesetz gibt, das die Bäume schützt.» Für Huk ein Grund wegzuziehen, an einen Ort wo Bäume noch Bäume sein können.

Fotos: Andreas Bachmann

**Grüne Korridore
für Wildtiere und Menschen im Dschungel Südindiens**

Das Projektgebiet von Green Care Trust (gegründet 1994 von Hans-Ulrich Köhli, liegt südlich vom Mudumalai-Nationalpark auf der Strecke von Mysore nach Ooty. Dort wo sich die drei südindischen Staaten Kerala, Karnataka und Tamil Nadu treffen. Die Erhaltung und die Vergrösserung der Waldkorridore sind das übergeordnete Ziel. Die genetische Vielfalt von Elefanten, Tigern und anderen Tieren soll damit verbessert werden. Der Lebensraum für Mensch und Tier wird aufgewertet.
Für mengenmässig grössere Aufforstungen (300 - 500km^2) sind Gelder aus grosszügigen Spenden und aus dem Emissionshandel nötig, da die Grossaufforstungen die finanziellen Möglichkeiten der Schweizer Organisation bei weitem übersteigen würden. Die wohlhabende indische Bevölkerung soll ebenfalls einen Teil dazubeitragen.
Das «Swiss Reggae Festival», welches jedes Jahr Ende Oktober in der Coupole Biel stattfindet sowie die Mitgliederbeiträge und Spenden des «Schweizerischen Vereins zur Erhaltung der Tier- und Pflanzenvielfalt in Indien» sind die finanziellen Grundlagen.
Besucher und Freiwillige sind jederzeit willkommen im wunderschönen Projektgebiet, welches eines der besten Orte der Welt ist, um wilde Tiere in freier Natur zu beobachten.

Modernes Baummanagement - jetzt auch in Biel



Äusserlich vital, innerlich vom Pilz durchdrungen: 2008 mussten die Stadtgärtner aus Sicherheitsgründen eine riesige Blutbuche im Stadtpark fällen. Dazu gehörte auch eine gute Kommunikation vor und nach der für Laien schwer nachvollziehbaren Aktion. Fotos: Stadtgärtnerei Biel

Schneiden hier, giessen da, fällen dort - und laufend neue setzen. Die Bieler Baumpfleger sind gefordert: über 8000 Bäume 141 verschiedener Arten haben sie auf dem Radar. Seit Kurzem arbeiten sie mit einem Baumkataster und künftig gar mit einer mobilen App.

— — — — —
Janosch Szabo
— — — — —

8252 Bäume auf öffentlichen Flächen gibt es in Biel. Eine Frau hat sie alle besucht. Man muss sich das einmal vorstellen. Angela Klaiber ist Umweltingenieurin und Fachmitarbeiterin bei der Firma Nateco, unter anderem spezialisiert auf Grünflächenmanagement. Ab 2016 war sie im Auftrag der Stadt Biel unterwegs, ausgerüstet mit einem GPS-Gerät, und ist jeden einzelnen städtischen Baum – von der alten Trauerweide am Strandboden bis zur frisch gesetzten Schwarzpappel auf der Schüssinsel – angelaufen, um ihn via Satellitpositionsgenau zu erfassen und seine Art und Gattung zu notieren: «Das war schon speziell», sagt sie nun nach Abschluss dieser Riesenarbeit, «es sind mir viele eindrückliche alte Bäume in Erinnerung geblieben.»

Entstanden ist ein Baumkataster mit Zusatzinformationen zu jedem eingezeichneten Baum, wie Pflanzjahr, Art und Aufnahmedatum – eine webbasierte Karte von Biel also voller grüner Baumsymbole, die per Mausklick angewählt werden können. Das ist denn auch, was die Öffentlichkeit zu sehen bekommen soll, wie in Zürich, Bern oder Basel beispielsweise längst der Fall. Biels Chefgärtner Markus Brentano sagt: «Wir werden den Baumkataster noch in diesem Jahr aufschalten.» Zu finden ist er dann im WebGIS Geoportal der Stadt Biel, wo zum Beispiel jetzt schon Grundbuch- und Bauzonenpläne und andere Karten eingesehen werden können. Zuerst aber müssen noch Ergänzungen und Korrekturen vorgenommen werden. Vollständigkeit ist den Verantwortlichen wichtig.

Prototyp der App jetzt im Test

Für die Stadtgärtner derweil geht die Sache jetzt schon richtig los. Im Intranet der Stadt Biel bereits aufgeschaltet, will der Kataster als Planungsinstrument nun mit zusätzlichen Infos gefüttert werden. Schliesslich soll er all die Exceltabellen und Ordner voller Pläne überflüssig machen, mit denen Obergärtner Sacha Felber bis anhin Pflegemassnahmen, Gesundheitskontrollen und Schnittarbeiten koordinierte. In der aktuellen Übergangsphase zwischen Erstaufnahme der Bäume durch Nateco und dem selbständigen Gebrauch des neuen Tools hilft bei den Nachführungen noch die Dienststelle Vermessung, welche die ganzen Geodaten verwaltet. Bald schon aber soll die aus drei Personen bestehende Baumgruppe, die tagein tagaus nur für die Bieler Bäume unterwegs ist, das System à jour halten – und zwar mit einer mobilen Applikation. Über diese sollen die Baumpfleger vor Ort zum betreffenden Baum Notizen hinterlassen können, unterteilt in diverse Rubriken wie zum Beispiel Gesamtzustand, Schädlingsbefall, durchgeführte Schnittarbeiten oder auch ob der Baum gerade gepflanzt bzw. gefällt wurde. So erklärt es Christoph Lauber von der Nidauer GeoplanTeam AG, welche die App entwickelt hat. Noch in diesem Monat wird Lauber mit dem Baumtrupp der Stadtgärtnerei einen Prototypen auf Tablets von GeoplanTeam testen, während mit der IT-Abteilung der Stadt Biel noch Fragen betreffend eingesetzter Geräte und Zugriff auf das städtische Netzwerk geklärt werden müssen.

Versicherung auch ein Grund

Aufgenommen werden all die Informationen, um daraus hilfreiche Visualisierungen und Pläne zusammenstellen zu können, zum Beispiel aller Jungbäume, die regelmässig gewässert werden müssen, oder aller Bäume, die durch eine Baustelle beschädigt wurden und besonderer Beobachtung bedürfen. Aber auch versicherungstechnische Überlegungen spielen mit hinein. Markus Brentano erklärt: «Fällt irgendwo jemandem ein grosser Ast aufs Auto oder verletzt gar einen Menschen, kommen die Versicherungen sofort auf uns zu, weil wir für die Stadtbäume verantwortlich sind. Dann ist es hilfreich, wenn wir umgehend nachweisen können, dass wir das Bestmögliche gemacht haben, um Unfälle zu vermeiden. Würden wir den Unterhalt vernachlässigen, könnten wir als Baumpflegeverantwortliche durchaus haftbar gemacht werden.» Probleme habe es zwar noch nie gegeben, heikle Situationen aber durchaus, wo man zum Glück anhand von Protokollen oder Berichten aufzeigen konnte, dass Spezialisten sich die Bäume angeschaut hatten und die Natur halt einfach in einem gewissen Masse auch unberechenbar sei.

Zu guter Letzt wurde der Bieler Baumkataster auch erstellt, um endlich mal schwarz auf weiss bzw. grün auf Karte einen Gesamtüberblick und eine genaue Zahl all der von der Stadtgärtnerei unterhaltenen Bäume zu haben. Eine umfassende Baumzählung wurde nämlich 1982 letztmals gemacht. Exakt 7997 Bäume standen damals in allen Grünanlagen, die von der Stadtgärtnerei unterhalten wurden (Friedhöfe noch ausgenommen), 80 % davon Laubbäume, 20 % Nadelbäume. Interessant dabei: der Bergahorn führte die Liste der Arten mit 833 Exemplaren vor der Birke und der Linde deutlich an.

Klimawandel bringt neue Bäume in die Stadt

Eine aktuelle Artenauflistung aufgrund der neusten Baumerfassung gibt es noch nicht. Man weiss nur, dass Exemplare von 141 Arten präsent sind (nicht miteingerechnet: zusätzliche Unterschiede betreffend Sorte). Markus Brentano kennt die Tendenzen in der Veränderung des Baumbestandes aber auch so: «Bergahorne, die mein Vorgänger noch gerne pflanzte, sind unterdessen hoffnungslose Fälle, weil der Hitze und dem trockenen Innenstadtmikroklima oftmals nicht mehr gewachsen. Wir müssen viele davon ersetzen.» Er spricht von den Auswirkungen des Klimawandels. Feldahorne hingegen seien robuster und widerstandsfähiger den extremen klimatischen Bedingungen in der Stadt gegenüber. Weitere einheimische Arten, welche die heutigen Stadtgärtner fördern, sind Schwarzpappeln (siehe auch Text auf Seite 5) und Zitterpappeln in grösseren Parkanlagen, Eichen, Linden und Hainbuchen im innenstädtischen Bereich. Ansonsten orientiere man sich mehr und mehr an südländischen Arten, so Brentano. Im Stadtpark teste er unter geschützten Bedingungen laufend mediterrane Pflanzen, ehe sie dann auch draussen an den Strassen eingesetzt werden könnten: Steineichen aus Südfrankreich zum Beispiel, Zürgelbäume (siehe auch Text Seite) Judasbäume, Schnurbäume, Hopfenbuchen, Baumhaseln oder Perserbuchen mit ihrem wunderschönen Herbstkleid (zum Beispiel gegenüber dem städtischen Werkhof) sind bereits seit mehreren Jahren dem Klimawandel angepasste Baumarten. Ausserdem werden die auf der roten Liste der Neophythen stehenden Robinien etappenweise durch Gleditschien (Lederhülsenbaum) ersetzt, welche sehr trockenresistent sind.

Die Sicherheit geht vor

So viel zur Artenvielfalt unter den sich verändernden Bedingungen. Aber wie steht es um die Gesundheit der Bieler Bäume? «Grundsätzlich gut», sagt Obergärtner Felber. Mit Krankheiten wie Feuerbrand oder Platanenkrebs habe man momentan glücklicherweise keine Probleme, auch Insektenbefall sei selten. Aber natürlich gebe es Sorgenkinder, alle Weichhölzer vorab, wie Weiden oder Pappeln, die wunderschön anzusehen und ökologisch sehr wertvoll seien, aber aus Sicht der Sicherheit auch problematisch: «Sie produzieren viel Dürr- und Bruchholz und geben uns viel zu tun im Unterhalt.» A propos Sicherheit: Sie ist der Hauptgrund, dass jährlich im Schnitt gut 1 % des gesamten Baumbestandes von den Stadtgärtnern ersetzt wird. Felber blättert in einem Ordner und zeigt Bilder: «Sehen Sie, diese mächtige Rotbuche im Stadtpark sah äusserlich noch tip top aus, als wir sie im Sommer 2008 gefällt haben. Aber an der Stammbasis war sie innen schon fast gänzlich und bis in zwei drei Meter Höhe von einem Pilz befallen.» Die Baumpfleger hatten den Sporenträger aussen an der Rinde entdeckt, mit Kernbohrungen dann das Innere untersucht und schliesslich die Fällung beschlossen. «Schon der nächste Sturm hätte den Riesen umlegen können», sagt Felber zum Risiko. Natürlich lösen solche Aktionen Unverständnis und heftige Reaktionen aus bei Passanten. «Spinnt ihr eigentlich, einen noch schön grünen Baum zu fällen», bekommen die Stadtgärtner dann beispielsweise zu hören. Probates Mittel in solchen Situationen: einfach ein Stück des faulen Baumes liegen lassen. Das wirke mehr als jede Erklärung.

Mehr Diversität und schmalere Kronen

In anderen Fällen sind es Ungleichgewichte in der Krone, verminderte Standfestigkeit, auffällige Astabbrüche, Schäden nach Grabarbeiten im Wurzelbereich oder, wie tatsächlich auch schon vorgekommen, Verbiss der ganzen äusseren saftführenden Rindenschicht durch Hunde, die das Todesurteil bedeuten. «Wir fällen nicht gerne Bäume, aber manchmal muss man hart sein», sagt Felber. Auch die jährlich anfallenden Schnittarbeiten an den Linden in der Dufourstrasse findet er nicht gerade erbauend. «Mich faszinieren die verschiedenen Formen der Bäume, wenn sie sich frei entwickeln können.» In der Dufourstrasse keine Option, viel zu eng stünden die Linden und viel zu nah an den Fassaden der Häuser, als dass man sie einfach gehen lassen könnte. «Es braucht den Schnitt. Und auch wenn man heute solche Alleen nicht mehr anlegen würde, ist es unsere Aufgabe, diese Bepflanzung, die fast schon ein Kulturgut ist, zu erhalten.» So werden denn auch, um den historischen Wert dieser Allee zu erhalten, heute noch neue Linden gesetzt, wenn welche gefällt werden mussten.

Bei der Anlage neuer Alleen hingegen wähle man schmalkronige Züchtungen, grössere Abstände zu den Fassaden der Häuser und anstelle von Monokulturen eher durchmischte Bepflanzungen, wie jetzt an der sanierten Stämpfli-Strasse, ergänzt Brentano. «Das bringt ein Plus in zweierlei Hinsicht, fürs Auge einerseits, für mehr Diversität andererseits; ein Vorteil im Fall, dass eine Krankheit ausbricht, die dann beispielsweise nur eine Art betrifft.» Und auch der Chefgärner meint: «Eigentlich wäre es schön, wenn wir alle Bäume ungestört wachsen lassen könnten.»

Die älteste Bewohnerin der Obergasse

Die Kastanie an der Obergasse auf einer Postkarte aus dem Jahr 1902 und ein aktuelles Foto aus dem Jahr 2018.

Generation um Generation, Weltkriege, technische Entwicklungen… was diese Kastanie schon alles gesehen, gehört und miterlebt hat!
Und sie hat (hoffentlich) noch einige Jahre vor sich: Kastanien können bis 300 Jahre alt werden.

Quelle: «Stadtbibliothek Biel/Bienne, Postkartensammlung», 1902, BS B 2 117

Un micro-organisme nutritive extraordinaire

L'association SpirulineBienne, pionnière dans la culture et la promotion de cette micro-algue à Bienne. Rencontre avec le responsable de la production, François Brun.

— — — — —
Patrick Presi
— — — — —

« SpirulineBienne » est une association formée par un comité de 4 bénévoles passionnés dont le but est de promouvoir la connaissance, la culture, et la consommation de la spiruline en Suisse. Elle entend aussi sensibiliser la population à l'impact de l'alimentation sur l'environnement par l'intermédiaire de rencontres avec les écoles et avec la population. Installée sur le terrain de La Gurzelen à Bienne, elle dispose d'un bassin de 60m² dédié à la culture de la spiruline.

François Brun: suite à une reconversion professionnelle en 2008 en arboriculture biologique et après avoir vécu 8 ans en dehors de l'Europe dans plusieurs pays chauds, il a découvert la spiruline dans une petite exploitation d'un village alternatif en Isère, en France. Depuis ce jour il n'a cessé de s'intéresser et de se former à la production de cette micro-algue et a envie de partager ses connaissances à ce sujet.

Comment t'est venue l'idée de cultiver de la spiruline ?

Après un diplôme de chef d'exploitation en agriculture biologique, l'objectif était de trouver une source de protéines (viandes, soja...) qui soit respectueuse de l'environnement. La culture de la spiruline ne requiert ni pesticide, ni herbicide, ni fongicide, ni insecticide, ni OGM. Elle nécessite moins d'eau et moins de surface agricole que toutes les autres sources de protéines. Il n'y a pas besoin de gros matériel énergivore en pétrole pour sa production. Pour couronner le tout, elle participe à la lutte contre l'effet de serre, car elle consomme du CO2 et produit de l'oxygène.

Si tu devais décrire la spiruline en une phrase.

La spiruline est un micro-organisme photosynthétique qui dispose de qualités nutritives extraordinaires, elle est notamment très riche en fer, en vitamines, en protéines et possède des propriétés antioxydantes.

D'où proviennent les premiers organismes de spiruline ?

La spiruline est une cyanobactérie qui date de 3 milliards d'années, elle est utilisée traditionnellement chez les Kanembous une tribu originaire du Tchad. On retrouve aussi des traces d'une consommation chez les Aztèques. Dans notre société elle a été découverte par hasard dans les années 60 au Mexique par des industriels: une entreprise, la Texaco, est la première à découvrir ses richesses et à les exploiter industriellement. Parallèlement en 1969, un couple d'idéalistes chercheurs M. et Mme Ripley D. Fox découvrent les vertus de la spiruline. Ils passeront le reste de leur vie à développer un système simple de production viable, propre, écologique, peu couteux et reproductible. Ce système est utilisable dans les pays chauds, pauvres en terres agricoles puisqu'il s'agit d›une culture en bassin.

La spiruline gagne donc à être connue ?

Oui, effectivement! Déclarée par l'OMS aliment du 21ème siècle, elle reste toutefois méconnue du public. Elle est produite à échelle industrielle dans certaines zones du globe (où), dans des fermes géantes qui privilégient la quantité à la qualité. Parallèlement, des associations telle qu'Antenna Suisse s'y intéressent pour mettre des programmes de lutte contre la malnutrition dans les pays du Sud tels que l'Inde ou Madagascar (www.antenna.ch). Le modèle agricole développé dans le nord pour la production artisanale de qualité est issu de cette expérience. Il existe plus de 200 fermes artisanales en France. En Suisse, « SpirulineBienne » figure parmi les pionniers.

Depuis combien de temps t'intéresses-tu à la spiruline ?

Je m'intéresse à la spiruline depuis 2008, et j'en produis à titre privé depuis 4 ans. J'ai rencontré plusieurs spiruliniers et j'ai suivi deux formations agricoles spécifiques.

Cultiver en milieu urbain est novateur. Pourquoi as-tu fait ce choix ?

D'une part être en milieu urbain permet de sensibiliser un public plus large. La Gurzelen est un lieu d'échanges et de coopération. Ce lieu est parfaitement adapté pour ce projet du fait de son emplacement en plein cœur de la ville de Bienne et de sa proximité des écoles, mais aussi du fait des différents projets déjà en place sur ce terrain. Des échanges, des synergies et des collaborations sont aisément possibles.
D'autre part, alors qu'on estime que pour une production professionnelle il faut 400m², le choix d'un bassin de 60 m² permet d'assumer la difficulté technique d'une production professionnelle tout en permettant une culture artisanale urbaine accessible à tous.

Comment est-elle cultivée ?

Elle se développe dans des bassins de faible profondeur (10 à 20 cm). Elle vit dans un milieu alcalin (pH > 10) et légèrement salée, et elle aime la chaleur. En Suisse, la culture doit avoir lieu sous serre.
Pour créer un milieu salé et alcalin nous utilisons du bicarbonate de sodium alimentaire et du sel de Guérande «Nature et Progrès», pour sa richesse en oligo- élements nécessaires pour la spiruline. Pour la nourrir, actuellement il n'existe pas de minéraux biologiques compatibles avec la spiruline pour produire une culture 100% «bio». A part le potassium utilisable en agriculture biologique, nous utilisons de l'azote 0,01g/l et du phosphore 0,1 g/l, par contre, tout surdosage tue la culture et du fait que nous sommes en bassin, tous les minéraux sont consommés. Il n'y a pas donc pas de pollution possible du milieu extérieur comme par exemple le lessivage de nitrates en agriculture conventionnelle.

Il faut une température à 37 degrés pour la cultiver, mais quelle est la consommation d'électricité ?

Aucune consommation d'électricité pour le chauffage: la serre chauffe uniquement avec les rayons du soleil. L'électricité est uniquement nécessaire pour la pompe de brassage d'eau 24h/24 qui consomme env. 24 watt. entre le début et la fin de la saison.

Comment la spiruline est-elle récoltée dans le bassin?

La spiruline est filtrée avec un filtre à 30 microns (la spiruline fait 1/10 mm). Il en ressort une pâte épaisse et verte qui ressemble à de la mozarella et qui est assez neutre en goût. Comme elle se conserve peu de temps sous sa forme fraîche, elle est rapidement séchée. Une fois séchée, elle peut se conserver pendant plus d'une année.

Comment consomme-t-on la spiruline?

Elle peut être consommée sèche avec un verre de jus de fruit ou réhydratée dans un yogourt, en pesto, en glace, en vinaigrette, tout est possible! Il vaut mieux éviter de la chauffer car elle perd certaines de ses qualités à la cuisson.

Où achète-t-on les micro-organismes, comment se les procurer pour commencer une culture ?

Pour l'instant, il existe un ou deux producteurs de semence en France, mais la plupart du temps, la semence se transmet entre producteurs. C'est le cas de spiruline Bienne avec une semence de type indienne (souche Lonar) qui vient du CFPPA (centre de formation professionnelle de production agricole) de Hyères en France et qui nous a été offerte gracieusement.

Où en est le projet aujourd'hui ?

La serre est en place, les bassins sont construits, la spiruline est dans les bassins en phase de multiplication. Nous avons besoin de soutien financier pour l'achat du matériel de transformation. Une campagne de financement participatif a été lancée début juin jusqu'au 29 juillet via la plateforme we make it. Elle servira à financer la construction de l'atelier récolte et transformation. Ainsi toute personne intéressée peut via le site wemakeit.com nous soutenir et choisir des contreparties : un repas bio lors de la fête de la spiruline le 14 septembre prochain, une formation privée ou en groupe, venir visiter la serre et déguster de la spiruline fraîche ou recevoir un paquet de spiruline sèche de la 1ere récolte.

Fotos: Andreas Bachmann

QUI ? spirulinebienne.ch

COMMENT ?
https://wemakeit.com/projects/spirulinebienne-2017

OÛ ? sur le terrain du Gurzelen, à Bienne

QUOI ? Formation à la culture et à la consommation de la spiruline tout public

Ein Ernährungsrat für Biel

Wie wollen wir uns Heute und erst recht in der Zukunft ernähren? Ernährungsstrategien sind das Instrument um Ernährungspolitik auf städtischer Ebene zu verankern und nachhaltig vom Acker bis auf den Teller auszugestalten.

— — — — —
Mathias Stalder
— — — — —

Künftig werden die Städte noch stärker durch Umweltverschmutzung, Ressourcenverbrauch und Klimawandel herausgefordert sein. Steigende Gesundheitskosten durch Fehl-ernährung und Übergewicht, Armut und Individualisierung können über die städtische Ernährungspolitik gemindert werden. Und durch die Demokratisierung der Ernährungssysteme entsteht ein neuer sozialer Kitt: Urbane Landwirtschaft, Vertragslandwirtschaften, Foodcoop's, eine Vielfalt an kreativen verarbeitenden Betrieben, partizipativen Bauern-Läden, regionalen Märkten, sprich ein Wandel der Bieler Esskultur. Das ist das Filetstück für eine neue städtische Ernährungspolitik!

Mächtige Städte

Die Vielfalt im Supermarkt ist nicht Spiegelbild einer vielfältigen, regionalen und nachhaltigen Landwirtschaft sondern einer globalisierten auf wenige global agierende Konzerne reduzierten Agrar- und Lebensmittelindustrie. Die Rohstoffe sind Dumpingware, meist ohne geringste soziale und ökologische Standards. Die industrialisierte Landwirtschaft verwandelt die Erde in eine Wüste.
Die Städte haben ein wichtiges Mittel in der Hand, dies zu ändern. Rund 280 Millionen Mahlzeiten werden nämlich gemäss Greenpeace jährlich in Schulen, Spitälern oder Heimen in der Schweiz serviert. Ein wesentlicher Teil davon liegt in städtischer Verantwortung oder wird von den Städten in Auftrag gegeben, so Greenpeace in ihrer Untersuchung «Essen nicht vergessen!» Biel landet darin auf dem zweitletzten Rang unter den zehn grössten Städten der Schweiz. Aber selbst bei Vorreiter Bern sieht die Umweltorganisation noch Handlungsbedarf. Es sind die Fleisch- und Milchprodukte, die den Löwenanteil der Umweltbelastung ausmachen, und die gilt es zu reduzieren, will das Klima geschützt wer-den. Gleichzeitig fordert Greenpeace, wie sie in ihrer Erklärung schreiben: «strenge Ernährungsrichtlinien, die Nachhaltigkeit, Gesundheit und Genuss unter einen Hut bringen.» Biel hat bereits mit der Annahme der «Initiative für gesunde Ernährung» den Weg geebnet, die schulischen Tagesstrukturen und Altenheime möglichst regional und biologisch zu versorgen. Die Initiative gilt es nun zügig umzusetzen. Den zweiten Schritt möchten wir mit der Gründung eines Ernährungsrates tun.

Bausteine der Ernährungsstrategien

Städte gründen Food Councils, zu Deutsch Ernährungsräte. Dort treffen sich die verschiedenen Akteure aus Wirtschaft, Zivilgesellschaft und Administration.
Sie erarbeiten Chartas, in denen sie ihre Ziele für eine nachhaltige Ernährungspolitik festhalten. Die Räte erarbeiten eine Bestandesaufnahme, formulieren eine gemeinsame Visi-on und setzen Massnahmen in Gang. Das ist zukunftsweisend und wird die Städte bleibend verändern. In Europa noch eine Ausnahmeerscheinung, haben rund 400 Kommunen in den USA und Kanada teils schon vor Jahrzehnten damit angefangen. In Grossbritannien zählt das 2013 gegründete Netzwerk «Sustainable Food Cities» bereits über 50 Mit-glieder.
In Biel fanden im kleinen Rahmen mittlerweile zwei Treffen statt. In der ersten Sitzung wurde das Konzept vorgestellt und man diskutierte Bedürfnisse und mögliche Ziele. Beim zweiten Treffen standen Fragen der Struktur, der Finanzierung und des Budgets im Zentrum. Der Ernährungsrat soll Plattform und Netzwerk sein, Informations- und Bildungsstelle, Anlauf- und Visionspunkt für eine resiliente Ernährungspolitik in und über die Stadt Biel hinaus. Der Ernährungsrat Biel soll mit einer breiten TrägerInnenschaft abgestützt sein: Von der Stadt über das Gewerbe, die Zivilgesellschaft und Politik bis hin zur urbanen Landwirtschaft und den Bäuerinnen und Bauern aus der Region. Damit die Stadt Biel in Sachen Ernährungsstrategien eine Vorreiterrolle einnimmt.

Mathias Stalder, ist zweifacher Vater in Biel, Gewerkschaftssekretär bei Uniterre und Koordinator der Initiative für Ernährungssouveränität.

Mehr zur Kampagne «Essen nicht vergessen!» www.greenpeace.ch/act/staedtevergleich/

Philipp Stierand: Stadtentwicklung mit dem Gartenspaten – Umrisse einer Stadternährungsplanung zum frei Herunterladen auf: http://speiseraeume.de

Broschüre «Für eine Ernährung mit Zukunft. Souveränität auf Acker und Teller» Uniterre. April 2013. Preis: Fr. 5.- zu beziehen über www.uniterre.ch

Ziele von ganz oben

Im September 2015 hat der Bundesrat die Agenda 2030 der UNO verabschiedet. Somit verpflichtet sich die Schweiz, die 17 Ziele für nachhaltige Entwicklung bis 2030 zu erreichen. Die Städte müssen hierbei eine führende Rolle einnehmen, denn sie verbrauchen drei Viertel der globalen Ressourcen und sind für ebenso viel der globalen Emissionen verantwortlich. Eine nachhaltige Ausrichtung der Städte führt zu einer besseren Ernährung, fördert die nachhaltige Landwirtschaft und garantiert die Ernährungssicherheit (Ziel 2). Dadurch senkt sich auch die Umweltbelastung pro Kopf (Ziel 11). Die Nahrungsmittel-verschwendung soll halbiert und das öffentliche Beschaffungswesen nachhaltig ausgerichtet werden. Resiliente landwirtschaftliche Methoden (Ziel 2.4), die Erhaltung der Ökosysteme, die Anpassungsfähigkeit an Klimaänderungen sind weitere Ziele der Agenda 2030.

Mitmachen und Abstimmen

Engagiere dich und beteilige dich an der nächsten Sitzung:
Donnerstag, 5. Juli 2018 oder der Donnerstag, 23. August jeweils um 19 Uhr im Wyttenbach-Haus; Jakob-Rosius-Strasse 1

P.S. Am 23. September ein zweifaches JA zur Ernährungssouveränitäts- und Fair-Food-Initiative. Für eine vielfältige, nachhaltige und gentechfreie Landwirtschaft!

Broschüre: «Unser Essen mitgestalten – Ein Handbuch zum Ernährungsrat» zum Gratis-Download unter www.inkota.de

Transition? Was, Wandel? - Jetzt und da, los!

«Wir wandeln uns. Wir sind bereit und wir sind viele.» Das war der Kern des Treffens vom 6. März in der Bieler Pauluskirche. Die Transitionbewegung – sie kommt ursprünglich aus dem englischsprachigen Raum und ist Teil der Permakulturbewegung – hat in Biel damit neuen Schwung erhalten.

— — — — —
Chrigi Wittker
— — — — —

Die Bewegung ist weltweit aktiv und sucht lokale Lösungen für eine gerechtere, widerstandsfähigere und positivere Welt. Rund 150 Interessierte trafen sich nun in Biel zu einem offenen und zweisprachigen Austausch, kundig organisiert und frisch-fröhlich geleitet von Noémie Cheval und Aline Joye. Die Ziele des Abends waren die Information und Sensibilisierung, die Wertschätzung der bereits existierenden Ansätze und Projekte, die Verbreitung der Lust auf die weiteren Schritte und das Verknüpfen der lokalen Akteurinnen und Akteure.
Dem Aufruf folgten viele privat Motivierte, Engagierte und Akteurinnen, dazu lokale Entscheidungsträger, Vertreter verschiedener Kirchen und Kulturen, Freundinnen des nachhaltigen Gemüseanbaus, Freunde des guten Geschmacks und viele mehr.

Wir durften uns in Duos, in Gruppen und im Plenum kennenlernen, diskutieren, Projekte vorstellen, voneinander lernen und sehen, dass die Welt sich wandelt. Dank uns und zu unseren Gunsten. Wir leisten Pionierarbeit, geniessen das und wissen einander zu schätzen. Es braucht uns alle.
Doch welcher Wandel wo und wie ist am dringendsten?
Darauf gibt es so viele Antworten wie Anwesende, es braucht Jede und Jeden von uns. Wir alle können dort den Hebel ansetzen, wo er uns am dringendsten und am wirkungsvollsten erscheint. Dort, wo wir uns wohl fühlen und etwas bewirken können.

Aktuelle Themen, die den meisten unter den Nägeln brennen, sind sicher die Ernährung, die Fortbewegung, der Ressourcenverbrauch, die Organisation von uns Menschen, das Zusammenleben der Menschen mit anderen Organismen, die Medien, sowie die Bildung.
Diesen Themen waren die Kleingruppen gewidmet, in denen wir den Austausch intensivieren konnten. Das hiess: Vorstellungsrunde, Sammlung der relevanten themenbezogenen Erfahrungen und Schwierigkeiten, sowie die Entwicklung einer gemeinsamen Vision.
Diese Visionen – zusammen mit wertvollen neuen Kontakten, Eindrücken, Handlungsschwerpunkten und einer guten Portion Zuversicht – nahmen wir mit nach Hause und tragen sie gestärkt in die Welt.

Für mich zentral war die erneute Erkenntnis, dass unser Überkonsum von etwelchen globalen Ressourcen mich nicht glücklich macht. Meine Lebensqualität hängt von gesunden lokalen Produkten und einem funktionierenden zwischenmenschlichen Netz ab. Das globale Wirtschaftswachstum ist vorbei; es wird Zeit, erwachsen zu werden. Der lokale Konsum ist die einzige Lösung, wenn man die globalen Auswirkungen unseres Konsumverhalten kennt. Politische Entscheide fallen heute kaum mehr wirklich an der Urne. Entscheidend ist, wem wir unser Geld anvertrauen: Lokalen Produzenten, Besitzerinnen von kleinen Lädeli, Kräuter-Heilkundigen. Oder internationalen Konzernen, die ihr Kapital zu Ungunsten ärmerer Länder einsetzen und die Gewinne auf Inselbanken deponieren und in 200m-Yachten investieren.

Diesen Entscheid fällen wir täglich, wenn nicht stündlich beim Einkaufen, bei der Fortbewegung, bei der Regulierung der Heizung, bei der Wahl der Feriendestination, wenn wir um unsere Gesundheit besorgt sind, beim schnellen Zmittag in der Stadt, beim Feierabend-Bier und bei der Wohnungsbeleuchtung. In der Schweiz sind wir Nutzniesser der globalen Ungerechtigkeiten – es wird Zeit, dass wir uns aus dem Luxus dem zuwenden, was wirklich notwendig ist und glücklich macht.
Dieser Wandel – die Transitionbewegung – geht uns alle an. Gemeinsam schaffen wir eine vernünftigere und lebensfrohere Welt. Heute und morgen. Für uns alle.

Chrigi Wittker ist Umweltdidakt, Freund des Lebenden, Ornithologe, Gartenbastler, Idealist, Permakultivator, Exkursionsleiter und erreichbar unter sackstarch.ch

Transition-Mittagstisch

Sich beim Mittagessen kennenlernen und Fragen rund um Transition besprechen: jeden 2. und 4. Dienstag (ausser Ferienzeiten) um 12:15 im Restaurant Gärbi an der Gerbergasse 25 in Biel.
www.transitionbielbienne.ch

Des graines à la bibliothèque

Une initiative pleine de sens, créative et qui fait appel à la participation des citoyens qui leur donne l'opportunité de devenir actifs pour la sauvegarde de la biodiversité locale.

— — — — —
Catherine Taillard
— — — — —

Traditionnellement, une bibliothèque se définit par une collection de livres. Mais la bibliothèque, c'est aussi un espace, un lieu. Connaissez-vous le concept de troisième lieu ? Il s'agit d'un lieu qui n'est ni le travail, ni la maison, mais qui permet les échanges sociaux sans être forcément commercial.
Afin de valoriser le concept de troisième lieu, j'ai voulu développer une grainothèque à la bibliothèque de la Ville. Le concept est simple : chaque jardinier amateur qui en a envie vient chercher librement et gratuitement des graines à la bibliothèque. Il peut les semer sur sa terrasse, son balcon ou dans son jardin, prendre soin des nouvelles plantes et récolter les graines ainsi produites, qu'il peut ensuite ramener à la grainothèque. Chaque personne peut proposer et déposer ses variétés de graines, pour autant qu'elles soient issues de culture biologique. Participer à ce projet, que l'on peut qualifier d'éco-citoyen, permet de préserver la diversité des semences locales, d'échanger des savoir-faire et contribuer à la biodiversité urbaine.
En marge de la grainothèque, la bibliothèque propose bien évidemment de nombreux documents sur le jardinage, les semences, la permaculture, la biodynamie, l'alimentation saine ou encore les jardins urbains. De plus diverses animations sont également prévues telles que conférences, workshop, balades dans la nature.
La grainothèque est à disposition durant les heures d'ouverture de la bibliothèque et les bibliothécaires se réjouissent de votre visite.

Catherine Taillard, bibliothécaire à la Bibliothèque de la Ville de Bienne
Pour les détails consulter le site de la bibliothèque: www.bibliobiel.ch

Eine Woche in Tamera

Tamera ist eine 1995 gegründete Arbeits- und Lebensgemeinschaft im Alentejo, Portugal. Unsere Autorin war mittendrin und kehrt tief berührt wieder heim nach Biel. Ein Erlebnisbericht.

— — — — —
Juliane Seifert
— — — — —

Luftaufnahme von Tamera. Foto: Ludwig Schramm

Aufwachen in Tamera: Vögel zwitschern, frische Luft steigt aus den sanften Hügeln und der Tau tropft von den Pflanzen. Dieser Ort gleicht einer kleinen Oase, verglichen mit der kargen Landschaft des Alentejo, die für ihr heisses und trockenes Klima bekannt ist und durch die der Zug bei der Anreise zwei Stunden von Lissabon kommend fährt. Gleich spüre ich, dass es ein friedlicher Ort ist, an dem vereinzelt kleinere Häuser in der grünen Landschaft um den See verteilt stehen. Wie sich herausstellt, ist Tamera eine Streusiedlung auf einer 150 Hektar grossen Fläche, die nicht auf einen Blick überschaubar ist. Zentral gelegen ist der grosse See, der den Sommer über als Wasserspeicher dient und die Fülle an Wasser in Tamera verkörpert. Durch die mit Permakulturspezialist Sepp Holzer angelegte Retentionslandschaft (abfliessendes Wasser wird auf offenem Boden durch einen Erddamm zurückgehalten und dadurch möglichst dort, wo es fällt, vom Boden aufgenommen) verfügt Tamera über eine eigene Quelle mit Trinkwasser und genügend Wasser, um die eigenen Gärten und Felder mit Wasser zu versorgen. Sogar in das angrenzende Tal fliesst nun ganzjährig ein kleiner Bach.
Der sorgsame und schonende Umgang mit der Natur und damit den Ressourcen beruht auf dem Kreislaufgedanken. So werden hier zum Duschen, Waschen und Spülen nur natürlich abbaubare Mittel verwendet. Dieser Ansatz durchzieht jeden Bereich von Tamera und wird im Konzept des Heilungsbiotops begründet. Auf der Website steht dazu: «Wir verwenden den Begriff «heilen» weniger für die Behebung einer Krankheit, als vielmehr in dem Sinn, die Trennung zu überwinden, die wir unter uns Menschen und zwischen uns und der Natur aufgebaut haben. Heilen bedeutet, die Ganzheit des Lebens wiederherzustellen.»

Die ganzheitliche Umsetzung der Vision von Tamera ist es auch, die mich so fasziniert und überwältigt. Neben den lebenspraktischen Bereichen wie Ökologie, Kooperation mit allen Wesen und Energietechnologie ist das zwischenmenschliche Miteinander zentraler Forschungsschwerpunkt der Gemeinschaft. Bei allem geht es um Verbindung und den Aufbau einer neuen angstfreien Kultur. Dies beginnt mit einem vertrauens- und liebevollen Miteinander. Zwischenmenschliche Beziehungen werden in der Gemeinschaft thematisiert und im Prozess gemeinsam begleitet und getragen. Berührend sind die Momente, in denen sich mein Herz öffnet und ich in einer Umarmung tiefe Verbundenheit spüre. Es spricht für sich, dass die Gemeinschaft von Tamera bereits seit 40 Jahren besteht – zunächst in Deutschland entstanden und schliesslich vor 20 Jahren in der Nähe des alten Steinkreises bei Evora angesiedelt.

Gemeinschaft in Tamera: Ich bin Teil einer Gruppe von 24 Menschen, die zum Kennenlernen von Tamera aus zehn Ländern angereist sind. Das Programm der Einführungswoche bietet Interessierten die Möglichkeit, Einblick in das Leben und vor allem die Inhalte der Gemeinschaft zu bekommen. Im klar geregelten Tagesablauf aus Vortrags- und Gesprächsrunden mit Führungen übers Gelände, Mahlzeiten und Freizeit bekommen wir Stück für Stück Einblick in die verschiedenen Bereiche der Gemeinschaft. Wir sind zum Kennenlernen und Studieren da. Die Coworker, wie die dauerhaften Bewohner in der Gemeinschaft heissen, gehen unterschiedlichen Tätigkeiten nach und können auch verschiedene Stationen durchlaufen. Neben Werkstätten (Textilien und Kräuter) und dem Solar Test Field, der Forschungswerkstatt zur Nutzung von Solarenergie gibt es die Gärten, welche in Permakultur Gemüse und Obst anbauen und damit einen grossen Teil des Bedarfs der Gemeinschaft decken, sowie die Schule, die Gästebetreuung mit dem Campus und politische Aktivitäten. Im Projekt von Terra Deva wird dem Kontakt und der Kooperation mit allen Wesen nachgegangen und eine naturbezogene Spiritualität gelebt.
Zum gemeinschaftlichen Leben gehört auch das gemeinsame Essen. Zu den regelmässigen Essenszeiten (8h, 13h und 19h) gibt es feinste vegane Kost – Salat, gedünstetes Gemüse mit Beilagen von Linsen oder Bohnen und Ähnliches. In den zwei Grossküchen – davon eine Solarküche, die in den Sommermonaten nur mit Sonnenenergie und Biogas kocht – bereiten die Küchenteams die Mahlzeiten zu. Vergleichbar mit einer Kantine wird das Essen ausgegeben, und im Essbereich, grossteils unter freiem Himmel, sitzen wir dann grüppchenweise in Gespräche vertieft und tauschen uns angeregt über den Wandel aus.

Tief berührt und bewegt von diesem Umfeld, wo ich mich entfalten durfte und Verbundenheit zu meinen Mitmenschen, zur Natur, zum grossen Ganzen erlebte, verabschiede ich mich mit Dankbarkeit und von Liebe erfüllt. Die Hoffnung ist geweckt, dass Veränderung möglich ist.

Juliane Seifert ist als freie Produktionsleiterin im Bereich der darstellenden Künste tätig und interessiert sich für nachhaltige Lebensgestaltung und Heilung, wofür sie Anregungen in Tamera suchte.

Mehr Infos unter www.tamera.org

La Transition à Bienne est bien vivante !

Les conclusions d'une recherche internationale ont révélé, que la participation à des formations était un des facteurs de succès des initiatives de Transition. Nun fand der Basiskurs « lancer une initiative de Transition» auch in Biel statt. Ein Einblick mittels Statements der Teilnehmenden.

— — — — —
Miriam von Känel
et Noémie Cheval
— — — — —

Depuis la naissance du mouvement Transition en Angleterre (2006), la formation « lancer une initiative de Transition» a été mise en place pour soutenir les personnes et les groupes sur le chemin de la résilience.
Dieser Basiskurs wurde bereits mehrere hundert Male in fast 40 Ländern der Welt durchgeführt – Anfang Juni auch in Biel, mit Vincent Wattelet vom belgischen Reseau Transition als Trainer. Dix participant-es se sont engagé-es pour ces deux jours de formation

Pourquoi as-tu décidé de participer à cette formation ? Was hat dich dazu bewegt, an dieser Weiterbildung teilzunehmen?

Martin Gunn (Bienne) : J'ai participé à la formation parce que j'ai envie de contribuer au changement, de rencontrer des gens qui partagent ma vision et d'en apprendre davantage sur ce magnifique mouvement.

Andreas Dönges (Biel): Durch einen Kollegen kam ich vor ein paar Wochen in Kontakt mit Transition Biel. Im Hinblick auf das Kurswochenende hatte ich prompt eine Grundsatzentscheidung zu treffen: Entscheide ich mich für eine klassische Weiterbildung in der Schulmedizin oder wähle ich etwas ganz Neues? Ich habe mich für etwas ganz Neues entschieden und bin zutiefst dankbar dafür. Ich spüre, wie mein eigener Wandel einen grossen Wandel unserer Gesellschaft und unseres Planeten reflektiert, der uns alle angeht.

Miriam von Känel (Bern): Seit Herbst 2017 bin ich Mitglied von Transition Bern und engagiere mich dort vor allem in der Kreativgruppe «Innerer Wandel».
Die Weiterbildung in Biel habe ich einerseits besucht, weil ich hier arbeite und in diesem Sinne auch in Biel verwurzelt bin, andererseits, weil es mir ein Anliegen ist, sprachliche Hürden zwischen den Transition-Initiativen innerhalb der Schweiz zu überwinden. Die Kurssprache Französisch war zwar eine Herausforderung für mich, hat mich aber auch motiviert, wieder vermehrt Brücken über den Röstigraben zu schlagen.

Qu'est-ce qui t'as particulièrement nourri ?

Martin Gunn: Mon premier coup de cœur, ce sont les personnes que j'y ai rencontrées et l'ambiance au sein du groupe. Ensuite l'exercice sur «la résistance au changement » m'a particulièrement marqué dans la mesure où il nous a permis-e-s d'identifier rapidement les liens entre les actions « contraires à nos valeurs personnelles », les excuses qui les justifient et les besoins qui les sous-tendent. Enfin, j'ai apprécié la gestion de la parole, qui permet à chacun-e de s'exprimer librement et aux autres d'écouter attentivement.

Qu'est ce qui était nouveau pour toi ?

Natalie Dessarzin (Bienne) : Pour moi, la nouveauté peut se résumer par la combinaison de deux mots : militant- méditant.

Ein wichtiger Aspekt der Transitionbewegung ist die «Innere Transition» - Was bedeutet dies für dich und weshalb erachtest du sie als wichtig?

Miriam von Känel: Das Thema «Innere Transition» interessiert mich besonders, weil ich überzeugt davon bin, dass der innere und der äussere Wandel sich gegenseitig bedingen. Für mich persönlich bedeutet dies zum Beispiel, meine eigenen Haltungen kontinuierlich zu reflektieren oder mein Verständnis von der Beziehung zwischen Mensch und Natur zu vertiefen, etwa die Möglichkeit, den Menschen als Teil des gesamten Lebensgeflechts, die Natur als Subjekt zu verstehen.
Ein weiterer wichtiger Aspekt des inneren Wandels stellt für mich auch der nachhaltige Umgang mit den eigenen Ressourcen dar. Wo viel Herzfeuer ist, kann auch vieles ausbrennen, wenn das Feuer nicht beständig genährt wird. Als Psychologin und Psychotherapeutin glaube ich, in diesem Bereich etwas zur Unterstützung engagierter Menschen beitragen zu können.

Andreas Dönges: Für mich hat «Innerer Wandel» auch mit Friedensentwicklung zu tun. Als Psychiater sehe ich so viel Schmerz und Unfrieden, der mit gestauten und unterdrückten Emotionen zusammenhängt, mit erlernten Begrenzungen und zerstörerischen Überzeugungen sich selbst und anderen gegenüber. Ich wünsche mir, einen Beitrag leisten zu können, welcher den inneren Frieden im Menschen unterstützt.

Lors de l'exercice d'anticipation comment avez-vous imaginé Bienne en 2030? Wie habt ihr euch in der Visionsübung Biel im Jahr 2030 erträumt?

Andreas Dönges: Eine dieser gemeinsamen Visionen war eine Stadt Biel, die einer grünen Oase gleicht, auf deren Strassen man über weiches Moos läuft, mit Menschen, die sich als Künstler und Artisten vergnügen, vorbei an einem Zentrum der Liebe aus farbigem Glas, in dem Menschen Energie empfangen und weitergeben können. Vorne beim See steht eine futuristische Schule mit einem Kuppeldach, wo Kinder als Gelehrte ihr Wissen weitergeben und Greise ihre Erfahrungen teilen, in völlig freiem Kommen und Gehen.

Et quel est votre prochain petit pas réaliste pour la Transition? Und was ist dein nächster kleiner realistischer Schritt für die Transition?

Martin Gunn: Mon prochain petit pas pour la Transition sera de changer mon point de vue pessimiste sur le monde, de privilégier un discours positif et de passer de « militant-médisant » à « militant-méditant ».

Miriam von Känel: Als nächsten konkreten Schritt werde ich zusammen mit einer Kollegin von Transition Bern und in Zusammenarbeit mit einer anderen Umweltorganisation einen Workshop zum Thema «Innerer Wandel» am Illuminox-Festival organisieren.

Natalie Dessarzin: De manière générale, j'aimerais participer à la création de lieux où les gens peuvent se parler et s'entre-aider, échanger des expériences et élaborer des projets communs.

Andreas Dönges: Ich bin auf der Suche nach Experten, welche der Frage nachgehen: was sind die Zutaten zu mehr Frieden in mir selbst und unter den Menschen? Diese Friedens-Zutaten möchte ich uns jeden Tag zu unserer gesunde Nahrung als Nachtisch servieren, auf dass Biel und die Welt im Jahr 2030 vor Frieden über alle vier Backen strahlt!

Elodie Bricourt (Lausanne): Je ne vis pas à Bienne mais le groupe de transitionneurs-euses que j'ai pu y découvrir propose non seulement des initiatives concrètes qui préparent la ville de Bienne de demain, mais encore dégage une énergie magnifique. Cette énergie liée à celle de tous les hubs dans le monde tisse une toile salutaire et réjouissante. Je suis pleine de gratitude envers ces Biennois-es pionniers-ères et semeurs-euses d'espérance ».

En 2018-2019, la formation sera donnée en allemand à Bienne, si vous êtes intéressés adressez-vous à info@reseautransition.ch
Der nächste Kurs 2018/2019 in Biel wird auf Deutsch gehalten werden. Mehr Informationen unter: info@reseautransition.ch

Photos: Pauline Metry

www.reseautransition.be

Et pour la Transition à Bienne rendez-vous sur www.transitionbielbienne.ch

La Transition est un mouvement de citoyens qui se réunissent pour réimaginer et reconstruire notre monde.

Lancé en 2006, le mouvement soutient ces citoyens pour les aider à relever les grands défis auxquels il sont confrontés, en commençant au niveau local. En se rassemblant, les citoyens sont capables de proposer de nouvelles solutions innovantes, de les partager et de les améliorer collectivement.
En pratique, ces citoyens se réapproprient l'économie, suscitent l'esprit d'entreprise, réimaginent le travail, développent de nouvelles compétences et tissent des réseaux de liens et de soutien. C'est une approche qui s'est répandue maintenant dans plus de 50 pays et dans des milliers d'initiatives: dans des villages, des villes, des universités et des écoles.
(Source : https://www.reseautransition.be/)

Rester pleinement humain dans un monde en transition

La formation « lancer une initiative de transition » peut être aussi un moyen de rejoindre les personnes là où elles sont dans leur cheminement personnel et de leur donner une opportunité de mettre leurs compétences au service du mouvement de la transition.

— — — — —
Anne Howald Balz
— — — — —

Je fais partie de ces personnes qui « savent » depuis 40 ans : qui savent que notre planète est en danger, que nous consommons trop et de manière inadéquate, que notre confort repose sur l'exploitation des êtres humains, des terres, des sols et des ressources, qui savent que nous sommes dans une course effrénée et destructrice qui nous anéantira si nous ne changeons pas.
Et pourtant, comme tant d'autres, je ne mets en œuvre les actes nécessaires au changement que très lentement. Depuis que j'ai entendu parler du mouvement de la transition, j'y vois une voie possible, concrète et réaliste, qui pourrait me permettre de me frayer un chemin entre la peur, le désespoir, l'impuissance, la colère et la rage vers la Vie.

J'étais présente le 6 mars à Saint-Paul à Bienne pour la soirée organisée par Action de Carême et Pain Pour le Prochain. C'est là que j'ai entendu parler de la formation Lancer une initiative de transition. J'ai pressenti que j'y trouverais des réponses à mes aspirations, mes besoins et mon besoin d'agir et je m'y suis donc inscrite.
Durant les deux jours de formation, Vincent Wattelet, secondé de Pauline Metry et Nikola Sanz, nous ont proposé une palette d'expériences particulièrement larges permettant à tous nos aspects d'êtres humains de se mobiliser et se nourrir. En effet, tout au long du vendredi et du samedi, ce sont tour à tour la pensée, les émotions, l'imaginaire, le corps, la capacité à être en relation que nous avons mis en œuvre. Les ingrédients qui ont rendu possibles ces expériences sont aussi bien les grandes compétences de Vincent, le cadre protecteur – bienveillance, souveraineté, confidentialité - que l'attitude participative, curieuse et pleine de respect de toutes les personnes présentes.
C'est peu dire que les temps forts se sont succédé tout au long des deux journées. Tous mériteraient d'être racontés... Cependant, je me limiterai à celui-ci: j'ai particulièrement apprécié la manière de Vincent de nous amener, à travers un jeu, à prendre connaissance d'informations récentes concernant les domaines pétroliers, climatiques et plus globaux touchant à la destruction de la Planète. Son accompagnement dans ce moment où nous nous informions au sujet de ces terribles données, le fait d'échanger à plusieurs participants et de porter les informations ensemble, puis de nous exprimer sur ce que nous ressentions nous a permis de laisser de la place à nos émotions, la détresse, l'impuissance et la colère, puis de nous y appuyer pour aller plus loin. Une belle démonstration de comment ne pas se laisser piéger par la culpabilité ou le déni face à ces informations catastrophiques ! Je suis impressionnée d'avoir eu en deux jours accès de façon si agréable, profonde et respectueuse à la complexité des thèmes liés au mouvement de la transition.

Depuis 40 ans, j'ai suivi une forme de nécessité personnelle, celle de m'unifier en pratiquant d'une part la prière et la méditation et d'autre part des approches psychothérapeutiques corporelles, émotionnelles, relationnelles et énergétiques, en développant ma sensibilité au vivant et en devenant psychothérapeute. La transition intérieure, l'un des domaines d'application du mouvement de la transition, m'invite à me mettre en route d'une nouvelle manière. Je vois que toutes les facettes de cette longue préparation personnelle m'amène à m'y engager et y trouvent leur place. Le prochain petit pas que j'ai décidé de faire, outre celui d'écrire cet article, est de constituer à Bienne un groupe de collègues psychothérapeutes ; deux d'entre eux étaient présents à la formation. Notre projet n'a pas encore de forme claire, mais l'idée est de faire le lien entre notre spécificité professionnelle et le mouvement de la transition, peut-être aussi de nous mettre à disposition pour soutenir les artisans de la transition, par exemple pour prévenir leur épuisement, et également selon la vision d'un de ces collègues, de faire grandir la paix intérieure.

Anne Howald Balz est psychologue - psychothérapeute, mère de 4 jeunes adultes et bientôt grand-mère. Comme un champignon soutient la croissance et la santé des arbres dans la forêt, elle considère que son rôle est de soutenir les actions et les attitudes des personnes et des groupes qui prennent soin du Vivant.

Spiel als Potential

Über 150 Menschen aus den Bereichen Raumplanung, Architektur, Soziale Arbeit und Kunst haben am Spielfestival von Pro Juventute in Biel Ideen ausgetauscht, wie das Zusammenleben in den Städten gestaltet werden und welchen Beitrag das Spiel dabei leisten kann.

– – – – –
Jacqueline Zimmermann
– – – – –

Foto: Pro Juventute

Kinder spielen gerne und überall. Es gibt aber Orte, da sind sie nicht willkommen. Selbst der Bieler Gemeinderat Cédric Nemitz, der die Spielkonferenz der Stiftung Pro Juventute eröffnete, kennt aus seiner Kindheit den Leitsatz vieler Eltern: «Man spielt nicht auf der Strasse».

Haben Sie gewusst, dass es laut Bundesamt für Statistik viermal mehr Autos als Kinder im Alter von 0 - 10 Jahren gibt? Der Freiraum der Kinder hat sich verändert: die Strassen sind vollgestopft mit Verkehr, die Naherholungsräume werden weniger – durch verdichtetes Bauen. Und wo sich die Kinder dann doch ihre Spielinseln schaffen, geht es meistens nicht lange, dann kommen andere, finden es zu laut, fühlen sich durch die Kinder gestört und wollen den Platz oder den Raum wieder für ihre Bedürfnisse beanspruchen. Aber auch die verplante Freizeitgestaltung sowie das Sicherheitsdenken der Erwachsenen wirken einschränkend auf den Freiraum der Kinder. Kreative Ideen sind gefragt, wie bestehende öffentliche Plätze gestaltet und belebt werden können, damit sie zum Verweilen einladen und nicht zu Konflikten führen.

Das Spielfestival am 25. und 26. Mai verband fachliche Inputs und Referate mit konkreten Spielaktivitäten und über 30 Workshops. Das Ziel war, zwischen Spielaktivisten und Spielaktivistinnen aus verschiedenen Fachbereichen die unterschiedlichen Perspektiven und Erfahrungen zum Thema «Bespielbare Stadt» auszutauschen.

Ein Faden lockt, ein Ei überrascht

Im Workshop «Parallel Playground» lud ein dänisches Künstlerpaar die Teilnehmenden dazu ein, auf einem klassischen Spielplatz eine parallele Spielwelt zu gestalten. Mit einfachen Materialien wie Schnur, Zettelchen und Überraschungseiern wurde eine Art Schatzsuche gestaltet. Ein heraushängender roter Faden oder ein gelbes Zeichen sollen vorbeilaufende Menschen aufmerksam und neugierig machen. Mit etwas Mut wird dann am roten Faden gezogen und plötzlich befindet man sich mitten in einem Spiel. Einmal findet der Neugierige eine Schatzkarte, ein andermal eine Notiz, die ihn auffordert sein Lieblingslied zu singen. Oder im Sand des Spielplatzes wird eine Schnur vergraben, die durch das Aufrollen zu einem Überraschungsei führt. Im Ei versteckt liegt der Schatz. Es ist eine Holzkuh. Welche Freude für den Finder oder die Finderin! Solche kleinen, einfachen verspielten Ideen, lassen sich sehr gut in unseren Alltag integrieren und verzaubern für einen Moment jene, die sich darauf einlassen. Beim nächsten Besuch eines Spielplatzes den roten Faden und Papier nicht vergessen und einen verlockenden Parallel Playground gestalten. Die neugierigen Kinder werden dankbar sein!

Innovation durchs Machen - eine Spiellandschaft entsteht

Auf der Esplanade vor dem Kongresshaus wurde ebenfalls ein bespielbarer städtischer Raum geschaffen. Im Workshop «Planspiel Raumentwicklung in Echtzeit» forderten die Teams des Quartierinfo Bözingen und der Kinderbaustelle Biel die Teilnehmenden auf, in einer befristeten Zeit ein kreatives Bau- und Spielangebot zu planen und aufzubauen. Wie bei Planspielen üblich übernahmen die Teilnehmenden verschiedene Rollen, wie zum Beispiel Bauleiter, Arbeiter oder Platzabwart und mussten gemeinsam die Aufgabe lösen und Entscheidungen treffen. Für die zu errichtende Spiellandschaft standen diverse Materialien wie Holzlatten, Paletten, Holzwände für ein Labyrinth, sowie Elemente für ein Wasserspiel bereit. Zuerst wurde geplant und aufgeschrieben bis es dann nach langen Diskussionen an die Arbeit ging. Bauexperten standen den Teilnehmerinnen und Teilnehmern dabei unterstützend zur Seite. Schnell war klar, wer welche Rolle einnimmt, wer lieber diskutiert und wer gerne arbeitet.

Nach einer knappen Stunde waren auf der Esplanade erste Bestrebungen ersichtlich, die auf verschiedene Spielbereiche hinwiesen. Die nachfolgende Gruppe hatte die Aufgabe, das geplante und teils umgesetzte Bauvorhaben fertigzustellen. Dabei war es wichtig, auf die Sicherheit zu achten, da die Kinder am Samstagnachmittag anlässlich des Weltspieltages zur Spielaktion eingeladen wurden, sich den Platz mit den verschiedenen Spielmöglichkeiten anzueignen. «Es ist immer wieder erstaunlich, wie viel Kreativität und Innovation durchs Machen und nicht durch stundenlanges Recherchieren entwickelt wird», stellte Pascal Riedo, Leiter des Quartierinfos Bözingen, am Ende zufrieden fest.

Das Planspiel ist ein spielerisches Beteiligungsformat, welches den Teilnehmenden erlaubt, sich unvoreingenommen an ein bestimmtes Thema zu wagen und verschiedene Wege auszuprobieren, ohne Angst und Konsequenzen. Vor allem Unternehmen setzen Planspiele als Instrument der Strategieentwicklung und Entscheidungsfindung ein. Sie sind überzeugt, dass durch das Eintauchen in eine fiktive Realität, und durch ein spielerisches Einnehmen von Rollen eine ganzheitliche Problemsicht sowie eine Lösungsfindung schneller zu erreichen sind.

Bezogen auf die Stadt Biel sind Planspiele oder andere Beteiligungsformen sehr aktuell. Resultate der Diskussionsabende «Stadtidee» im Jahr 2017 in Zusammenhang mit der Überarbeitung der Stadtordnung und der Entwicklung der Vision und Strategie 2030, zeigen, dass es ein grosses Bedürfnis der Bielerinnen und Bieler ist, die Einbindung der Bevölkerung in Entscheidungsprozesse zu verstärken.

Spielerisch den Neumarkt neu erfinden

Das Planspiel als spielerische Art von Beteiligung ist ein interessanter Ansatz für die Mitwirkung verschiedener Alters- und Interessensgruppen bei der Gestaltung öffentlicher Plätze. Konkret für Biel könnte eine Aufgabe lauten: Erstellt auf dem Neumarktplatz einen willkommen heissenden Begegnungsort, der für alle Menschen in der Stadt Biel einfach zugänglich und attraktiv ist und zum verweilen einlädt.

Jung bis Alt, mit unterschiedlichsten kulturellen Hintergründen würden dazu gemeinsam Ideen entwickeln. Die Chance ist gross, dass sich darunter Ideen befänden, die von einer Fachperson nie in Betracht gezogen würden. Zum Beispiel fänden die Jugendlichen einen Beobachtungsturm toll, die Kinder wünschen sich ein Wasserspiel wie auf dem Bundesplatz, und die älteren Menschen träumen von Bänken und Bäumen, um von dort der lebendigen Spielkultur zuzuschauen. Dargestellt werden die Ideen im kleinen Rahmen zum Beispiel mit Legosteinen oder im grösseren Rahmen direkt auf dem Platz mit Holzlatten, Schläuchen und sonstigen Materialien.

Wichtig dabei ist die spielerische Auseinandersetzung mit dem Thema der Platzgestaltung sowie der Dialog untereinander. Dieses Zusammenführen verschiedener Menschen und das gemeinsame Erarbeiten kreativer Lösungen stärken das gegenseitige Verständnis. Der Spielforscher Fred Donaldsons bestätigt: «Ürsprüngliches Spiel löst keine Konflikte, es macht sie überflüssig.» Das Spiel befreit uns von festgesessenen Vorstellungen, macht uns tolerant und offen für Ideen anderer.

Es braucht Mut, spielerische Beteiligungsformen auszuprobieren. Biel als multikulturelle, tolerante und offene Stadt mit all den engagierten Menschen könnte ein Zeichen setzen und die Idee der bespielbaren Stadt im Sinne spielerischer Mitwirkung in Stadtentwicklungsprozessen für ihre Vision 2030 festlegen. Damit würde sie anerkennen, dass die eigentlichen Experten und Expertinnen der Stadtplanung die Menschen sind, die auf Biels Strassen und Plätzen unterwegs sind und diese Stadt so lebenswert machen. Dazu gehören auch die Kinder!

Und bei der Person, welche die Kinder auf dem Spielplatz wieder einmal zu mehr Ruhe aufrufen möchte, besteht immer noch die Hoffnung, dass ihr ein roter Faden begegnet an dem eine liebenswürdige Überraschung hängt, welche selbst sie zu einem Lächeln bringt.

Jacqueline Zimmermann setzt sich ein für mehr Freiraum und Partizipation, arbeitet bei der Pro Juventute Kanton Bern und lebt mit ihrer Familie in Biel.

Teilnehmende des Workshops «Parallel Playground» tüfteln an neuen Ideen. Foto: A secret club, www.schhh.net

111 Orte in und um Biel/Bienne die man gesehen haben muss

– – – – –
Gaia Renggli
– – – – –

Un nouveau guide touristique trône derrière les vitrines de l'unique librairie de la ville. Il s'adresse aux biennois-e-s et aux visiteurs de passage qui maîtrisent la langue de Goethe. L'éditeur allemand, Emons, s'est refait une belle place sur le marché du livre en 2008 grâce à son concept de guide de voyage nommé 111 Orte in und um, « 111 lieux qu'on doit avoir vu à/autour de ».Le concept marche si bien, comme si le chiffre 111 était la clé d'un code, qu'il s'étend à d'autres sujets. En août paraîtra par exemple « 111 plantes poisons ». Pourquoi pas.

Revenons à Bienne, le temps de 111 lieux. La préface nous apprend que le projet est une déclaration d'amour à Biel/Bienne. On plonge à travers les pages dans un odre alphabétique, les localités en premier (Aarberg, Bellelay, Bellmund...), puis les lieux (Dufourstrasse, Elfenaupark, Engelsbrunnen...), ce qui ne permet pas de faire un itinéraire livre en main dans un ordre chronologique. À cette fin, trois plans regroupant les 111 highlights seront utiles au promeneur. Chaque étape livre un petit bout d'histoire de la ville. Ainsi, les plus jeunes, se verront rappeler qu'à Bienne on fabriquait des savons (Nr. 62), des vélos (Nr. 19), des Cadillacs, des Chevrolets, des Pontiacs (Nr. 30) avant de fabriquer du chocolat (Nr. 17), d'écrire des fictions (Nr. 44) ou d'être le siège du plus grand groupe horloger mondial (Nr. 32). Comme dans tout city-guide qui se respecte, on retrouvera les édifices, salles (Nr.33), et détails architecturaux marquants ou représentatifs d'une époque révolue ou contemporaine, les bars (Nr.13), restaurants (Nr. 55), magasins (Nr. 27), parcs et activités (Nr.51) qui valent le détour. Mais pas que. On retrouve aussi dans la liste des 111 une salle d'attente (Nr. 71), le brouillard biennois (Nr. 50) et... Vision 2035 (Nr. 69) !

L'auteure, Sonja Muhlert, enseignante au gymnase Biel-Seeland et biennoise d'adoption depuis plus de 15 ans, n'en est pas à son coup d'essai puisqu'elle a déjà écrit et fait écrire à ses élèves sur des lieux inspirants à Bienne, ouvrage paru chez l'éditrice Anna Ursi Aeschenbach (brotsuppe Verlag, Nr. 68).

Le livre serait parfait pour faire comprendre à mes amis pourquoi je suis biennoise depuis 2010, si seulement je ne devais pas leur offir un cours d'allemand en même temps !

Petit tour d'horizon commenté de certains numéros cités précedemment, pour francophones en vadrouille à Bienne

Nr. 13 – Le café Odéon, où tout est bon, certainement. L'incontournable café « point de chute » dans la rue de la gare, où rien ne me semble meilleur qu'ailleurs mais où il fait bon être, dans un decorum années 30.

Nr. 19 – L'ancienne manufacture de vélo COSMOS, on y trouve aujourd'hui une brocante à l'avant et une imprimerie à l'arrière (officina-helvetica.ch) qui travaille avec d'ancienne presses.

Nr. 27 – Favorit Market, première et unique épicerie roumaine en Suisse

Nr. 30 – L'usine de General-Motors de 1936 à 1975 !

Nr. 32 – Le siège de SWATCH GROUP, et si on ne connaît rien à l'architecture ultra contemporaine ni aux montres, le parc « Île-la-Suze » qui part de la structure en forme de ver (encore en construction) et mène, en suivant le cours d'eau, jusqu'aux fameuses Gorges du Taubenloch (Nr. 65). Promenade rafraîchissante assurée en plein été.

Nr. 44 – L'Institut littéraire suisse, ce qui m'a amenée à Bienne, en 2010.

Nr. 51 – Neptun, location de bateaux et de pédalo, jamais testé, mais si souvent intriguée par les habitantes si blondes de la maisonnette bleue et blanche.

Verlosung - 3 Exemplare für unsere LeserInnen
«111 Orte in und um Biel/Bienne, die man gesehen haben muss» ist eine Liebeserklärung einer Wahlbielerin (Autorin Sonja Muhlert) und eines Wahlbielers (Fotograf Adrian Künzi) an ihre Stadt. Wir, die wir mit unserer Redaktion der Vision 2035 ebenfalls im Buch porträtiert sind, haben drei Exemplare davon zu vergeben. Wir verlosen sie unter allen Einsenderinnen und Einsendern eines Mails an info@vision2035.ch oder einer Postkarte an Vision 2035, Obergasse 22, 2502 Biel bis am 25. Juli.
Viel Glück bei der Teilnahme.

87 Prozent!

Der 17. Mai 2018 war ein wichtiger Tag. 500 Empörte kamen zum Flashmob in die Bieler Altstadt, um gegen den Entscheid des Kantons, die Variante «Westast – so besser!» nicht näher zu prüfen, Alarm zu klingeln. Das zeigte Wirkung. An der anschliessenden Stadtratssutzung wurde ein dringliches überparteiliches Postulat überwiesen, welches den Vergleich des Alternativvorschlags zum Westast mit dem Ausführungsprojekt von einem neutralen Gremium fordert. Hier das flammende Plädoyer von Benedikt Loderer (Grüne) wie er es an diesem Tag im Stadtrat hielt.

– – – – –
Benedikt Loderer
– – – – –

Madame la Présidente, meine Damen und Herren,

ich habe Ihnen nur drei bittere Wahrheiten anzubieten: Ein Prozentzahl, das Autozählen und Betrachtungen zu einem Grundstück.

87 Prozent! Da fehlen nur noch 13 zum Ganzen. Autobahnbauen ist, wenn der Bund zahlt und der Kanton diktiert, genauer, die Jagd auf das Bundesgeld, ist der Sinn der Kantone. Dem sagt man Föderalismus. Ist jemand gegen den Föderalismus in diesem Saal? 87 Prozent! Wer diesen Wert begriffen hat, hat keine Fragen mehr. Denn, so spricht der Regierungsrat, «beim Alternativprojekt wäre der Bundesanteil deutlich tiefer, weil der Bund sich voraussichtlich nur an den Kosten der Tunnelunterfahrung und nicht am Boulevard beteiligen würde».

Was heisst voraussichtlich? Der Regierungsrat hat seine Hausaufgaben nicht gemacht und die Frage gar nicht abgeklärt. Es ist jedoch offensichtlich, dass das Projekt «so besser» eine Paketlösung ist, oben und unten gehören zusammen. Will der Regierungsrat mit Tagbau operieren, nur damit der Bund auch oben zahlt? Die Moral? Der Kanton lässt zwei Wunden im Stadtkörper zu, die nie verheilen werden, nur weil er fürchtet, die heilige Prozentzahl 87 sinke. Obwohl er zähneknirschend zugibt, dass «so besser» billiger ist, will er das offizielle Projekt durchstieren. Es geht um 87 Prozent! Die Stadt Biel zahlt dafür mit zwei unsinnigen Löchern und der endgültigen Trennung vom See. Erst der Bahndamm und nun der Autograben. Biel wird kaltblütig den 87 Prozent geopfert.

Nun das Autozählen. Zu welchem Ende bauen wir Autobahnen? Um der Mobilität willen? Mitnichten, Autobahnen dienen der Entlastung. So tönt es gebetsmühlenartig allüberall. Wird der Westast wie geplant gebaut, dann wird ewige Ruhe herrschen in den Quartieren. Garantiert. Leider verschwinden die Autos trotzdem nicht, die Anschlüsse spucken sie wieder aus und, heureka! sind sie wieder in den Quartieren.

Wir müssen aufhören mit dem Autozählen und mit der Stadtentwicklung beginnen. Es gibt ein Leben nach der Autobahn, das wahre, richtige, wichtige. Wer verkehrliche Entlastung als Hauptziel verfolgt, der verkennt (willentlich oder blind) das tatsächlich Entscheidende, den Städtebau. Der ist wichtiger als der Verkehr, genauer, es geht um Biel, nicht den Verkehr. Was wir bauen, muss stadtverträglich sein, nicht bloss verkehrstauglich. Der Röhrenblick des Verkehrsbewältigens sieht nur Autos. Meine Damen und Herren, wer das Verkehrsproblem lösen will, muss die Autos reduzieren. Das hat übrigens auch die Begleitplanung herausgefunden, was aber niemand zur Kenntnis nehmen wollte. Schluss jetzt mit dem technokratischen Selbstbetrug, das Zeitalter der städtebaulichen Vernunft muss beginnen.

Zum Schluss noch die Betrachtungen zu einem Grundstück. Das Schlachthaus mit Umschwung soll im grossen Loch verschwinden. Damit ist's weg. «So besser» spart es auf. Es ist ein strategisches Grundstück. Man könnte es für Regierungsrat Schneggs Spital einsetzen oder für eine spätere Aufgabe aufbewahren Ohne das Grundstück in städtischem Besitz wäre der Campus Technik nie nach Biel gekommen. Das Schlachthausareal muss der Stadtentwicklung dienen, nicht für eine Autobahn vergeudet werden. Für die Seevorstadt gilt dasselbe.

«So besser» bietet weitere städtebauliche Chance, die aber keine Bedingung seiner Verwirklichung sind. Man könnte vor dem Campus Technik eine Platz schaffen, der der Bedeutung des Gebäudes und der Hochschule entspräche. Damit erreichte man auch eine Mise-en-relief des Schlosses Nidau. Ein neuer Uferweg könnte den Platz vor dem Campus stadtseitig mit dem Strandbad verbinden. Die Zihl würde damit aus ihrem Kloakendasein erlöst und als Flussraum ein Teil des Stadtbilds. Schliesslich könnte man die Bielschüss in der Kanalgasse wieder ans Licht bringen. An Stelle der Durchgangsstrasse entstünde ein städtischer Festsaal.

Noch ein Postskriptum: Es gibt zur Zeit keine wichtigere Frage für Biels Zukunft als den Westast. Wer bei den nächsten Wahlen das offiziellen Projekt will, der wähle irgendwen, wer aber «Westast so besser» unterstützt, der wähle grün. Ich sehe einige Sitze wackeln.

Benedikt Loderer, Stadtwanderer

Viel Lärm am Velo-Flashmob vor dem Stadtrat-Saal. Foto: Andreas Bachmann

Minutiöse Recherche löst Interpellation aus

Unsere Autoren Uwe Zahn und Claude Marbach haben in der letzten Vision 2035 mit kritischem Blick die Projektgesellschaft Agglolac unter die Lupe genommen. Ihr Beitrag «Der Mausefallenvertrag» löste daraufhin bis aufs politische Parkett Diskussionen aus. Anfang April reichte Juso-Stadtrat Miro Meyer untenstehende Interpellation ein. Jetzt hat der Gemeinderat sechs Monate Zeit, die gestellten Fragen zu beantworten. Wir sind gespannt und bleiben dran.

Interpellation

AGGLOlac: Fragen zur Planungsvereinbarung

In der Februar-Ausgabe der «Vision 2035»[1] wird im Artikel «Der Mausefallenvertrag» von Uwe Zahn und Claude Marbach das Vertragskonstrukt (insb. die Planungsvereinbarung[2]) der Projektgesellschaft AGGLOlac unter die Lupe genommen. Die Unterzeichnenden fordern den Gemeinderat mit dieser Interpellation auf zu folgenden im Artikel aufgeführten Aussagen und Fragen Stellung zu nehmen:

1. Ist es gem. Ziff. 15 Abs. 5 der Planungsvereinbarung korrekt, dass die Städte Biel und Nidau, sofern die Volksabstimmungen betreffend AGGLOlac negativ ausfallen UND sich zusätzlich beide Städte von Mobimo trennen wollen, die gesamten Projektaufwendungen seitens Mobimo zurückzahlen müssen und diese CHF 4 Mio. plus allfällig durch Mobimo getragene Zusatzkosten betragen? Wie wird dies begründet?

2. Ist es gem. Ziff. 15 Abs. 3-4 der Planungsvereinbarung korrekt, dass Mobimo (auch) bei einem negativen Ausgang der Volksabstimmungen betreffend AGGLOlac das Vorrecht einer Bebauung auf dem ehemaligen Expo-Areal auf unbeschränkten Zeitraum behält und die Städte Biel und Nidau keinen anderen Investor oder ein anderes Projekt dafür ins Auge fassen dürfen, sofern sich diese nicht einseitig (Siehe Ziffer 1) zurückziehen? Wie wird dies begründet?

3. Wie viel Geld hat die Projektierungsgesellschaft zum aktuellen Zeitpunkt bereits ausgegeben?

4. Wie hoch ist aktuell die Summe der Nachfinanzierungen gem. Ziff. 18 der Planungsvereinbarung zu Gunsten der Projektgesellschaft welche durch Mobimo bereits getätigt wurden? Sind weitere Nachfinanzierungen absehbar?

Miro Meyer, JUSO
Biel/Bienne, 19.04.2018

Mitunterzeichnende:

Judith Schmid, PdA Julien Stocker, GLP Sandra Schneider, SVP

[1] https://vision2035.ch/documents/vision2035_26_web.pdf
[2] https://www.agglolac.ch/assets/download/130530-Planungsvereinbarung-mit-Unterschriften-Staedte.pdf

Seite 1/1

Kommentar

War Biel nicht laut genug?

– – – – –
Andreas Bachmann
– – – – –

Geschichte wird von denen gemacht, die sie schreiben. Wie subjektiv so ein einfacher geschichtlicher Rückblick sein kann, wird uns mit dem neuen «Bieler Jahrbuch 2017» vorgeführt, das eigentlich die Bieler Geschehnisse des letzten Jahres aufgreifen und darstellen sollte; schliesslich rühmt man sich damit, das «kollektive Gedächtnis der Stadt wachhalten» zu wollen.

Klar verdient nicht alles gleiche Gewichtung, aber dass eine ganze, immer stärker werdende Volksbewegung gegen das offizielle Westast-Autobahnprojekt nur gerade in einem kurzen Absatz erwähnt wird – notabene geschrieben vom einem der feurigsten Westast-Befürworter – ist eine Ohrfeige an die Vielen, die sich mit Herzblut und guten Argumenten für eine lebenswerte Stadt und gegen das offizielle, längst nicht mehr zeitgemässe Projekt einsetzen.

Im ganzen Buch kein Foto, kein Text über all die vielen Bürger*innen-Aktionen: Velo-Flashmob mit über 1000 Teilnehmenden, Baum-Plakatierungsaktionen, Petition mit über 10'000 Unterschriften, unzählige Stadtwanderungen. Selbst die Eingabe eines professionell ausgearbeiteten Alternativ-Vorschlags wird mit keinem Wort erwähnt. Nur gerade in der Chronologie am Buchende werden die grosse Demo und die auf ihren Velos friedlich klingelnden Teilnehmer gegen den Westast erwähnt. Dabei hatte im Vorwort von Frank A. Meyer noch alles gut angefangen; wurde das «Fehlen gesellschaftlicher Hierarchie», der freiheitliche, rebellische Geist von Biel hochgehalten, der etwa mit «Volksinitiativen zur Rettung des Volkshauses und der General-Motors», die beiden Bauhaus-Gebäude retten konnte. Auf den folgenden rund 300 Seiten scheint der rebellische Geist jedoch abhanden gekommen zu sein. Stattdessen wird munter Stadtmarketing gemacht.

Da fragt man sich: Wem dient ein dermassen zurechtgebastelter Rückblick? Leidet das «kollektive Gedächtnis» unter partieller Amnesie? Oder: wie laut muss denn Biel und der Aufschrei aus der Bevölkerung noch werden, damit er gehört wird?

Feedback

Liebe Ursi Singenberger

Vielen Dank für die Beschreibung der wunderbaren Traumstadt Anissa! Da von der Vision 2035 zu Kommentaren/Ergänzungen aufgerufen wurde, möchte ich dies hiermit tun.

Sehr wichtig wäre mir, sich um eine gesundheitsverträgliche Qualität von Erde, Wasser und Luft zu kümmern. Dazu gehört für mich auch das Thema Funkstrahlung/Elektrosmog. Nicht nur für Kinder und elektrohypersensible Menschen ist ein strahlungsarmes Umfeld wichtig – auch Insekten reagieren darauf. Wenn Anissa keine Bienen und andere Insekten hat, nützt all die schöne Permakultur nur wenig. Deshalb wird in Anissa unnötige Strahlung vermieden, möglichst viel verkabelt und es gibt strahlungsarme Zonen (Gärten, Cafés, Wohngebiete, Kitas und Schulen). Da die Menschen sich viel mehr begegnen und glücklicher sind, werden sich die digitalen Bedürfnisse und Gewohnheiten vielleicht ohnehin reduzieren.

Bei der Bepflanzung der Grünflächen werden neben ökologischen Gesichtspunkten auch ästhetische berücksichtigt: Die Gestaltung wird der Natur abgeschaut und sieht organisch und lebendig aus (anstelle von geometrisch abgezirkelten Bepflanzungen).

Im Anissa gibt es neben dem Festquartier mit seinen verschiedenen Lokalen auch freie Begegnungsräume (draußen und drinnen), in denen spontan oder regelmäßig musiziert, gesungen, getanzt, vorgelesen und gespielt werden kann.

Was die Beschränkung auf Warenimporte aus max. 200 km Umkreis angeht, würde ich gern gewisse Ausnahmen machen. Es gibt in unserer Kultur fest verankerte Nahrungsmittel, die schon seit Jahrhunderten per Schiff transportiert werden (können), dazu gehören z.B. Reis, Tee, Kaffee, Gewürze und Heilmittel. Auch MigrantInnen werden sich bei uns wohler fühlen, wenn sie auf gewisse Nahrungsmittel aus ihrer Heimat nicht verzichten müssen (z.T. ist unsere Ernährungsweise für sie gar nicht geeignet).

Nun bin ich gespannt auf die Anmerkungen anderer LeserInnen und auf den Utopie-Workshop!

Franziska Auch

«Ma vie a recommencé»

Après des années à chercher le bonheur, Florian a fini par le trouver. Fort de ce nouvel élan dans sa vie, il a décidé de vivre le plus simplement possible afin de dédier son temps à «transmettre la paix et la joie». Rencontre avec un personnage original.

– – – – –
David Vieille
– – – – –

Florian, pour commencer, comment te définirais-tu ? Que fais-tu dans la vie ?

Difficile de répondre en deux mots, mais disons que je participe à un mouvement dont l'objectif est de transmettre le bonheur et la paix, et créer une société harmonieuse.

Comment tout cela a-t-il commencé ? As-tu eu un déclic ?

Pas du tout. Je dirais que j'ai toujours observé le monde qui m'entoure. C'est à l'âge de 7 ou 8 ans que j'ai pris conscience que je vivais dans un monde de Monopoly où l'on vend, on achète, on consomme… dans une société qui rend les gens malheureux et isolés (ou solitaires), qui érige des murs et qui nous conditionne à travailler pour consommer. Et cela m'a poussé à agir.

Pour contribuer à créer du lien et à encourager une société du partage, j'ai créé une plateforme de location entre particuliers, e-syrent.ch, où les utilisateurs peuvent prêter ou emprunter des objets. Petit à petit, je me suis rendu compte que je rentrais dans une logique de croissance : plus d'utilisateurs, plus de transactions, plus, plus, plus. J'étais pris dans une spirale que je ne souhaitais pas et qui avait perdu du sens
Alors j'ai fait une retraite dans un monastère pour prendre du recul, et j'ai voyagé pendant 4 mois en me laissant porter au gré des rencontres. Petit à petit, je me suis senti vivre intensément, être heureux. C'était ça la vie : partager, être en contact, faire des choses qui rendent heureux. Ma vie a recommencé.

As-tu réussi à continuer ce mode de vie à ton retour en Suisse ?

A mon retour, j'ai vraiment senti le décalage entre moi et la société. Je ne me voyais pas mettre de côté ce que je venais de vivre. J'ai donc cherché le moyen de vivre avec le moins d'argent possible.

La Suisse est quand même le pays de l'argent, du matériel. Comment peut-on vivre sans argent ?

De différentes façons. D'abord grâce à la récupération. On trouve dans les déchetteries des objets presque neufs, des vêtements en super état. Grâce à plusieurs engagements bénévoles auprès d'associations, j'arrive à me faire rembourser mes trajets en train, à récupérer des invendus pour manger, etc. En fait, je n'ai pas de désir à satisfaire, pas de besoins, si ce n'est de continuer à nourrir ce sentiment de bien-être et de joie.

Est-ce que tu travailles quand même de temps en temps pour gagner un peu d'argent ?

Je ne dirais pas que ce que je fais est du «travail» (le mot vient de tripalium en latin, qui est un outil de torture) mais plutôt que je participe activement au monde et il arrive qu'on me donne de l'argent en contrepartie de mon temps, de mon énergie. Mais je ne demande jamais un salaire en argent. Quand on se détache de l'idée qu'il faut travailler pour recevoir quelque chose, quand on donne sans forcément attendre quelque chose en retour, on observe qu'on reçoit toujours quelque chose.

Le logement est un poste important dans le budget des ménages. Comment payes-tu ton loyer si tu n'as pas d'argent ?

Pendant plusieurs années, j'ai trouvé des combines : squat, colocation. Depuis 15 mois, je vis en quelque sorte chez ma compagne puisque je ne paye pas de loyer. Mais je contribue autrement, sous forme d'échanges et c'est un système qui nous correspond à tous les deux.

Qu'est-ce qui empêche les gens de vivre de façon simple ?

Tout simplement la peur. La peur de la mort, de la souffrance, de la faim, de la douleur. La racine de cette peur peut venir de cette vie-là ou de vies antérieures, peu importe. En tout cas, on est là pour débloquer ces peurs et vivre mieux, pour mettre en évidence ce qui nous limite. Si l'on veut laisser la place à quelque chose de nouveau, il faut faire le silence en soi. En tout cas personnellement, je suis arrivé à cette sérénité intérieure en faisant le silence, lors de retraites, par la méditation, etc.

Es-tu optimiste quant à l'avenir de la planète, de l'Humanité ?

Tout d'abord la planète va très bien et n'a pas besoin des humains pour tourner. Mais peu importe qu'on aille dans le mur ou pas, l'important pour moi est de faire en conscience ce qui me semble le plus juste, là où je suis, avec les moyens du bord. Notre avenir est finalement la somme de milliards de comportements individuels et j'essaie d'œuvrer au maximum dans le sens de la paix et du bonheur. Tout est en relation avec tout. Tout est Un. Qu'on prenne soin de la planète, des hommes, des animaux, finalement tout est une seule et même chose, on est tous dans le même bateau. Et chaque geste, chaque pensée participe à construire quelque chose de meilleur. C'est clair que cela ne changera pas du jour au lendemain, mais je vois la vie comme un processus d'évolution perpétuel. Lentement mais sûrement, on va vers le mieux.

Comment participer efficacement à créer un monde plus beau ?

Il faut déjà sortir de la logique accusatrice, car blâmer ne sert à rien. J'ai eu moi-même une période où je réagissais de façon virulente. Conscient de l'inconscience collective, je disais autour de moi « réveillez-vous, on est dans la merde, vous ne pouvez pas continuer à vivre comme ça, on va dans le mur », mais j'ai compris que c'était stérile. Le seul moyen est de montrer l'exemple, de vivre soi-même selon ses valeurs, d'être bienveillant avec les autres et d'utiliser tous les outils de l'Amour. Encore une fois, il faut chercher et trouver la paix intérieure pour ensuite partager, transmettre, diffuser car, petit à petit, les graines semées se mettent à pousser.

Que conseillerais-tu à quelqu'un qui se sent impuissant, pris en étau dans cette société où il faut passer sa vie à travailler pour consommer?

Je lui dirais de venir me voir (rires). On se sent souvent seul quand on est dans cette situation, mais on est en fait des millions dans le monde à se poser ce genre de questions. Il faut ouvrir les yeux, se relier à soi-même, se mettre en lien avec les autres et aller au-delà de la réaction à un modèle quel qu'il soit.
C'est clair, le capitalisme nous pousse dans l'impasse du consumérisme, mais il y a aussi tout un nouveau monde qui émerge et qui grandit chaque jour, plus beau, plus juste, plus harmonieux. C'est vers ce monde qu'il faut chercher à aller.

Photo: David Vieille

Ce texte a provoqué une longue discussion dans le comité de rédaction. Qu'en pensent nos lecteurs et lectrices ? Ecrivez-nous !

Ein Schritt vorwärts und einer zurück…

Lifestyles 2035

Vor ein paar Monaten hat unsere Kolumnistin ihr Leben radikal umgekrempelt: mit weniger Materiellem und Konsum mehr Lebensqualität – das war und ist das Motto. Also hat sie ihre Wohnung gegen eine kleinen Mansarde eingetauscht und ihr Hab und Gut verschenkt, verkauft oder ausgeliehen. Kurzum: downsizing mit dem Ziel, ihren persönlichen ökologischen Fussabdruck zu senken. Und jetzt?

Die Casa Loa in Marmora am Tag der Eröffnung. Das kleine vegetarische Restaurant konsequent nach ökologischen Kriterien zu führen, fordert die Betreiberin heraus.

– – – – –
Loa Buchli
– – – – –

Für mich ist schon lange klar, dass es wichtig ist, individuell so sorgsam wie möglich mit den natürlichen Ressourcen umzugehen. Aber es genügt nicht! Ich bin überzeugt, dass ich auch eine gesellschaftliche Verantwortung trage, meine Energie für eine bessere Umwelt und Zukunft einzusetzen. In den letzten acht Jahre habe ich deshalb aus Überzeugung und mit viel Genugtuung beim Bundesamt für Umwelt an der Konkretisierung und Weiterentwicklung der Schweizer Umweltpolitik mitgearbeitet. Ich verspürte aber schon länger die Lust, meine ökologischen Vorstellungen nicht nur in abstrakte Gesetzestexte und Botschaften ans Parlament einfliessen zu lassen, sondern ganz konkret umzusetzen.

Und plötzlich geschehen Dinge im Leben, die einen lang ersehnten Traum Wirklichkeit werden lassen. So konnte ich dank vieler glücklicher Umstände am 2. Juni in Marmora die Casa Loa eröffnen, ein kleines vegetarisches Restaurant. Marmora liegt am äussersten Zipfel des Piemonts an der Grenze zu Frankreich. Das Valle Maira ist ein Tal mit einer Unmenge kleiner Weiler, Kirchen und typischer Steinhäuser, die in den letzten Jahren mit viel Sorgfalt renoviert und restauriert wurden. Hier gibt es weder Skilifte noch grosse Hotelkomplexe, dafür umso mehr Raum und Ruhe für Wanderungen in einer wunderbaren Natur. Dieses Tal, das mich mit seiner Magie im Herzen berührt hat, profitiert jetzt davon, was im ausgehenden 19. und 20. Jahrhundert eine Tragödie war: die massenhafte Abwanderung aus ökonomischen Gründen.

Es ist dieses Tal und seine Bewohner, die mir jetzt ermöglichen, meine ökologischen Prinzipien nicht nur als Privatperson sondern auch als Geschäftsfrau umzusetzen. Die Casa Loa ist ein vegetarisches Restaurant, das seine Gäste mit lokalen und saisonalen Bioprodukten verwöhnen will. Es schwebt mir vor, einen Betrieb zu führen, der so wenig Abfall wie möglich produziert, wenig Energie verbraucht und sich nutzbringend in die lokale Wirtschaft einpasst.

Als Bundesangestellte hatte ich die Aufgabe, dafür zu sorgen, dass die Wirtschaft grüner wird. Ich war oft der Meinung, dass die Unternehmen doch mehr tun könnten, und dass sie ihre winzigen Schrittchen oft zu sehr hochlobten. Was in meiner Vorstellung immer einfach eine Frage des Willens war und nur der Umsetzung harrte, wird plötzlich eine knallharte betriebswirtschaftliche Frage. Sind meine Vorstellungen überhaupt umsetzbar? Werden meine Gäste wirklich bereit sein, auf Fleisch zu verzichten und höhere (aber eigentlich die richtigen) Preise für Bioprodukte zu zahlen?

Ich merkte schnell, dass ich mich aus ökonomischen und praktischen Gründen von der Vorstellung verabschieden muss, ein von Anfang an durch und durch nach ökologischen Kriterien betriebenes Restaurant zu führen. Wenige Tage vor der Eröffnung hatte ich beispielsweise noch keinen Kaffeelieferanten gefunden, der mir Bohnen statt unökologische mit viel Abfall verbundene Kapseln verkaufen wollte. Um am Eröffnungstag nicht ohne Kaffee zu sein, hatte ich schon in den sauren Apfel gebissen, Kapseln bestellt und mir überlegt, wie ich auf spitze Bemerkungen, dass das aber alles andere als ökologisch sei, antworten würde. Glücklicherweise hat eine Talbewohnerin einem lokalen Kaffeeröster von meiner Suche erzählt. So kann ich jetzt einen guten Kaffee sogar in Bioqualität anbieten!

Und so stellt sich immer wieder die Frage: Wie kann ich mir treu bleiben, wenn ich Entscheidungen treffen muss, hinter denen ich nicht 100% stehen kann? Wie reagiere ich auf berechtigte Bemerkungen, dass ich, wenn ich Erfolg habe, gerade das Gegenteil von dem bewirke, was ich eigentlich möchte: viele Gäste ohne zusätzlichen Autoverkehr im Valle Maira?

Mir kommt vor, als müsse ich zur Verwirklichung meines Traums Zugeständnisse machen, die mich teilweise zwingen, von meinen (Wert-) Vorstellungen abzurücken. Ist das richtig? Oder ist es die einmalige Chance, in kleinen Schritten an den grossen Zielen zu arbeiten? Ich bin gespannt, wie weit ich meine Ideen im Geschäftsleben umsetzen kann, und hoffe ganz fest, dabei viel zu lernen, offen zu sein für Neues und andere zu Ähnlichem zu inspirieren. Das Ziel bleibt bestehen: besser und ökologischer leben und wirtschaften, im Respekt zu unserer Natur und unseren Mitmenschen heute und in Zukunft.

Loa Buchli, ehemals Sektionschefin beim Bundesamt für Umwelt, jetzt Gastgeberin in der Casa Loa, Borgata Reinero der Gemeinde Marmora im Valle Maira, Piemont.
www.casaloa.com

Kleinanzeigen — petites annonces

Kleinanzeigen erstellen
Insertion de petites annonces

Breite/ *Largeur:* 4.7cm
Höhe/ *Hauteur:* frei / libre

Deine Postadresse und Telefonnummer muss für die Redaktion ersichtlich sein.
La rédaction doit connaître ton adresse postale et ton numéro téléphone.

Mehrfachschaltungen möglich / *Possibilité de réinsérer l'annonce*

Inserat inkl. Bargeld an:
Annonce et argent liquide à:

Vision2035, «Kleinanzeigen»
Obergasse 22, 2502 Biel
Anncon.Vision2035@gmx.ch

Die Inserate werden in der Reihenfolge des Eintreffens berücksichtigt und in der nächsten Ausgabe publiziert.
Les annonces sont traitées par ordre d'arrivée et publié dans la prochaine édition.

Preis für folgende Rubriken:
35 Rp./mm in der Höhe
Coût pour les rubriques suivantes:
35 Ct./mm à la hauteur

- Vermietung / *Location*
- Kauf / Verkauf / *Vente*
- Kursangebote / *Offres de cours*
- Ferienangebote / *offres de vacances*
- Dr. Love Kontakte / *Contacts* (Chiffre, plus 6.— Bearbeitungsgebühren/ Nachsendung)
- Dienstleistungen / Services

Preis für folgende Rubriken:
25 Rp./mm in der Höhe
Coût pour les rubriques suivantes:
25 Ct./mm à la hauteur

- Wohnen / Logement
- Arbeit / Travail,
- Verschiedenes / Divers

Folgende Rubrik ist kostenlos:
La rubrique suivante est gratuit:

- Gratis oder Tauschen / *à donner gratuitement ou à échanger*

Konto: Alternative Bank Schweiz
Vision2035, Obergasse 22, Biel
IBAN CH10 0839 0034 2133 1000 0

Sags mit LinzerWorten...

...ob für einen Geburtstag, eine Hochzeit, einen Vereinsabend oder sonst einen Anlass, bei mir finden Sie die richtige Linzertorte.

- Text und/oder Sujet frei wählbar
- Allergikerfreundliche Varianten (Reis- oder Buchweizenmehl)
- Konfitüre wählbar
- Lieferung in der Stadt Biel persönlich und kostenlos

Bestellungen oder Fragen richten Sie an Pascale Chatton auf:
linzertortenlieferung@gmail.com

Freue mich auf Ihre Bestellung :-)

YOGA

Traditionelles Hatha Yoga
im Gewölbekeller der
Altstadt Biel/Bienne

Mittwoch
09.00 Uhr – 10.45 Uhr
20.15 Uhr – 21.45 Uhr

YA! Yoga und Art
Obergasse 22

www.jacqueline.zimmermann.ch
078 739 53 07

Christian Wittker
Umweltbildung
Naturerlebnisse
Gartenberatung
Draussen, Individuell, Zukunftsfähig
sackstarch.ch

Adelheid Ohlig
Seminare, Aus- und Weiterbildung
luna-yoga.com

BENJAMIN CLÉRY
ÉQUILIBREZ VOS PERFORMANCES SOCIALES ET FINANCIÈRES

Accompagnateur et coach d'équipe certifié, Benjamin Cléry accompagne vos projets à impact social (associations, entreprises sociales, coopératives, ...) au travers d'ateliers collaboratifs et de séances de coaching d'équipe.

Plus sur social-performance-management.com.
Contact : Benjamin Cléry, benjamin.socialaudit@posteo.net, 078 674 06 96, basé à Bienne, actif en Suisse.

Ecole Nature Natur Schule See Land

Der Verein
Natur Schule See Land
ermöglicht Kindern, Familien, Privaten und Organisationen prägende Naturerfahrungen in ganz unterschiedlichen Lebensräumen.
Wir freuen uns auf Sie.
www.natur-schule-see-land.ch

Müzu Wildkräuter Magglingen
Kurse für Kinder & Erwachsene

Essbare Wildpflanzen
Heilkraft der Wildkräuter
Selbsthilfe aus der Natur

Individuelle Gesundheitsberatung und Workshops auf Anfrage

Du findest uns und unsere naturbelassenen **Kräuterprodukte 2018:**

Sa. 11.8. Märit Dorffest Worben
Sa. 25.8. Buuremärit Dorffest Leubringen / Evilard
So. 2.12. Ballade de Noel Altstadt Biel
Sa. 15./ 16.12 offene Tür MüZu Magglingen

Weitere Verkaufsstellen:
www.epicerie-macolin.ch
Oder nach Absprache direkt ab Hof

Anmeldung und Information:
Müzu, Burgerweg 36, 2532 Magglingen
Tel. 032 322 08 03
http://müzu.ch info@müzu.ch

Zusammenarbeit mit
www.natur-schule-see-land.ch
www.bioterra.ch

Möchten Sie Ihre innere Kraft entdecken?
Alessandra Carpene
Praxis Shiatsutherapie | Energie-Körperarbeit | Beratung | Komplementärtherapie
Cabinet Ring 12 | 2502 Bienne |
079 773 17 36 | www.shiatsuundmehr.ch
Aimeriez-vous découvrir votre force intérieure?

yogaś citta-vṛtti-nirodhaḥ
einfachYoga
Ganzheitliche YogaTherapie
www.einfachyoga.ch

Eltern-Baby-Musik

Eltern-Baby-Musik
(für Babies bis ca. 1 Jahr
Mit einem Elternteil oder Begleitperson)
Die ersten Lieder, Tänze, Verse in der Gruppe erleben!

Eltern-Kind-Singen · Chant parent-enfant

Eltern-Kind-Singen
(für Kinder ab 1.5 Jahren
Mit einem Elternteil oder Begleitperson)
Die ersten Lieder, Tänze, Verse in der Gruppe erleben!

www.singdingbiel.ch
Tel. 076 346 27 05

luna-yoga.com
weckt Lebenslust & Kreativität
Adelheid Ohlig

Brigitte erzählt einfach

2. Juli
Literaturcafé
20.00 - 21.00 Uhr

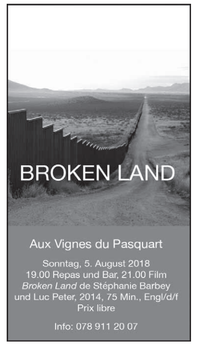
MÄRCHEN UND IMPROVISIERTE GESCHICHTEN

Obergasse 11. Biel
weitere Daten:
6. August/3. Sept. /5. Nov./3. Dez.
www.brigitthehirsig.ch

Brigitte erzählt einfach

Freundschaft
Unabhängiger vitaler Endsiebziger sucht Partnerin ü. 70, welche Musik und Natur liebt und der es gelungen ist, die Lust und Freude an der Sexualität ins Alter hinüberzuretten. Gemeinsame Konzertbesuche, Ausflüge und Weekends wären denkbar und wünschenswert.
Chiffre: Freundschaft

Ganzkörper-Peelingmassage
mit Salz oder Zucker und Kokosoel für eine seidenweiche Haut.
Praxis BodySoul in Lengnau
1 1/4h Fr. 130.-
Tel. 079 798 56 69



Leben auf einer Baustelle

Im Ökoquartier Les Vergers in Meyrin (GE) entsteht eine neue Welt. Sie nimmt petit à petit Formen an. Unser Autor ist schon eingezogen und erzählt ab sofort in dieser Kolumne, wie es sich dort lebt.

– – – – –
Pascal Mülchi
– – – – –

Wie jeden Morgen wache ich auf. Nur ist es nicht mein Wecker, der mich weckt, sondern der Baulärm. Pünktlich um 7 Uhr. Bagger en masse, Kipper, Walzen, Teleskoplader und HandwerkerInnen. Ein Wirrwar von Leuten, direkt vor dem Haus, ja mittendrin in der Baustelle. Um Punkt 9 Uhr ist dann für 20-30 Minuten radio silence. Genauso am Mittag. Und erst nach 17 Uhr ist mir der havre de paix sicher. Zwar: Dann beginnt spätestens der fröhliche Lärm auf den Terrassen. Die Jungmannschaften feiern ihren Einzug – zum Leid der Nachbarschaft.
Anfangs April waren in unserem StudentInnen-Wohnhaus kein Warmwasser, kein Briefkasten, ein defekter Dampfabzug, die Platten auf der Terrasse noch nicht fertig ausgelegt, eine schlecht schliessende Wohnungstüre, keine Möbel, kein Internet. Tag täglich HandwerkerInnen, die noch hier und da eine finition machten. Tröpfchenweise trafen die insgesamt 70 StudentInnen dann ein (verteilt auf 6 WGs und 4 Wohnungen für junge Familien), im Gepäck ihre sieben Sachen. Wir werden beherbergt von der Wohngenossenschaft La Cigue, die uns die Miete im April offerierte: eine schöne Geste, aber auch nachvollziehbar bei so vielen Unannehmlichkeiten!

Nach zwei Monaten ist das Wohnhaus gut gefüllt, die letzten MitbewohnerInnen werden gecastet, die Hausdelegierten sind bestimmt und unsere 6m2 kleine Parzelle innerhalb des Gemeinschaftsgartens ist bepflanzt. Apropos Casting: ich bewarb mich im Herbst 2017. Wurde dann von einer Kommission ausgefragt. Meine 10-jährige WG-Kompatibilität und mein Drang, etwas bewirken zu wollen, überzeugten offenbar. Denn die drei Konditionen, um bei der Wohngenossenschaft wohnen zu können, erfülle ich locker: 1. älter als 18 Jahre, 2. in Ausbildung, 3. maximales Monatssalär von 3000 Franken. Beim Eintritt musste ich dann eine convention écologique unterzeichnen: Da engagiert man sich für Dinge wie tri des déchets, ne pas laisser les appareils électriques en stand-by, ne pas gaspiller de l'eau und die Verwendung von mobilité douce. Innerhalb des Quartiers wird die soziale Durchmischung aktiv gefördert: verschiedene Einkommensklassen, Generationen, Lebensweisen.

Zurück zum Lärm, den wohl niemand ausgesucht hat. Der ist einfach. Laut den Verantwortlichen werden die Baum-Allee und die Schule vor unserer Haustür erst im Herbst fertig sein. Bis dahin ist Ruhezeit also noch Mangelware. Zwar: an die vielen Flieger des unweit entfernten Flughafens werden wir uns wohl oder übel gewöhnen müssen. Demgegenüber steht die formidable Aussicht auf den französischen Jura.

Seit Anfang Juni ist die Welt innerhalb der Baustelle, genauer im Parterre unseres Hauses, noch weiter belebt worden: der Bauernsupermarkt La Mini Fève, ein Asia-Food-Restaurant

& ein Velotladen haben ihre Türen geöffnet. Später soll noch ein Independent-Musiklabel dazukommen.
Die neue Welt entsteht also petit à petit. Wer sie mitgestalten will, kann. Diverse Bürgerinitiativen wie die Auberge des voisins, Gemeinschaftsgärten usw. haben Fuss gefasst. Der Baulärm indes wird noch eine Weile bleiben. Er gehört zu meinem neuen Leben wie das tägliche Aufstehen. Doch wie lange noch? Wird der Bauplan bis im Herbst eingehalten? Und ist Baulärm bzw. Wohnen auf einer Baustelle überhaupt ökologisch? Affaire à suivre..

Pascal Mülchi (33) ist angehender Übersetzer und passionierter Gärtner. Er lebt seit anfangs April im Ökoquartier in Meyrin (GE). Dort entstehen auf einer Fläche von 16 ha rund 1250 Wohnungen für 3000 BewohnerInnen. Er ist Mitglied bei der Wohngenossenschaft La Cigue. Mehr auf pascoum.net

Une autre économie existe !

Accompagnateur et coach d'équipe pour les organisations du secteur de l'Économie Sociale et Solidaire, notre auteur de cette nouvelle rubrique sillonne la Suisse Romande à la rencontre d'une « autre » économie pour laquelle le profit reprend sa juste place de « moyen » et non de « fin » au sein de nos organisations. Ces organisations sociales, lucratives ou non, sont pour lui une source d'inspiration de par leurs modèles de collaboration parfois hors du commun, voir même innovant ! Pour commencer: Un salaire variable, selon les besoins des employé(e)s…

– – – – –
Benjamin Cléry
– – – – –

J'avais déjà entendu parler de l'entreprise sociale ecodev basée à Neuchâtel et de leur mode de fonctionnement peu commun, proche des modèles holacratiques qui émergent aujourd'hui. Mais c'est en rencontrant Mark Haltmeier, fondateur de l'entreprise que j'ai rapidement compris que l'expression qui m'avait marquée sur leur site internet « C'est l'entreprise qui est à notre service et pas le contraire » n'était pas du vent ! En effet, chez ecodev cela se passe comme ça :

- tu décides de tes horaires de bureau (ou télétravail),
- tu prends le nombre de jours de vacances que tu veux,
- tu es entièrement libre sur le choix des projets pour lesquels tu investis ton temps,
  … et j'en passe !

Loin d'être un modèle de travail utopique, la sàrl ecodev fonctionne ainsi depuis plus de 10 ans ! S›il est difficile d'aborder ici la culture d›entreprise dans son ensemble, j'aimerais revenir sur une pratique en particulier : le salaire variable entre collaborateurs, selon leurs besoins...

De quoi s'agit-il?

Lorsqu'un nouveau collaborateur rejoint l'équipe d'ecodev, il fixe lui-même son salaire en fonction de ses besoins financiers.

Quel est l'intérêt?

Sans parler des méfaits de notre société capitaliste qui veut nous faire croire que plus on a (d'argent), plus on est heureux, voici en bref les avantages de cette pratique selon Mark Haltmeier :

Avantages au niveau humain en poussant les employés à une double réflexion :

1. Réflexion personnelle : « De quoi ai-je réellement besoin (financièrement) pour être heureux ? »
2. Réflexion communautaire : « Combien puis-je demander sans pénaliser mes collègues et l'entreprise qui me verse mon salaire ? »

Avantages au niveau économique dans la gestion de la liquidité :
Il s'agit de ce que votre comptable vous rabâche régulièrement : «De beaux bénéfices nets à la fin du mois ne garantissent pas nécessairement un porte-monnaie remplis de billets» !
Avec des salaires ajustables (en fonction des besoins), cela permet de garder une marge de liquidité de secours pour les hauts et les bas de la trésorerie, quitte à réajuster à la hausse les salaires en fin d'année si nécessaire.

Concrètement ça donne quoi?

Lorsqu'un collaborateur a déménagé à Prague, il s'est rapidement rendu compte que le coût de la vie était inférieur à celui de la Suisse. Il a donc décidé de réduire son salaire mensuel de 500 CHF.

Autre conséquence intéressante : statistiquement, il se trouve que les collaborateurs les plus jeunes sont souvent « mieux payés » que les plus âgés. Une plus grande sagesse de la part des aînés ? Probablement, mais cela vient sûrement aussi du fait que les besoins financiers des « jeunes actifs » sont généralement plus importants.

…et ça marche vraiment?

Les activités d'ecodev tournent depuis 2005 avec un nouveau collaborateur tous les 2 ans à peu près pour arriver à 7 collaborateurs aujourd'hui dont un à Prague et un en Corée du Sud. Les surplus des bénéfices à la fin de l'année permettent notamment de travailler « à perte » pour des structures non-lucratives type ONG ou associations ainsi que d'investir dans des projets porteurs d'avenir (coopérative solaire, etc.).

Alors, seriez-vous prêt(e)s à opter pour le salaire selon les besoin au sein de votre organisation ? Si cette pratique nous laisse à premier abord sceptique, elle a le mérite de nous interpeler sur notre rapport à l'argent : en tant qu'individu mais aussi au cœur de nos relations professionnelles. Sommes-nous au service de l'argent ou bien l'argent au service de nos actions ?

Originaire de Toulouse, Benjamin Cléry s'est installé à Bienne en septembre 2017 après avoir étudié en Autriche, travaillé en Belgique et voyagé en Amérique Latine. Issu du secteur de la microfinance et entre-preneur dans l'âme, il démarre son activité comme indépendant depuis son arrivée en Suisse avec comme défi principal : aider les organisations sociales à trouver l'équilibre entre impact social et stabilité financière.
www.social-performance-management.com

Découvrir ecodev : www.ecodev.ch

Rasendes Papier

Wenn die Vision 2035 als PDF die Redaktion verlässt, wird am nächsten Morgen in der Druckerei Ediprim ein Ungetüm sondergleichen angeworfen. Es ist die letzte mechanische Zeitungsdruckmaschine – eine sogenannte Rollenrotation – ihrer Art weit und breit.

— — — — —
Janosch Szabo
— — — — —

9 Uhr morgens und der Oldtimer läuft schon auf Hochtouren, schnarrt und schnurrt und surrt. Von rechts irgendwo her ein Rattern. In der Luft hängt der Geruch von Maschinenöl und Druckfarbe. Man steht da und staunt. Mechanik pur. Den Blick ziehen zwei Bahnen rasendes Papier auf sich, die das 25 Meter lange und drei Stockwerke hohe Stahlungetüm aus dem Keller heraufzieht – eine Bahn pro Zeitungsbund, 8 Seiten je, vier von unten vier von oben bedruckt im sogenannten Druckturm, dem Herzstück der Maschine. 0.9 Millimeter dünne Aluminium-Druckplatten sind dort auf Rollen aufgespannt. Sie werden oben in der Druckerei in einem hochmodernen Lasergerät vorbereitet, wobei der Laser mittels punktweisem Belichten die Texte und Bilder ab PDF auf die Platten überträgt und fixiert. Diese Stellen nehmen dann auf der Rotation Farbe auf, der Rest nicht. Es gilt das Prinzip, nach dem sich Fett und Wasser abstossen.
Aber einfach zu verstehen und zu beschreiben ist das nicht, man muss es fast mit eigenen Augen sehen (siehe Wettbewerb). Auch wie die Bahnen dann zusammenlaufen, wie sie gefaltet und geschnitten werden, alles so rasend schnell. Am Schluss macht ein «Schwert» den Postfalz, eine Gabelrolle fängt die Zeitungen auf und legt sie sachte im Zehntelssekundentakt auf ein Förderband. Fertig ist die Zeitung.

Die «Grossmutter» und ihre Kenner

Doch halt, die Mitarbeiterin am Ende des Förderbands bündelt die Exemplare nicht etwa, sondern schmeisst sie in hohem Bogen in einen Altpapiersammelbehälter. Alles Makulatur. Was ist los? Und warum tigert eigentlich Peter Trachsel, der Drucker, die ganze Zeit so rastlos herum – dreht hier an einem Rad, legt da einen Hebel um, eilt wieder zum Steuerpult mit den dutzenden Knöpfen und Reglern, und wieder zurück zur Maschine, hin und her?
Ein Falz auf der Papierbahn sorgt für die Unruhe und ein unbrauchbares Resultat. Doch bald wird klar: alles justieren nützt nichts, der Fehler ist schon auf der Rolle. Nach der Schliessung der Papierfabrik im solothurnischen Utzenstorf liefert nun die luzernische Perlen Papier AG das Rohmate-rial, und dort habe man noch nicht so viel Erfahrung mit Zeitungspapier, weiss Jacques Châtelain, der sich nun im Keller der Druckerei der Auswechslung annimmt. 440 kg wiegt eine einzelne Rolle Recycling-Zeitungspapier. Sie lässt sich durch ausgeklügelte Mechanik fliegend wechseln, ohne dass oben die Maschine ausgeschaltet werden muss. «Ja», sagt Châtelain, «c'est magnifique diese Mechanik, die funktioniert auch noch weitere 50 Jahre. Aber die Elektronik in den Schränken dort drüben macht uns Sorgen. Da weiss bald niemand mehr, wie sie zu reparieren ist, und woher die Ersatzteile nehmen.» Die Herstellerfirma der Rollenrotation, die schwedische GMA, gibt es längst nicht mehr.

«C'est magnifique diese Mechanik, die funktioniert auch noch weitere 50 Jahre. Aber die Elektronik in den Schränken dort drüben macht uns Sorgen.»

Dafür aber Trachsel und Châtelain, beide seit 38 Jahren in Ediprims Diensten, mit ihrem fundierten Wissen über diese Grossmutter unter den Druckmaschinen. Sie kennen all ihre Mätzchen und Geheimnisse. Aber in ein paar Jahren werden sie in Pension gehen. Schaffen sie es noch rechtzeitig ihr Wissen an einen Nachfolger weiterzugeben, wie es ihr Vorgänger ihnen einst weitergab und im hohen Alter immer noch manchmal mit Rat zur Seite steht? Und wie lange rentiert es überhaupt noch, dieses Ungetüm weiterzubetreiben? Eine Gratwanderung – denn die Maschine braucht viel Platz und eine gute Wartung. Geschätzte 400 Schmierstellen, so Trachsel, müssen ein bis zwei Mal jährlich mit Fett versorgt werden.

«Hatte sie mal eine grössere Panne, war gleich Aufruhr im Betrieb. Aber das kam zum Glück in all den Jahrzehnten nur selten vor.»

Früher habe man hier noch das Biel Bienne und diverse Anzeiger gedruckt, erzählt der Drucker, die Rotation lief tagelang auf Hochtouren; bis zu 10 000 Zeitungsexemplare schafft die Maschine mit Baujahr 1965 in einer Stunde, wenn alles passt. «Hatte sie mal eine grössere Panne, war gleich Aufruhr im Betrieb. Aber das kam zum Glück in all den Jahrzehnten nur selten vor.» Heute sind die Aufträge rarer geworden, die Auflagen kleiner. Die 270 000 Exemplare einer Zeitung, die kommen-de Woche auf dem Druckplan steht, sind eine Ausnahme. Aus der einstigen «schwarzen Kunst», so Peter Trachsel, sei pure Dienstleistung geworden – eine, die allerdings sehr geschätzt wird von kleinen Verlagen, wie jenem dieser Zeitung, und die von Ediprim in Person der beiden Drucker mit spürbarem Herzblut gepflegt wird.

6 Kilometer Papier für eine Nummer

Die Papierbahnen rasen jetzt falzfrei über die Rollen, der Drucker muss sich wieder konzentrieren. Was die Maschine am Ende ausspuckt, gefällt und kann gebündelt werden. Dennoch bleibt Trachsel wachsam, wie ein Luchs, nimmt alle paar Minuten eine Zeitung zwischenraus, schlägt sie auf, schaut ob auch wirklich alles passt, nichts schmiert, nichts falzt. Zwischendurch eilt er zu irgendeinem Rädchen an der Maschine und dreht es ein paar Zentimeter. Feinschliff. Nachjustierung. «Es ist nichts automatisch hier», sagt Trachsel.

Auch die Reinigung am Schluss ist Handarbeit. Zuerst muss die Farbe von den Walzen. Trachsel sprüht sie mit einem speziellen Mittel ein. Erst als das Papier keine Schwärze mehr aufnimmt, stellt er die Rotation aus. Gut 320 kg Papier, was 6000 Metern entspricht, sind jetzt durch die Maschine gerast – für 1800 Exemplare der aktuellen Vision 2035 und fast ebenso viel Makulatur. Aber keine Sorge: all dieser «Abfall» geht wieder in den Kreislauf und wird zum nächsten Recyclingpapier aufgearbeitet. Ein bisschen frische Holzfaser muss allerdings jeweils hinzugefügt werden, weil sonst das dünne Papier

der Spannung auf der Rotation nicht standhalten könnte.

Trachsel zieht nun das Papier aus den Drucktürmen und wischt sorgfältig mit einem speziellen ph-neutralen Mittel die Walzen nach. Dann ist alles bereit für den nächsten Auftrag, in drei Monaten auch wieder für die Vision 2035 – hoffentlich noch lange auf diesem Relikt der Vergangenheit.

Janosch Szabo träumte stets von einer eigenen Zeitung. Dann stiess er zur Vision 2035 und es war um ihn geschehen. Mit Herzblut setzt er sich für dieses wichtige Bieler Blatt ein.
Fotos: Janosch Szabo

www.ediprim.ch

Ediprim und die Ökologie

Für die Ediprim AG, gegründet 1996, ist die Ökologie zentraler Bestandteil der Firmenphilosophie. Das zeigt sich an folgenden Punkten:

- seit 17 Jahren Verwendung von Druckfarben auf pflanzlicher Basis, sprich zum Beispiel Lein- oder Sojaöl statt Mineralöl.
- seit 2002 auf der VOC-Positivliste für lösungsmittelarmen Druck und damit unter den Pionieren des Projekts, das zum Ziel hat, die VOC-Emissionen aus Druckereibetrieben um mindestens 50% zu reduzieren.
  Siehe auch: www.voc-arm-drucken.ch
- FSC-Zertifizierung seit 10 Jahren sowie erste Druckerei in der Region mit klimaneutralem Druck unter dem Label myclimate
- Betrieb der Druckmaschinen mit Ökostrom von einem Kleinwasserkraftwerk in der Bieler Taubenlochschlucht.
- Druckplatten wie auch Abfallpapier werden zu 100% recycelt.
- Lieferungen mit einem erdgasbetriebenen Fahrzeug und einem Kleinlaster mit Dieselrusspartikelfilter.

Ediprims Druckpalette reicht von Visitenkarten bis zu Büchern und von Zeitungen bis zu high-end-Uhrenprospekten - im Spannungsfeld zwischen herkömmlicher Mechanik und hochmodernen Lasermaschinen.

Wettbewerb Concours

Besuch in der Druckerei – exklusiv für unsere LeserInnen

Möchten Sie die Rollenrotation und ihre faszinierende Mechanik mal mit eigenen Augen sehen? Vielleicht gar in Betrieb?

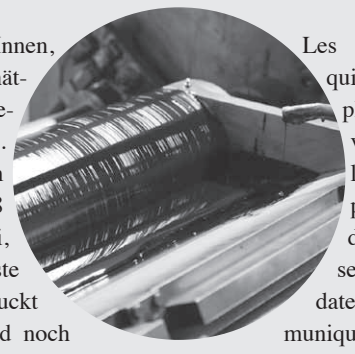
Für unsere Leserinnen und Leser bietet die Ediprim AG in Biel eine exklusive Führung durch ihre Produktionsräume an. Schreiben Sie ein Mail an info@vision2035.ch und beantworten sie folgende Schätzfrage:

Visite à l'imprimerie – exclusivité pour nos lecteurs et lectrices

Souhaitez-vous voir de vos propres yeux les rotatives et leur mécanique fascinante ? Peut-être même lorsqu'elles fonctionnent ?

L'imprimerie Ediprim SA à Bienne offre une visite exclusive de ses locaux de production pour nos lecteurs et lectrices. Écrivez un courriel à info@vision2035.ch et répondez à la question suivante (délai d'envoi : 25 juillet 2018):

Wie viel Farbe wird für den Druck von 1800 Exemplare der Vision 2035 gebraucht?



Die 20 EinsenderInnen, die am besten schätzen (Einsendeschluss ist der 25. Juli 2018) sind im September 2018 hautnah dabei, wenn die nächste Vision 2035 gedruckt wird. Datum wird noch bekannt gegeben.

Sie werden modernen Digitaldruck mit herkömmlichem Offsetdruck direkt vergleichen können und von Fachleuten die Abläufe erklärt und gezeigt bekommen. Eine einmalige Gelegenheit. Danke schon mal an das Team von Ediprim.

Quelle quantité d'encre est utilisée pour l'impression des 1800 exemplaires de Vision 2035 ?

Les 20 participant-es qui auront estimé au plus juste pourront vivre en direct l'impression de la prochaine édition de Vision 2035, en septembre 2018. La date exacte sera communiquée ultérieurement.

Ils pourront comparer l'impression digitale moderne avec l'impression offset traditionnelle et en suivre le déroulement avec explications et démonstrations de professionnels. Une occasion unique. A l'avance merci à l'équipe d'Ediprim.